

INÉDIT

6

fr.

A NE PAS LIRE LA NUIT



CHARLES DE RICHTER

L'HOMME QUI ÉTAIT MOI

ROMAN POLICIER



LES EDITIONS DE FRANCE

20 AVENUE RAPP - PARIS

Mr. Murphy
18 September 1981

600
N° 26

L'HOMME QUI ÉTAIT MOI

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de France :

LA LUMIÈRE QUI SAUTE, roman policier.

Chez d'autres Éditeurs :

BERNERETTE ET MON AMOUR, poésies (Chiberre) ;

PETITE LAVANDE, roman (Gautier-Languereau) ;

LA COMÉDIE DE DEAUVILLE, un album illustré par Pol Rab,
Sennep, Bib, Gir, Plus (Éditions du Calame) ;

LE MYSTÈRE DU YACHT BLANC, roman (Fayard) ;

EUX ET LUI, comédie (Editions du Lama) ;

LE SIGNE DE LA BÊTE, roman-mystère (Tallandier) ;

LE CARNET D'UNE TRAIN BLEU, essai de psychologie féminine moderne (Éditions du Lama).

Pour paraître prochainement :

LA MORT DE LA TOUR EIFFEL, roman-mystère.

5 HEURES 42, roman policier.

En préparation :

LA NUIT DU POTALA, roman-mystère ;

LE RETOUR D'ISIS, roman-mystère ;

MADAME CORANTIN, roman policier ;

MON PHOQUE ET MOI, roman gai.

CHARLES DE RICHTER

L'HOMME
QUI ÉTAIT MOI

ROMAN POLICIER

L·E·F

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1933, by LES ÉDITIONS DE FRANCE

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

L'HOMME QUI ÉTAIT MOI

PREMIÈRE PARTIE

I

Comment conter le début de cette histoire pour la rendre claire et logique ? Il me semble que l'unique moyen est de me placer au point de vue purement objectif et de narrer les faits comme si je n'en eusse été que le témoin oculaire au lieu d'en être, hélas ! le pitoyable héros. Dans l'enchevêtrement des situations qui aboutirent à faire de moi une créature comme l'Univers, peut-être, n'en a jamais connu et par surcroît une bête traquée, il y a une telle part de fatalité que les règles classiques du récit sont inaptes à remplir leur rôle. D'autres hommes peuvent dire : « J'ai fait ceci. J'ai fait cela. » Seul entre tous je ne le puis. La suite de ces pages le démontrera.

Des magistrats, des médecins et des psychiâtres se sont penchés sur mon cas pour l'étudier et tenter de résoudre l'énigme qu'il pose. Aucun n'y est parvenu. Il semble que leur science soit arrivée à une porte qu'ils n'ont osé ouvrir. Peut-être l'auraient-ils pu ? Mais je sais qu'ils ont eu peur, comme j'ai peur moi-même, quand, regar-

dant en arrière, je me retrouve face à face avec cette première journée qui fit de moi...

Mais voici qu'à nouveau je tremble devant les mots. Ce n'est pas en vain qu'on contrevient aux règles de l'au-delà, et, en dépit de tous les rapports de savants et les doutes du vulgaire, je sais ce que j'ai vu et ce que j'ai été. Je suis l'homme qui les a violées.

Mais, tout d'abord, je dois commencer mon récit et, dès cette minute, ce n'est qu'un témoin impartial qui parle. J'aurai toujours le temps, quand le moment propice sera venu, de redevenir moi-même ou plutôt L'homme qui était moi.

Le 19 décembre 1931, le *Shalimar*, commandé par le capitaine Samuel Mac Grower, quittait Halifax (Nouvelle-Écosse) pour poursuivre la route qui, tour à tour, devait le mener à Boston, au cap Cod, aux Bermudes, de nouveau à Boston, puis enfin à Plymouth (Angleterre), son port d'attache.

Solide *tramp* des mers du Nord, jaugeant 4.250 tonneaux et long de 85 mètres, le *Shalimar* sortait des chantiers de la Clyde et avait été taillé, non seulement pour faire face aux rudes assauts des tempêtes aussi fréquentes que violentes dans l'Atlantique — ce qui est le sort de tous les cargos, — mais encore pour tenir sa vitesse de route le plus longtemps possible, quel que fût l'état de la mer.

Sa machinerie du type le plus moderne, avec ses deux chaudières pouvant assurer le tirage forcé et donner une puissance de 4.000 chevaux, répondait à sa coque.

Aux essais, les espérances des armateurs — la maison Dyer et Merson (Londres et Plymouth) — avaient été dépassées et, avec sa vitesse de l'ordre de grandeur de 12 milles et demi, autorisant une vitesse constante de 10 nœuds, le *Shalimar*, selon l'expression d'un de ses officiers, était vraiment le navire « prêt à faire le coup

de poing avec toutes les tempêtes de l'Atlantique ».

Ayant amené d'Angleterre une cargaison d'objets manufacturés, il repartait avec ses cales pleines de peaux tannées, de bois de construction et de divers produits de la Nouvelle-Écosse.

Une consignation spéciale pour les Bermudes l'avait amené, par extraordinaire, à modifier la route qui, d'habitude, lui faisait simplement accomplir le trajet Halifax-Plymouth.

L'ordre en était parvenu huit jours plus tôt au capitaine Samuel Mac Grower qui, habitué à obéir aux consignes sans chercher à les expliquer ou à les commenter, n'en avait témoigné ni joie ni mécontentement.

Pourvu qu'il fût sur *the young girl*, le capitaine Mac Grower aurait tout aussi bien été au bout du monde, tant étaient grandes sa foi et son amour pour ce sabot d'acier, noir de charbon, à peu près veuf de peinture, et qui répondait au nom poétique donné par la fille d'un des armateurs : le *Shalimar*.

Marin de l'ancien régime, formé au pied du mât et ayant accompli ses premières années de navigation sur un de ces voiliers dont il parlait encore avec une teinte de regret dans la voix, — un *Horner* qui lui avait fait par quatre fois doubler le terrible Cap — le capitaine Mac Grower, né à Glasgow et Écossais dans l'âme, avait exactement cinquante-trois ans. Petit, trapu, les jambes légèrement arquées par l'habitude de se tenir sur le pont par toutes les mers, il portait la barbe en collier comme l'avaient portée les capitaines sous les ordres de qui il avait fait son apprentissage et lisait chaque soir la Bible à son équipage comme on la lui avait lue aux jours anciens.

Parmi tous les navigateurs, sa renommée de vieux loup de mer était bien établie, mais il était également apprécié de ces messieurs de la Société qui estimaient

en lui cette qualité qu'aucune autre — surtout en mer — n'éclipsera : la Chance.

La fortune, en effet, lui avait toujours souri et nul accident de navigation n'était venu ternir sa carrière. C'est pour cette raison qu'il avait été choisi pour commander le navire le plus important de la Compagnie, et il n'en était pas peu fier.

Les hommes aussi savent apprécier les qualités d'un chef. Pour le *Shalimar*, aucun doute n'était possible : c'était sous le signe de la confiance que s'accomplissait le service et grande était la cohésion entre les membres de cet équipage assez hétéroclite qui comprenait des Anglais, des Finnois, des Norvégiens, quelques « Dagos » et trois nègres, sans parler du cuisinier chinois et du mousse irlandais. En tout une trentaine d'hommes, sans compter l'état-major.

Ce ramassis de nationalités prenait-il un réel plaisir ou tirait-il un profit moral quelconque de la lecture de la Bible quotidiennement imposée ? Nul n'aurait pu le dire ; mais l'ascendant du capitaine sur ses hommes était tel que jamais personne n'avait songé à protester contre une tradition qui lui tenait si fort à cœur.

Marié et père de famille, le capitaine Mac Grower avait un petit cottage charmant dans un des villages qui s'égrènent sur la route de Plymouth ; mais, en dépit des attraits d'une épouse de plusieurs années plus jeune que lui, avenante et blonde, d'une fille réputée pour sa beauté et d'un fils, le cœur du capitaine Mac Grower était à bord du *Shalimar*.

C'était le *Shalimar* seul qu'il aimait et où il se sentait chez lui. Rien qu'à respirer son odeur de goudron et de saumure, son cœur s'épanouissait et quand, dans le courant de la conversation, il prononçait la phrase classique que Kipling devait immortaliser en poésie : *She's a Lady* (C'est une grande dame), on pouvait être

tranquille : c'était du *Shalimar* qu'il s'agissait et non de la blonde épouse souriante restée au logis. Celle-là, il l'appelait familièrement : *The old woman* (la vieille femme). Tandis que le *Shalimar*, en dépit de son manque de beauté, sans parler de sa vétusté, était toujours : *The young girl*.

Comme on le voit, le capitaine Mac Grower était marin avant tout. Un de ces hommes comme on n'en fait plus : un vrai cœur de chêne.

Parti de Halifax le 19 décembre, le *Shalimar* fit route vers le cap Cod qu'il atteignit le surlendemain, comme en fait foi le livre de bord et, ayant déposé le courrier entre les mains de l'agent de MM. Dyer et Merson, reprit la mer pour Boston.

Favorisé par un temps merveilleux, rare en cette saison sur cette partie de l'Atlantique, il entraient bientôt dans le port où plusieurs siècles auparavant s'était amarré le *Mayflower*, portant la cargaison de puritains qui devaient donner naissance non seulement à la ville, mais encore à l'Amérique. Ce souvenir était un de ceux qui étaient doux au cœur du capitaine Mac Grower, puritain lui-même et qui retrouvait avec une émotion religieuse, sur ce sol consacré, la trace de ceux qu'avait jadis chassés la persécution royale.

Le navire à quai et les diverses formalités remplies, le capitaine Mac Grower, ayant d'un coup de pouce donné à sa casquette la légère inclinaison sur l'oreille qu'il lui octroyait aux jours de détente et qui permettait à elle seule de juger de son état d'esprit, franchit la passerelle, les mains dans les poches, après avoir passé le commandement à son second, et, foulant la bonne terre de l'austère cité, se dirigea vers un *speak-easy* où il savait devoir rencontrer d'autres capitaines du pays.

Puritain fervent et homme pour qui la loi est la loi, le capitaine Mac Grower n'en était pas moins Écossais pur sang, et, comme tel, défenseur farouche de la boisson

nationale. Il haussait les épaules quand on lui parlait de prohibition et il aurait cru déshonorer son uniforme et son navire en ne vidant pas quelques verres de whisky au nez et à la barbe des agents chargés d'appliquer le dix-huitième amendement.

Il fut bientôt à la porte du *speakeasy*, qu'il connaissait de longue date et son entrée y fut saluée par un hourrah général.

S'étant assis à la table d'un capitaine qui faisait le cabotage entre Boston et New-York, il leva son verre : « à la santé de la *young girl* et de toutes les girls du vaste Océan », et, l'ayant vidé d'un trait, jeta un regard souriant autour de lui.

C'est alors, au milieu des figures amies, qu'il aperçut pour la première fois celui qui devait jouer un tel rôle dans sa vie : Olivier Wendel.

Il était assis au bar et buvait tout seul, sans paraître prêter la moindre attention aux agaceries de deux jeunes femmes dont le manège était facile à deviner. Quelque chose semblait absorber sa pensée, car le verre à la main, il demeurait immobile, les yeux fixés dans le vide, sans rien voir.

C'était le seul homme de toute l'assemblée qui ne fût pas indélébilement marqué du signe de la mer. En lui, on devinait le terrien. Mais un terrien dont on n'aurait pu fixer la situation sociale. Par certains côtés, il avait du soldat, de l'officier. Mais cette impression s'effaçait, vite remplacée par une sensation de vulgarité. On devinait que l'on avait devant soi un dévoyé, type trop fréquent dans les bars des grands ports où s'accumule la lie de toute la société, pour que nul y prît garde ou s'en formalisât.

Il était grand et avait dû être mince, mais les ans avaient commencé à l'alourdir et à empâter ses traits. Il portait la moustache en brosse, coupée à la mode.

Chose étrange, il avait la tête rasée, mais cela prove-

nait peut-être de ce qu'il arrivait de quelque camp de mineurs ou de prospecteurs. Les mains étaient fines, aristocratiques, mais le pli dédaigneux de la bouche effaçait ce détail qui aurait pu plaider en sa faveur.

Il demeura quelques instants encore silencieux, puis, semblant sortir de lui-même, jongla avec le verre vide qu'il tenait à la main.

— Un autre du même, boy ! ordonna-t-il, et un aussi pour chacune de ces dames, ajouta-t-il en pivotant sur son tabouret et en souriant aux jeunes personnes qui étaient à sa gauche.

Celles-ci furent vite à ses côtés et le capitaine Mac Grower détournait la tête pour ne pas voir ce qui allait suivre, quand la voix de son ami, l'autre capitaine, l'arrêta.

— Drôle de type, hein ! que le coco là-bas ! Pas mauvais bougre au fond et c'est bien volontiers que je lui aurais rendu le service qu'il me demande si mon sabot allait dans la bonne direction. Mais en dehors de New-York-Boston, Boston-New-York, il ne connaît pas d'autre chemin et je crois qu'il refuserait d'avancer d'un pouce si on voulait lui en faire changer. C'est une fameuse bourrique, vous savez. Mais, au fait, vous rentrez en Angleterre, vous ?

— Oui, après un crochet aux Bermudes et une nouvelle escale à Boston.

— Dans ce cas, vous êtes l'homme de la situation. Hé ! Wendel !

L'homme du bar, qui avait un bras autour de la taille de chacune des jeunes créatures, tourna la tête et cligna de l'œil dans la direction du capitaine.

Celui-ci reprit :

— Venez donc un peu ici, Wendel. J'ai peut-être votre affaire.

Abandonnant les deux jeunes personnes navrées et

sautant prestement à bas de son tabouret, l'homme du bar fut bientôt à la table des deux capitaines.

— Capitaine Mac Grower, présenta l'ami, M. Oliver Wendel.

» Le capitaine Mac Grower commande le rafiot noir et crasseux qui vient d'entrer au port et qui fait tache parmi tous les bateaux immaculés de Boston. Ce qui ne l'empêche pas d'être un fier sabot et son capitaine un vrai cœur de marin. Le capitaine mène son bateau d'abord aux Bermudes, puis rentre à Plymouth après avoir touché barre ici. Il me semble que ça ferait votre affaire, hein? »

L'homme du bar avait pris une chaise et s'y était assis à califourchon.

— Ça serait O. K., en effet. Vous verriez un inconvénient à vous charger d'un passager, capitaine ?

Le capitaine Mac Grower retira sa pipe de sa bouche et avança la lèvre inférieure, geste qu'il faisait toujours lorsqu'il réfléchissait. Sans qu'il eût pu en donner la raison, l'homme qu'il avait devant lui lui déplaisait. S'il n'avait écouté que son premier mouvement, il aurait sur-le-champ répondu par un refus. Mais l'homme était recommandé par un membre de la grande confrérie des gens de la mer et cela faisait contrepoids et compensait dans son esprit la première impression.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il acceptait des passagers à bord du *Shalimar* et jamais encore les armateurs n'avaient soulevé la moindre objection.

Dans l'accostillage central du navire formant château, en effet, les aménagements, outre l'appartement du capitaine, les cabines et la salle à manger de l'état-major, comprenaient deux autres cabines rarement occupées, séparées seulement du reste par l'intervalle d'une coursive.

Elles avaient été prévues pour servir éventuellement aux fils des armateurs et à leurs agents, et le capitaine en disposait librement.

Pourtant, malgré tout, il n'arrivait pas, cette fois, à se décider et cherchait encore l'excuse qui pourrait avoir quelque valeur.

— C'est un confort bien relatif que celui que vous trouverez sur mon sabot, commença-t-il.

En riant, l'homme lui coupa la parole.

— Aucune importance, je viens d'un endroit où le confort était encore moins prononcé. Aussi, vous comprenez...

Il releva la tête dans la direction du capitaine américain et cligna de l'œil d'une façon significative que le capitaine Mac Grower ne comprit malheureusement pas. Il ne lui donna d'ailleurs pas le temps de s'attarder sur ce menu détail.

— Vous partez quand ? interrogea-t-il.

— Cette nuit même. Le temps d'en finir avec la douane et d'embarquer quelques marchandises. Mais le *Shalimar* n'est pas précisément réputé pour sa vitesse. Et si vous êtes pressé de fouler le sol anglais...

L'homme balaya cette objection d'un grand geste.

— Raison de plus pour me faire préférer votre bateau. J'ai été terrien trop longtemps. J'ai soif de l'air du large et il me semble que je crierai hurrah en apercevant l'horizon sans borne.

Le capitaine Mac Grower chercha une nouvelle défaite qui lui permettrait de ne pas se charger de cet étrange passager. Il ne trouva rien. Craignant de vexer son ami, il tendit donc la main à l'homme à la tête rasée et la lui serra en guise d'acquiescement.

— *All right*, convenu. Vous pouvez embarquer quand vous voudrez. Le *Shalimar* est à quai, dock n° 3. Tout le monde vous l'indiquera. C'est un bateau qui est aussi célèbre ici que le *Mayflower*.

L'on fut rapidement d'accord sur les conditions et l'homme annonçait qu'il ferait porter sa malle à bord le

plus tôt possible, quand Mac Grower, qui finissait son verre de vieux Scotch, posa une dernière question.

— Vous êtes en règle avec les autorités, je suppose, et je n'aurai pas d'embêtements à cause de vous ?

L'homme fronça les sourcils et hésita. Mais ce fut le capitaine américain qui répondit pour lui.

— Écoutez, Mac Grower, oui et non. Mon ami, j'insiste sur ce mot, mon ami Oliver Wendel a eu quelques petits démêlés avec des agents de la prohibition. C'est un homme qui croit à la liberté absolue, et c'est ce qui lui fait préférer rentrer en Angleterre autrement que par les grandes lignes. Vous comprenez ? Mais, en dehors de cela, il n'y a rien. Je réponds de lui.

La caution était suffisante pour le capitaine Mac Grower.

— *All right*, l'affaire est bouclée. A ce soir à bord de la *young girl*, le plus beau bâtiment, quoi qu'en dise ce damné plaisant, de tout le port de Boston et, par Dieu ! de tout l'Atlantique nord ou sud. Gentlemen, au revoir. Je rentre.

A bord de nouveau, après avoir flâné quelques heures sur les quais, le capitaine Mac Grower trouva son second, le lieutenant Jim Stevens, qui surveillait l'embarquement des ballots de marchandises qui devaient être conduits aux Bermudes. Il prit place sur la passerelle, à ses côtés, et, profitant d'un moment d'accalmie, lui annonça l'accord passé entre lui et le passager.

Le lieutenant Jim Stevens se gratta le crâne, après avoir fait glisser d'une joue à l'autre le morceau de *chewing gum* qu'il mâchait consciencieusement.

— Drôle d'idée de prendre passage à bord d'un vieux *tramp* comme le *Shalimar*, constata-t-il, alors que vingt paquebots partent tous les jours d'ici à destination de tous les ports d'Angleterre. Il doit avoir tué père et mère, votre homme, et se méfier des autorités ?

— Rien de tout cela, *old boy* ! Encouragé seulement un peu trop franchement le commerce du whisky. Et, comme c'est une offense ici, il préfère se 'donner du large.

— C'est évidemment une autre histoire, et vous êtes le maître, sir. Pour ma part, entendu ! Je vais faire les préparatifs pour le recevoir. La cabine est d'ailleurs en état et nul n'y a mis les pieds, depuis le dernier occupant. Fasse seulement le sort que cet hôte inattendu ait une tête passable, car il nous va falloir l'encaisser jusqu'à Plymouth, et c'est un bon brin de route.

Quelques heures plus tard, Oliver Wendel faisait son apparition et montait à bord du *Shalimar*. Reçu justement par le lieutenant Jim Stevens qui revenait avec plaisir sur ses préventions premières, il se faisait conduire à sa cabine.

La médiocrité de son bagage ne laissait pas néanmoins d'étonner un peu : un sac de toile écrue semblable à ceux que portent les marins, mais paraissant plus qu'à moitié vide.

Lut-il une interrogation prête à jaillir dans le regard du capitaine Mac Grower qui venait d'arriver et lui souhaitait la bienvenue ? La chose est possible. Car, prenant les devants, il ouvrit son veston et, en tirant un portefeuille, étala sur la table une liasse de bank-notes vingt fois suffisante pour payer son voyage.

— Le prix de mon ticket, capitaine, déclara-t-il en tendant la somme convenue au bar.

Il allait rempocher son argent quand il se ravisa.

— Et puis, cinquante dollars de provision pour ce que je pourrai boire d'ici aux Bermudes, car, à bord d'un navire commandé par un Écossais, je suppose que vous avez du vrai Scotch, eh ! Autre chose en tout cas que ce que j'ai vendu à ces idiots de Bostonnais.

Il éclata de rire en regardant tour à tour le capitaine

et son lieutenant qui, se départissant de la rigidité professionnelle, se mirent aussi franchement à rire.

— Alors, dans ce cas, vous m'en ferez porter tout de suite une caisse dans ma cabine. Inutile de vous occuper du soda, je m'en passe très bien. Et chaque fois que le cœur vous en dira...

Le capitaine Mac Grower ne releva pas l'invitation. Il lui déplaisait qu'un passager, inconnu la veille, prît la liberté de l'inviter, lui, le maître du bord. Il y avait là quelque chose qui blessait sa conception du rang et de la discipline. Ce fut donc sur un ton plus sec qu'il pria le lieutenant Stevens de conduire le passager à sa cabine, mettant en avant l'appareillage proche qui réclamait sa présence sur le pont.

Vers les onze heures, le *Shalimar*, ayant complété ses provisions d'eau et de charbon, larguait silencieusement ses amarres et, glissant comme un vaisseau fantôme à travers les méandres du port de Boston, se dégageait, avec une adresse rare, des navires de tout pavillon qui lui fermaient la route.

Sur la passerelle, le capitaine Mac Grower, debout devant le *chadburn* et jetant des ordres à l'homme qui tenait la barre, dirigeait la manœuvre, heureux de sentir à nouveau sous ses pieds la trépidation des machines. Il y a des chiens qui hument la piste fraîche, le capitaine Mac Grower humait le vent du large.

Quelque trente-cinq minutes plus tard, le *Shalimar*, parvenu à la haute mer, stoppait un instant comme pour reprendre haleine. Par trois fois le cri de la sirène retentissait, trouant le silence de la nuit que troublait seul le clapotement des flots, tandis que le pavillon anglais montait et descendait par trois fois le long de la drisse.

Fidèle à une vieille tradition, le capitaine saluait la mer libre, dont il prenait possession au nom du *Shalimar*.

Aucun incident ne vint troubler la marche du navire,

si ce n'est la célébration de la Christmas qui se déroula joyeusement, mais en l'absence du passager, étant donné l'état de la mer, et, après trois jours d'une navigation sans histoire, le *Shalimar* pénétrait à Hamilton, port principal des Bermudes.

Son séjour devait y être bref, une journée tout au plus, et les machines étaient à peine arrêtées que le capitaine Mac Grower, désireux d'en finir le plus tôt possible, descendait à terre pour se rendre à la succursale de ses armateurs : MM. Dyer et Merson.

Comme il franchissait la passerelle, il s'y rencontra avec son passager.

C'était la première fois qu'il le revoyait depuis le soir de l'embarquement, et c'est tout juste s'il n'avait pas oublié sa présence. Il se ressouvint des préventions qu'il avait un moment nourries et, heureux de voir qu'il s'était trompé, ne put s'empêcher d'échanger quelques paroles aimables.

Le passager y répondit sur le même ton et les deux hommes, arrivés sur le quai, tirèrent chacun de son côté après s'être serré la main.

Le capitaine Mac Grower avait pensé regagner son bord sitôt sa mission remplie auprès des représentants de MM. Dyer et Merson. Force lui fut cependant de demeurer à dîner et ce ne fut qu'à la demie après minuit qu'il put, enfin, prendre congé de ses hôtes et retracer ses pas vers le port.

Tout dormait dans la petite ville que baignait un clair de lune d'un bleu si clair qu'il en semblait surnaturel. Dans les eaux immobiles du port, le *Shalimar*, amarré à des canons scellés dans la pierre, semblait monter la garde sur une flottille de barques et de petits bateaux de pêche.

Deux autres navires, qui, l'après-midi encore, étaient à ses côtés — un voilier faisant route vers Panama et un

yacht appartenant à un magnat de l'industrie — avaient dérapé et s'étaient évanouis dans l'horizon.

Le capitaine Mac Grower s'arrêta une seconde pour contempler cette vision qui lui parlait au cœur : le *Shalimar* ! Son navire !

Il allait repartir quand, tout à coup, il eut l'impression d'un cri étouffé jailli du lointain. Il s'immobilisa et tendit l'oreille. A nouveau il perçut le cri ou plutôt la plainte. Une plainte angoissée comme d'un être qui lutte et s'essouffle. Et cela semblait venir d'une ruelle dont on apercevait le début au bout de l'avenue. Il enfonça sa casquette sur sa tête et, prenant le pas de course, se précipita.

Il n'était plus qu'à une distance d'une trentaine de mètres environ quand la cause des cris lui fut brusquement dévoilée. Un homme qu'avait, jusqu'à cet instant, caché l'ombre projetée d'une des maisons, venait d'apparaître en pleine lumière et, avec lui, une femme qu'il tenait à bras le corps.

Elle luttait désespérément, cherchant à échapper à l'étreinte de l'homme qui s'efforçait de l'entraîner. Courant maintenant comme un fou, le capitaine Mac Grower pouvait la voir, s'arc-boutant de toute la force de ses poignets et rejetant la tête en arrière pour échapper à la bouche de l'homme. Tout à coup, il vit une des mains desserrer son étreinte et, agrippant la figure de l'individu, la labourer sauvagement. Poussant un cri de douleur, celui-ci lâcha sa victime, mais, la seconde d'après, son poing s'abattait sur sa face et la malheureuse, assommée, tombait comme une masse et roulait sur le sol.

Le capitaine Mac Grower n'était plus qu'à quelques pas. Tout à sa lutte, l'homme ne l'avait pas entendu venir. Il étanchait le sang de sa blessure et ce fut sans difficulté que le capitaine Mac Grower, frémissant d'une rage concentrée, le saisit au collet et d'une secousse le jeta sur le sol.

Hurlant un blasphème, l'homme se redressa, le masque tordu de colère, et fit face à ce nouvel adversaire.

A cette minute seulement, le capitaine Mac Grower rencontra-t-il son visage et le reconnut-il. Jusqu'alors il avait cru avoir affaire à un marin en bordée. Or l'homme qu'il avait devant lui, c'était celui qu'il avait embarqué à Boston, Oliver Wendel.

— Brute, gronda-t-il, les poings fermés, au navire tout de suite et faites vos paquets. Je ne garderai pas une minute de plus à mon bord un être de votre acabit.

Il flambait d'une colère comme il en avait rarement connue, tout son être soulevé de dégoût contre cet individu qui avait pu frapper une femme. Celle-ci, qui revenait à elle, s'était traînée contre le mur d'une des maisons et, haletante, les yeux agrandis d'angoisse, contemplait les deux hommes.

Un moment, Oliver Wendel resta sans répondre, le regard braqué sur son adversaire, et découvrant ses dents dans un rictus de loup-cervier.

— A votre cabine, tout de suite, chien ! répéta le capitaine dressé au-dessus de lui.

Un ricanement secoua tout l'être d'Oliver Wendel.

— A condition que tu m'y conduises toi-même, vieil imbécile, gronda-t-il en se tassant et prêt à se relever.

L'instant d'après, il bondissait, et les deux hommes, agrippés l'un à l'autre, trébuchaient et tombaient sur la chaussée.

Aucun doute n'était possible sur l'état d'Oliver Wendel. Il était abominablement ivre et, à la rage qui brûlait dans ses yeux, le capitaine comprit que cette lutte allait être une question de vie ou de mort. Il était plus âgé que son adversaire, mais la vie saine du large lui avait conservé sa souplesse et sa force. Et puis, si le feu de l'alcool ne doublait pas son énergie, il jouissait quant à lui de son

complet contrôle, et cela devait avoir son poids dans la lutte animale qui allait se dérouler.

Roulant sur le sol, les deux hommes s'étreignirent, cherchant à prendre mutuellement le dessus. Enfin, d'un bond, Oliver Wendel fut debout, mais, ayant trébuché, il donna le temps au capitaine de se redresser et à nouveau tous deux s'affrontèrent, les poings fermés.

Ce fut Oliver Wendel qui porta le premier coup, mais une esquive du capitaine, suivie d'un direct en pleine figure, le fit tituber en lui arrachant une nouvelle bordée d'injures.

Il sentit quelque chose de chaud lui inonder la figure, et, ayant passé sa main sous son nez, s'aperçut qu'il saignait.

Se ruant sur son adversaire, il le saisit à bras le corps et, plongeant sa main dans sa poche, il tira un coup de poing américain.

Un cri, jailli de la gorge de la femme, avertit le capitaine de ce nouveau danger.

Il fut sur le point de siffler un de ses hommes, dans l'espérance qu'on l'entendrait du navire, mais la pensée de sa propre respectabilité l'arrêta. Il lui semblait que c'eût été avilir l'uniforme qu'il portait que de donner des témoins à cette scène indigne.

Tordant le bras de son adversaire, il tenta de lui arracher l'arme et, liés l'un à l'autre, les deux hommes luttèrent sauvagement.

Dans le silence de la nuit, l'on n'entendait que leur souffle rauque et le frôlement de leurs semelles sur le pavé.

Immobile, la femme suivait le drame avec une angoisse de bête apeurée. Elle était accroupie sur ses genoux et, ayant fait un signe de croix, marmottait une prière.

Enfin, la force et la jeunesse d'Oliver Wendel s'affirmèrent. Se libérant de la poigne du capitaine, il le saisit

à la gorge et, serrant à l'étouffer, le précipita sur le pavé. Un tas de boue, témoin du dernier orage, amortit heureusement la chute qui, de toute évidence, eût mis fin au combat. L'instant d'après, Oliver Wendel, happé aux jambes par le capitaine, basculait à son tour et heurtait du front le rebord du trottoir, mais non pas avant d'avoir asséné un coup de son arme contre la tempe de son adversaire.

Les deux chutes furent simultanées et un cri jaillit de la gorge de la femme.

Quelques minutes, les deux corps demeurèrent immobiles, affalés l'un sur l'autre. Puis, lentement, le capitaine Mac Grower se releva.

Son col était arraché et le revers de sa vareuse pendait en lambeaux. Du sang coulait de son front, collant ses cheveux grisonnants et poissant sa barbe en collier.

Il avait l'air hébété d'un homme qui sort d'un rêve.

Il regarda le corps qui gisait devant lui et, s'étant baissé, lui souleva la tête. Elle retomba tout d'une masse sitôt qu'il la lâcha. En butant contre le trottoir l'homme s'était fracturé le crâne. Il ne respirait plus et ne donnait aucun signe de vie.

Le capitaine Mac Grower, le puritain austère, l'homme des conventions et de la respectabilité, regarda longuement ce spectacle, sentant un froid glacial lui gagner le cœur.

Dans la bouche, il avait comme un goût de sang.

... Et c'est alors, brusquement, que la chose incroyable, la chose qui devait bouleverser sa vie et mettre en déroute les théories de tous les médecins et de tous les psychiatres, se déroula.

Le corps de son adversaire était immobile devant lui, mort selon toutes probabilités. Et, pourtant, il eut la sensation que quelque chose d'indescriptible se dressait d'un bond et le saisissait à la gorge. Ce n'était pas une

main humaine, car, là, il eût pu lutter, résister. Et ce n'était pas non plus sa chair qui était ainsi empoignée, tordue et maîtrisée. Non, mais quelque chose de pire et contre laquelle il était impuissant : comme si l'âme du mort, reprenant la lutte, avait saisi son être intérieur, son âme à lui et avait tenté de l'étouffer, de l'assassiner !

Les yeux hagards, la bouche ouverte pour un cri qui ne sortit pas, le capitaine Mac Grower sentit ce drame abominable se passer en lui. Il battit l'air de ses bras qui ne pouvaient lui servir à rien et, comme si la chose diabolique eût triomphé, il s'abattit à deux genoux.

Un moment encore, il oscilla, les yeux de plus en plus vitreux. Puis, parvenant enfin à articuler un cri qui n'avait plus rien d'humain, il s'affala, face contre terre, un peu d'écume rouge à la bouche, vaincu par la main de l'au-delà.

Devant cette crise qu'elle n'arrivait pas à comprendre, la femme s'était voilée les yeux et quand jaillit le cri si longtemps renfermé, qui lui glaça le sang dans les veines, elle se boucha les oreilles de ses deux poings.

Pourtant, devant l'immobilité des corps, elle s'enhardit à ramper jusqu'à eux et, soulevant la tête du capitaine, tenta de lui porter secours.

Une fontaine coulait à quelques pas, elle s'y rendit, et trempant un linge dans l'eau glacée, revint le tordre sur la figure du blessé.

Ce contact parut lui rendre les sens. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui sans comprendre. Enfin, ils tombèrent sur la femme et s'immobilisèrent.

— A boire ! prononça-t-il d'une voix presque inarticulée.

La femme, une fois de plus, alla à la fontaine et, trempant son linge, revint en humecter la bouche rouge de sang.

Le capitaine avala goulûment cette eau glacée et, refermant les yeux, se recueillit.

Ce court espace de temps lui permit de retrouver une partie de ses forces, car, se dressant tout à fait, il se mit sur ses pieds et sans un mot reboutonna sa tunique. Apercevant sa casquette galonnée qui gisait à quelques mètres plus loin, il la ramassa en souriant étrangement et la posa sur sa tête.

Alors seulement sembla-t-il se rendre compte de la présence de la femme.

Il alla vers elle, le masque buté, et elle, se souvenant du danger dont il l'avait arrachée, lui tendait la main pour le remercier quand, brutalement, il la saisit par le bras.

L'attirant à lui, il lui empoigna la tête et, malgré ses efforts, l'embrassa brutalement en pleine bouche. Cette fois, la résistance de la femme fut de courte durée. L'abominable déception suivait de trop près l'espoir. Elle se raidit, puis s'abandonna, et ce fut une proie ayant compris l'inutilité de la lutte que l'homme entraîna dans une ruelle sombre où l'inéluctable s'accomplit.

La bête rassasiée, l'homme abandonna simplement la créature à son destin et, après un dernier coup d'œil à son adversaire qui, replié sur lui-même, ne donnait toujours aucun signe de vie, reprit d'un pas lourd le chemin du navire.

Comme il franchissait la passerelle, une voix le héla.

C'était celle d'un homme qu'il eut la sensation de voir pour la première fois.

— Tout est prêt pour l'appareillage, capitaine. On n'attendait plus que vous, et ce damné passager qui n'est pas encore rentré. Faut-il faire sonner la sirène pour lui dire de se dégourdir un peu ?

Il hésita, ne sachant que répondre et, devant son mutisme, le lieutenant Jim Stevens s'aperçut du désordre de son uniforme et du sang qui maculait sa figure et lui collait les cheveux aux tempes.

— Mais Dieu me pardonne, vous êtes blessé, capi-

tain ? On vous a attaqué ? Il y a eu une rixe ? Voulez-vous que je prévienne la police et vous fasse donner des soins ?

Le mot de police sembla réagir désagréablement sur le capitaine Mac Grower. En tout cas, il mit fin à ses tergiversations.

— Inutile. J'ai eu une petite explication avec ce damné passager pêché à Boston. Sur mon âme il s'en souviendra longtemps. Mais le plus vite nous filerons d'ici, le mieux cela vaudra. Tout est-il prêt pour lever l'ancre ?

— Tout, capitaine. Sinon que le passager...

Le capitaine Mac Grower fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Au diable, le passager. Il ne montera pas à bord d'un navire de si tôt, si tant est qu'il y remonte jamais. Mais qu'on parte tout de suite. Je descends à ma cabine me reposer. Commandez la manœuvre à ma place.

Le lieutenant Jim Stevens eut un haut-le-corps et regarda le capitaine bien dans les yeux. C'était la première fois que celui-ci passait à son second le commandement du navire au moment d'un appareillage. Jamais encore pareil événement ne s'était produit.

— Vous voulez que je commande moi-même ?

— Évidemment, puisque je vous le dis.

La voix était dure et cassante, et le lieutenant Jim Stevens ne reconnut pas l'aménité, un peu brusque, du capitaine. Il ne discuta plus.

— Bien, capitaine. Je monte sur la passerelle et, dans une demi-heure, nous serons en pleine mer.

Traînant les pieds, comme s'ils eussent été gainés de plomb, le capitaine Mac Grower s'engouffra dans l'écouille qui menait au carré du commandant et descendit l'escalier en se tenant à la main courante.

Il parvint à sa cabine et, avant de pousser la porte,

hésita une seconde. Enfin, il se décida et, refermant soigneusement derrière lui, s'assit sur le cadre.

Le capitaine Mac Grower, s'il estimait en effet à sa juste valeur le confort de sa cabine, n'avait jamais pu se faire à l'idée d'utiliser la couchette prévue dans le mobilier réglementaire.

A bord, affirmait-il, la couchette n'est bonne que pour les terriens, et il lui avait toujours préféré le « cadre », qui tient à la fois du hamac et du lit mobile.

Un moment, il resta hébété, le front barré d'un pli et semblant réfléchir profondément. A la fin, il se redressa et, se dirigeant vers la cloison du fond, se posta devant un miroir.

Il se regarda comme si c'était la première fois qu'il se voyait et, soudain, éclata d'un rire sauvage qu'il termina par un juron énergique.

Car le miroir lui renvoyait bien la figure connue du capitaine Mac Grower, mais, dans son âme et conscience, il savait que ce n'était pas le capitaine Mac Grower qui était là, debout sur le plancher de la cabine. Du capitaine Mac Grower il n'avait que la forme extérieure, mais il était, lui, Oliver Wendel, l'homme du bar qui avait volé un corps, comme d'autres volent un déguisement.

Dans l'arrière lutte, l'âme du capitaine avait été étranglée par l'âme de l'homme du bar qui avait pris son lieu et place.

De cela, il n'en avait aucun doute et il l'aurait juré, la tête sur le billot.

...Comme je le jure encore aujourd'hui, moi qui tout à l'heure étais le capitaine Mac Grower et qui maintenant étais Oliver Wendel.

Un assassin. Une brute immonde. Mais moi quand même : l'homme qui était moi !

II

Je me souviens qu'un sommeil de plomb me terrassa et que, m'étant étendu sur mon cadre pour réfléchir à l'extraordinaire situation dont j'étais le héros, je ne tardai pas à m'enfoncer dans le néant absolu. C'était un sommeil comme je n'en avais jamais encore connu. Un sommeil sans rêve, sans contact aucun avec le monde réel. Un vrai sommeil de brute, ou peut-être : *le sommeil d'une âme arrachée au royaume de la mort.*

Il était grand jour quand je me réveillai et, à la vibration de l'hélice jointe au frôlement soyeux de l'eau sous mon hublot, je me rendis compte que le *Shalimar* faisait route et devait avoir gagné la haute mer.

Le souvenir de ce qui s'était passé ne me revint pas tout de suite ; mais la vision de cette cabine qui n'était pas la mienne et que je ne reconnaissais pas fut le détail qui, à nouveau, déclencha tout. Brusquement, je fus submergé par le flot violent des images.

Je revis la lutte des deux hommes là-bas, sur le quai de Hamilton, comme si je n'en avais pas été le héros, mais le simple témoin, et la seconde d'après je m'évoquais devant ce miroir qui me reflétait le visage du capitaine Mac Grower, tandis que tout, dans ma conscience, dans

mon for intérieur, me criait : Tu es Oliver Wendel.

Je sautai à bas de mon cadre, incapable de résister plus longtemps et me demandant si, la veille au soir, je n'avais pas été victime d'une étrange hallucination, due autant aux coups reçus qu'à l'alcool trop librement ingurgité.

Mon miroir m'aurait présenté à cet instant la figure d'Oliver Wendel que je serais tombé à genoux pour remercier le Seigneur et aurais joyeusement payé les conséquences de la rixe de la veille. Mais je dus me rendre à l'évidence : c'était bien la physionomie connue du vieux capitaine qui me regardait de ses yeux angoissés. Une fois de plus je comprenais qui j'étais : une âme et une personnalité dans un corps d'emprunt. Rien de plus. Mais une chose abominable et dont j'étais sans doute le premier exemple humain.

À ce moment-là, je m'aperçus aussi d'une autre chose : je ne savais rien de l'homme dont j'avais volé le corps. Et ce n'était pourtant pas encore le plus terrible, car, en même temps, je me rendis compte de cet autre fait : je ne savais plus rien de moi-même.

Oliver Wendel avait oublié son passé, sa vie, son présent.

Je m'assis près de la table qu'encombraient des objets de navigation dont je n'avais aucune idée et, faisant effort sur moi-même, cherchai à me fixer quelques points de repère.

Pourquoi étais-je à bord de ce bateau ? Où désirais-je aller ? Qu'avais-je fait jusqu'à ce jour ? Qui étais-je en réalité ?

Mon esprit formulait les questions, mais aucune réponse ne me venait. Tout était blanc, vide comme une mer sans voile et sans fumée. Il n'y avait que la bataille de la veille dont j'arrivais à me souvenir, et encore, par morceaux, fragmentairement.

Une conférence que j'avais entendue un jour — mais j'aurais été incapable d'en préciser la date et les circonstances — évoqua soudain en moi quelque chose de lointain et de vague. Des phrases en bribes me revinrent, auxquelles je n'arrivais pas à mettre un sens, sauf une, qui, murmurée à mi-voix d'abord, retentit de plus en plus fort, jusqu'à ce que mes sens fussent obligés de la prendre en considération.

« L'âme immortelle se souvient, tant qu'elle est libre, de ses vies précédentes. La gaine opaque du corps charnel l'isole dans l'obscurité. »

Ce fut le trait de lumière. Moi non plus, je ne pouvais me souvenir de rien, puisqu'un vêtement de chair, qui n'était pas le mien, emprisonnait ce qui, jusqu'à ce jour, avait composé la personnalité d'Oliver Wendel. J'étais comme l'enfant qui vient de naître, il fallait que, peu à peu, j'apprenne, à nouveau, ce que j'avais oublié.

Un coup bref frappé à ma porte me tira de mes réflexions. C'était le steward qui venait prendre de mes nouvelles de la part du lieutenant et demander s'il devait me servir mon thé dans la cabine. Je renvoyai l'homme en lui disant que j'allais monter tout de suite sur le pont. J'avais hâte, en effet, de me trouver face à face avec le péril qui, tôt ou tard, me confronterait.

Que ce lieutenant, dont j'ignorais même le nom, pût avoir un instant de doute sur mon identité, cela ne présentait pas la moindre possibilité. Pour tous — et qui sait, peut-être pour Dieu même — j'étais le capitaine Mac Grower, l'homme qui commandait ce navire et dont, en fouillant les papiers et en faisant parler les uns et les autres, j'arriverais bien à deviner la vie.

Là n'était pas le danger. Il n'en était pas moins imminent pour cela.

Une fois sur la passerelle, le lieutenant, de toute évidence, me remettrait le commandement du navire.

Comment, alors, pourrais-je me tirer de ce pas, moi qui cherchais en vain dans ma cervelle quelque bribe de science nautique ?

Dès la première minute, mon ignorance éclaterait, Dieu sait avec quelles conséquences.

J'étais en face d'un véritable dilemme : je ne pouvais pas ne pas jouer le rôle du capitaine Mac Grower, et, d'autre part, le jouer, c'était envoyer tous ces hommes et moi-même à la mort.

Je ne discutai plus et, haussant les épaules, pris la vareuse du capitaine que j'avais ôtée pour faire ma toilette. La vue du col arraché et maculé de sang me fit hésiter. Un capitaine ne devait sûrement paraître devant ses hommes qu'impeccable à tous points de vue. Je fouillai donc dans l'armoire de la cabine et en tirai une vareuse qu'à son état je conjecturai être l'uniforme de dimanche du capitaine.

Enfonçant la casquette galonnée sur ma tête, je me dirigeai vers l'escalier conduisant au pont.

Je me rendis compte que ma tempe me faisait toujours abominablement mal et qu'en me lavant ma plaie avait recommencé à saigner doucement.

Je m'en réjouis intérieurement. Cela m'offrait, en effet, une excuse toute trouvée pour ne pas prendre le commandement du navire.

Je réfléchis que le lieutenant devait se trouver dans le kiosque de navigation et c'est là où je me rendis sans avoir adressé la parole à un seul membre de l'équipage.

Le lieutenant était assis devant le pupitre aux cartes, un crayon et une gomme à la main. Il se leva, en souriant, à mon approche.

— Heureux de vous voir debout, sir, après l'alerte d'hier. Vous ne vous ressentez pas trop du choc ?

Je secouai la tête sans prononcer une parole et, ôtant ma casquette, la jetai à une patère. Ce geste permit au

lieutenant d'apercevoir ma blessure dont j'étanchai le sang avec mon mouchoir.

— Mais, capitaine, vous saignez toujours ? Voulez-vous que le maître aille au coffre à médecine et vous fasse un pansement ?

Je déclinai l'offre en lui assurant que ce n'était rien et que le capitaine Mac Grower n'était pas homme à se laisser dorloter.

Il n'insista pas et, me tendant le crayon et la gomme, fit mine de me céder la place.

— Si vous voulez faire le point, capitaine. Vous verrez que le navire a exactement tenu la route que vous aviez tracée.

Je jetai un coup d'œil sur la carte pour masquer mon embarras et suivis le trait au crayon que me désignait le doigt du lieutenant. La minute tant redoutée était là. Il s'agissait de ne pas me laisser démonter par cette première escarmouche.

— Mon cher, commençai-je...

Je m'arrêtai net, car, brusquement, la pensée m'était venue que je ne connaissais pas le nom de mon lieutenant. La chance heureusement me favorisa. Devant lui, sur la table, il y avait une serviette de cuir rouge et, sur cette serviette, un nom en lettres d'or : « Lieutenant Jim Stevens ». J'étais sauvé.

— Mon cher Stevens, repris-je, vous avez si bien mené le navire cette nuit que je m'en voudrais de ne pas me fier encore à vos lumières.

Je vis ses yeux s'arrondir et sa bouche s'ouvrir.

— C'est-à-dire que vous ne ferez pas le point vous-même, ce matin ? articula-t-il.

— Exactement, mon cher Stevens. Quoi que je vous aie dit tout à l'heure, cette blessure me fait douloureusement souffrir et je vous avoue que je n'ai pas la tête en état de faire le moindre effort.

Un véritable désespoir se peignit sur la figure du lieutenant. Il laissa retomber ses bras à ses côtés.

— Et votre record ! capitaine, votre record !

Je dressai l'oreille, me demandant de quoi il pouvait bien être question. Heureusement qu'il me fournit immédiatement le mot de l'énigme.

— Le record dont vous étiez si fier ! Trente ans de navigation, et pas un jour où, vous-même, vous n'avez fait le point ! Ah ! damnée brute que celle qui vous a assailli hier soir. Je regrette qu'il ne soit pas à bord pour me payer sur sa peau de chien.

J'eus un geste de mansuétude.

— Oubliez cela, Stevens. Un record est une belle chose, mais il y a quelque chose de plus grand encore : le sacrifier pour la sécurité du navire.

— C'est vrai, sir, acquiesça le lieutenant en me saisissant la main, n'empêche que si ce sacré Yankee était là...

Je le laissai à ses calculs, heureux de pouvoir réfléchir après cette première alerte. Je m'asseyais à une petite table, quand je le vis tirer de sa poche une poignée de papiers jaunes qu'il me tendit.

— Les radios de la nuit, capitaine.

Je les pris en songeant que cela allait me permettre de me documenter un peu. Je dus vite me rendre à l'évidence qu'il n'en était rien. La plupart provenaient de bateaux étrangers et étaient rédigés en termes conventionnels où je cherchai vainement à mettre un sens. Un seul était plus clair, mais sans pour cela qu'il me fût beaucoup plus compréhensible.

« Binnie heureuse, souhaits de bonne fête, envoies à Daddy tendres pensées auxquelles s'associent Nicky et Nancy. »

Je restai les yeux dans le vide, à réfléchir à ce texte qui me laissait rêveur. Que pouvait-il bien venir faire

parmi ces radios de service et à qui était-il adressé ?

Ma pensée s'égara si bien que la mince feuille jaune me glissa des doigts et tomba au sol où le lieutenant Stevens, qui me regardait à la dérobée, la ramassa et me la retendit.

— Ah ! capitaine, je savais bien que ce télégramme toucherait votre cœur. C'est pourquoi je l'ai glissé parmi les autres. Je voulais voir, par moi-même, votre surprise et votre joie.

Je fus sur le point de lui demander en quoi ce message pouvait bien me toucher, mais je m'arrêtai à temps.

— Voyez-vous, sir, une femme jolie, encore jeune et fidèle, de beaux enfants qui sont des trésors, voilà le vrai bonheur.

Je fixai mes yeux sur le lieutenant Stevens et mon cœur s'arrêta de battre. Je jure qu'à cet instant précis c'est une sensation d'horreur qui me submergea. Un peu ce qu'Œdipe dut éprouver en apprenant qui était la femme qu'il avait épousée. Plus tard, je ne dis pas que la bête qui est en chacun de nous n'ait été la plus forte et n'ait fait taire la voix de ma conscience. Mais, à cette minute précise, j'étais effondré.

Le lieutenant Stevens ne me laissa place à aucun doute.

— Aussi, voyez-vous, capitaine, continua-t-il, quand, dans les bars; les uns vantent celle-ci ou celle-là et se prétendent favorisés du sort, moi, je dis en levant mon verre : « Regardez du côté du capitaine Mac Grower. Une femme et deux enfants, c'est lui le plus heureux. »

J'éclatai, incapable d'en entendre plus.

— Assez, assez ! Pour l'amour du ciel, Stevens.

Le lieutenant s'arrêta net, abasourdi par ma brusque sortie et se demandant sans doute si je devenais fou. Je compris qu'il fallait à tout prix sauver la situation.

— Écoutez, Stevens, cette nuit j'ai eu la fièvre, j'ai déliré, j'ai eu l'impression que j'allais y laisser ma peau.

Alors, de vous entendre parler de ma femme, de mes enfants, de tout ce que j'aurais pu ne pas revoir, ç'a été plus fort que moi. Vous saisissez ?

Stevens s'était dressé et m'avait pris la main.

— Si je saisis, capitaine ! Excusez-moi.

Je me levai en accentuant mon état de fatigue.

— Je vous laisse le soin du navire, Stevens. Je n'ai pas la tête à moi. Je retourne à ma cabine. Ne me dérangez pas... ou, plutôt, si... rendez-moi compte de tout ce qui pourra arriver.

Le lieutenant porta la main à sa casquette et me regarda encore avec cet air de suprême étonnement qui m'avait déjà frappé. Il y avait évidemment dans ma conduite quelque chose qu'il n'arrivait pas à trouver normal. J'y coupai court en tournant sur mes talons et en descendant pesamment l'escalier qui menait de la passerelle au pont. Arrivé là, je ne retournai pas tout de suite à ma cabine, mais, obliquant à gauche, me dirigeai vers l'arrière du navire. Je m'accoudai à la rambarde et me perdis dans la contemplation du flot.

Ainsi, le capitaine Mac Grower, l'homme que dorénavant j'étais condamné à être, avait une femme et des enfants. Et, par surcroît, cette femme était jeune et jolie ! Je ne me rendais pas encore compte exactement des complications que cela pourrait me créer, mais, instinctivement, je les sentais, j'en avais l'intuition.

Mué, malgré moi, par un phénomène que je ne comprenais pas, et depuis si peu de temps, en cet homme qui s'appelait le capitaine Mac Grower, je n'avais pas envisagé la possibilité de gens se rattachant à lui et surtout d'aussi près.

Et le capitaine Mac Grower, loin d'être un individu isolé, avait une famille qui correspondait avec lui, lui envoyait des radios, attendait et recevait de fréquentes nouvelles et qui, certainement, comptait les jours la séparant de son retour !

Et c'était moi qui allais arriver ! Moi qui ne connaissais rien de ces gens sur lesquels la loi et les mœurs me donnaient une autorité absolue et des droits de maître.

J'eus une sorte de révolte intérieure devant cette possibilité odieuse et tout de suite ma décision fut prise : jamais je ne me trouverais en contact avec eux.

J'ignorais quel pouvait être l'itinéraire du navire, mais, quel qu'il fût, je disparaîtrais avant la fin du voyage et l'on n'entendrait plus parler de moi.

« Le capitaine Mac Grower est mort, songeai-je. Je suis son assassin, et il est impossible que la veuve de ma victime m'accueille et me fasse fête. Il y a des situations où le cœur d'un honnête homme se révolte. Quoi qu'ait pu être le capitaine Mac Grower, dont j'ignore la vie, je sais qu'Oliver Wendel est un gentleman et il le prouvera. »

Cette dernière phrase que j'avais prononcée presque à voix haute, les yeux perdus dans la contemplation du bouillonnement de l'hélice et du sillage blanc que traçait le navire dans l'eau verdâtre aux étrangements renflements, me rappela ma préoccupation du matin.

Je ne savais toujours rien du capitaine Mac Grower et, quelque effort que je fisse, je n'en savais pas plus sur l'homme que j'avais été. Il y avait dans mon esprit un espace vide, une page absolument blanche. La clef probablement n'était pas loin et il me suffirait de fouiller dans les papiers de l'un et de l'autre pour me documenter et retrouver le fil perdu qui me rendrait la mémoire.

C'était la tâche à laquelle je devais tout de suite m'astreindre si je voulais, devant cet équipage, jouer le rôle de l'homme que j'étais devenu et ne donner prise à aucun soupçon.

Abandonnant mon poste et répondant par un bref grognement aux saluts des hommes que je croisai sur ma route, je me décidai à regagner ma cabine.

J'avais craint quelque alerte fâcheuse ou que le *bosse-*

man ou un de ses subordonnés ne m'accostât pour me poser une question ou me demander un ordre. Apparemment que le capitaine Mac Grower n'était pas homme à se laisser ainsi aborder, car nul ne s'y frotta et ce fut sans encombre que j'arrivai à l'échelle, puis à la coursive conduisant aux appartements, et, enfin, à ma cabine où je m'enfermai.

Jetant ma casquette galonnée sur la table, j'examinai attentivement les lieux afin de voir par où je devais commencer.

La cabine était meublée avec une sévérité spartiate qui rendait faciles mes recherches : une armoire au pied du lit où se trouvaient accrochés des uniformes. Une commode qui ne contenait que du linge. Une grande table sur laquelle était posée une carte des Bermudes et de l'entrée du port d'Hamilton, ainsi que deux instruments nautiques dont j'ignorais le nom et l'usage. Enfin, une plus petite table surmontée d'un pupitre ; tous, meubles tenus solidement au parquet.

C'est le pupitre que j'ouvris tout d'abord et aussitôt je trouvai la réponse à la question qui occupait mon esprit. C'était une photographie dans son cadre, et l'erreur n'était pas possible. J'avais devant moi le portrait de Mrs. Mac Grower et de ses deux enfants. Le portrait de la femme et des enfants de l'homme qui était moi.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai une telle impression en la regardant, mais je me souviens que je sentis mes yeux se remplir de larmes et mon cœur s'attendrir. Je me raidis contre cette faiblesse incompréhensible et étudiâi la photographie avec soin. Les enfants pouvaient avoir dans les quinze à seize ans et étaient vraiment les enfants anglais typiques. Lui, avec son uniforme Eton, son *mortar-board* universitaire et sa figure ouverte ; elle, avec ses cheveux châains, sa robe de girl-scout, son petit

air décidé. Mais c'était surtout la figure centrale qui m'attirait. Leur mère. Ma femme !

Je ricanai en prononçant ce mot. Mais c'était un ricanement sans joie. Plutôt le réflexe d'un être qui se défend contre la tentation.

Elle pouvait avoir dans les trente-cinq ans, était de taille moyenne, blonde, et, évoquait, par son aspect général, ces filles du Devon que l'on aperçoit sur les gravures, vous souriant et vous tendant un verre de cidre mousseux. Il ne lui manquait que le petit bonnet quaker pour compléter l'illusion. Mais l'on devinait en elle la sœur d'Angelina et de toutes les petites héroïnes puritaines dont la candeur met un peu de lumière dans une religion dont l'austérité risquerait de rebuter.

Je contemplai longuement ce portrait et, plus je le regardais, plus ma résolution s'ancrait dans mon cœur : jamais le capitaine Mac Grower ne débarquerait dans un port anglais et ne se trouverait face à face avec cette femme. Il y a des luttes auxquelles un honnête homme n'échappe qu'en les fuyant. Il était préférable qu'elle pleurât son mari plutôt que d'être victime de la plus abominable substitution.

Je soupirai en reposant la photographie et pris un paquet qui se trouvait sur le devant du tiroir. Comme je l'avais conjecturé, c'étaient des lettres reçues au cours du présent voyage par le capitaine.

J'en parcourus plusieurs, mais, en dehors du fait que le capitaine et sa famille habitaient un petit cottage dans un village des environs de Plymouth, avec « un jardin où les daffodils et les crocus pointeraient bientôt leurs petites têtes », je n'appris rien d'intéressant. C'étaient les lettres remplies de mille riens, comme une épouse aimante et des enfants en écrivent à leur mari et père. Rien de ce qu'elles contenaient ne pouvait m'être utile, puisque ma résolution de n'aller jamais au bout de l'aventure était formelle.

Je fouillai en vain parmi les autres papiers du tiroir, espérant toujours trouver ce qui me renseignerait sur l'homme que j'étais devenu et m'aiderait à mieux jouer mon rôle. Je fus déçu.

« Puisqu'il en est ainsi, songeai-je, peut-être serait-il plus sage d'aborder le problème par l'autre bout et de retrouver l'homme que j'ai été ! Mon ancienne cabine recèle sûrement de quoi me fournir le fil nécessaire. Il me semble, d'ailleurs, qu'il suffira d'un nom, d'un choc, pour réveiller mes souvenirs. Pour l'instant, je suis l'homme qui n'a plus de personnalité. Il faut à tout prix sortir de cette prison. »

La cabine qu'avait occupée Oliver Wendel — l'homme que j'avais été — était au bout du couloir central auquel on accédait après avoir traversé la salle à manger. J'y parvins sans avoir eu besoin de demander mon chemin, après avoir seulement croisé le steward qui, lui aussi, me regarda avec ces yeux étonnés que j'avais déjà remarqués chez le lieutenant.

La porte n'était pas fermée à clef et je n'eus qu'à la pousser pour me trouver dans la chambre.

Elle était à peu près de la même dimension que celle du capitaine, mais encore plus sommairement meublée : une couchette, un lavabo, une table.

Il n'y avait rien sur la table et le tiroir était vide. Je palpais les couvertures du lit quand mon regard tomba sur ce que je cherchais : un sac de toile écrue semblable à ceux que portent les matelots quand ils débarquent. En l'apercevant, j'eus l'impression que ce sac avait dû jouer un rôle le soir de mon embarquement. Mais, chose curieuse, c'était une phrase du lieutenant sur la modicité d'un tel bagage et le peu d'objets qu'il contenait qui me revenait à la mémoire. Comment cette phrase était-elle en moi ? Apparemment que j'avais dû l'entendre par surprise !

Je pris le sac et, m'approchant du lit, le vidai sur la couverture. Si vraiment le lieutenant avait émis la phrase rapportée plus haut, il faut reconnaître qu'il était excusable. Le sac contenait exactement une paire de gros souliers ferrés, une chemise de toile rude, trois cols, deux paquets de tabac, un caleçon et, enfin, roulés dans un morceau de toile cirée transparente, un carnet et quelques lettres.

Je dénouai les cordes de la toile cirée et, prenant le carnet, y portai les yeux.

Tout d'abord, je lus la suscription de la couverture sans bien la comprendre. Mais enfin les mots s'imposèrent à mon attention :

COUR DES PARDONS
DE L'ÉTAT DE MASSACHUSETTS.

Licence d'être en liberté
accordée à
Oliver Wendel, 9.681.

Oliver Wendel ! Mon nom !

Je sentis ma main agitée d'un tremblement nerveux et, le cœur battant, j'entr'ouvris le carnet.

Le premier feuillet ne laissa place à aucune illusion.

« État de Massachusetts, y lisait-on. La Cour des Pardons de l'État de Massachusetts accorde par les présentes, à Oliver Wendel, condamné pour escroquerie, vol accompagné d'effraction et blessures par les assises de Lower, à la session trimestrielle de mars 1927 et maintenant confiné à la prison d'État de Springfield, la présente licence d'être en liberté, sous les garanties, termes, conditions et limitations ci-après annexés. »

Je fermai les yeux, incapable de lire plus avant. Ma gorge était sèche et j'avais de la difficulté à respirer.

Je me souviens que j'ôtai et remis ma casquette machinalement en me demandant si je n'étais pas le jouet d'un rêve. Mais le carnet était là et c'était bien mon nom qui m'aveuglait.

Ainsi, je sortais de prison et l'homme que j'avais été et que j'étais toujours n'était autre qu'un forçat !

Je m'épongeai le front et, ramassant le carnet que j'avais laissé glisser au sol, je le feuilletai, presque machinalement, incapable de raisonner mes gestes.

Par bribes, mon histoire se déroula.

J'étais entré à la maison d'arrêt de Springfield (Massachusetts) le 17 mars 1927 et, perdant mon nom, je n'avais plus été que le n° 9.681. Le 17 décembre 1931, j'avais bénéficié d'une mesure de clémence du gouverneur, comme l'attestait le secrétaire d'État qui avait apposé son grand sceau à la première page. De tout cela une seule chose s'imposait à ma pensée et m'apportait un peu de réconfort : c'était à la suite d'une grâce régulièrement octroyée que j'étais libre. Je n'étais pas, comme un instant je l'avais craint, l'homme traqué, obligé de regarder chaque être en ennemi.

Mon angoisse pourtant n'était que partiellement calmée. Si j'étais fixé sur un point, il y avait tout le reste qui restait encore dans l'ombre et que mon esprit se refusait à se rappeler. Qu'avais-je fait exactement pour mériter la prison ? Quelle sorte d'homme étais-je ? Dans quels bas-fonds avais-je roulé au cours de ces années dont le souvenir était perdu ?

Je me rappelle que je me pris la tête à deux mains et tentai de lever le voile, plus épais qu'un mur, qui pesait sur moi. Ce fut en vain.

Je repris le livret, et la suite ne m'apprit que peu de choses.

C'était simplement le relevé des sommes que j'avais gagnées en travaillant dans les ateliers de la prison — Dieu seul sait à quoi ! — mais cela se montait à neuf cent soixante-quinze dollars que je reconnaissais avoir reçus à ma sortie.

Une page me renseignait, en outre, sur les punitions dont j'avais été frappé et, en voyant le nombre de jours respectables que j'avais passés, soit au cachot, soit aux fers, soit au pain et à l'eau, je ne pus m'empêcher de m'étonner qu'une mesure de faveur eût été prise à mon égard.

En vérité, rien dans ma conduite ne la motivait.

Je jetai le carnet et ouvris une enveloppe de toile qui était serrée entre la dernière page et la couverture. Elle comprenait deux lettres datées d'Angleterre et une autre provenant d'une ville des États-Unis. Toutes les trois adressées à la prison et portant la mention du contrôle officiel.

Il y avait aussi une coupure du journal *The Springfield Republican*, et c'est par elle que je commençai, pensant qu'elle devait certainement avoir trait à mon affaire. Je ne m'étais pas trompé.

Enfin une lueur m'apparaissait dans les ténèbres où je marchais à tâtons.

« Hier, est mort à l'infirmerie de la maison centrale de Springfield, disait ce texte imprimé, le dénommé Bill Sykes, un des *gunmen* les plus audacieux de la côte nord, dont les sinistres exploits, aujourd'hui bien oubliés, alimentèrent longtemps la chronique des agressions à main armée. Livré par une femme de sa bande, le sieur Bill Sykes, condamné à vie et interné dans la prison de notre ville, se montra, pendant toutes les années que dura sa détention, digne du terroriste qu'il avait été en liberté. Le bruit court qu'à l'approche de sa mort le sieur Bill

Sykes aurait fait à l'aumônier de la prison certaines révélations d'une si haute gravité, que le gouverneur de la province envisagerait une commutation de peine pour un détenu dont il nous est impossible de donner le nom aujourd'hui. »

Une seconde coupure, collée à la suite de la première, la complétait :

« Ainsi que nous l'avions fait prévoir, une mesure de clémence est intervenue en faveur du forçat O. W..., qui quitte la prison aujourd'hui et qui sera refoulé sur la frontière du Canada, à moins qu'il ne soit transporté en Angleterre, son pays d'origine. »

Le nom n'y était pas en entier. Mais les initiales suffisaient : O. W..., Oliver Wendel. Ce forçat, c'était moi et, si j'étais en liberté aujourd'hui, c'était parce que le dénommé Bill Sykes, au moment de mourir, avait dit quelque chose qui m'avait valu cette faveur.

Bill Sykes ! Je répétais ce nom plusieurs fois, espérant qu'il réveillerait quelques échos en moi et que mon cerveau, paralysé, retrouverait, à cet appel familial, l'activité qui le remettrait en marche.

Je m'aperçus vite de l'inanité de mon attente. Pas plus le nom de Bill Sykes que ceux de Lower et de Springfield ne me disaient quoi que ce fût. C'étaient des mots vides de sens, sans passé, sans résonance, et que mon cerveau se refusait à accueillir.

Restaient les lettres, et ce fut avec le doute au cœur que je les dépliai.

La première et la seconde, ainsi que je l'ai dit, venaient d'Angleterre, de Salisbury, dans le Wiltshire, et d'un coup d'œil je vis que j'avais eu raison de ne pas m'illusionner. L'une d'elles, d'ailleurs, avait été déchirée de manière à ne laisser subsister que l'en-tête : « The Roo-

kery, Salisbury » avec un nom écrit à la main : Lord Larwood Bryn.

L'autre était plus explicite, bien qu'elle aussi mutilée.

« Je veux, disait-elle, que vous sachiez que vous avez à la Rookery un ami qui a toujours veillé sur vous. Quand vous serez libre, il faut que vous redeveniez l'homme que vous avez été et que je me refuse à croire mort. Ce sera ma dernière consolation de voir que je ne me suis pas trompé. Je suis vieux et proche de la tombe ; ne me refusez pas ce bonheur. Bien que je ne vous aie jamais vu, je peux vous aider à refaire votre vie. Venez à moi. Voici de l'argent qui vous permettra de payer votre passage jusqu'à Londres. Là, vous n'aurez qu'à toucher le chèque ci-joint. Ne m'écrivez pas, ne m'avertissez pas de votre venue. Présentez vous simplement à ma porte, le soir de votre arrivée ; et dites au serviteur : « C'est moi que votre maître attend ! »

La lettre s'arrêtait là, comme si la suite eût été de peu d'importance. Mais il suffisait de regarder l'écriture pour être fixé : l'homme qui avait tracé ces lignes était le même qui avait inscrit son nom sur la première feuille : Lord Larwood Bryn, l'hôte de The Rookery.

Je repris le carnet et inspectai les papiers pour voir si le chèque s'y trouvait. Je ne vis rien. Apparemment que j'avais dû le liquider à Boston, à moins qu'il ne fût resté avec mes autres papiers — et cette pensée me donna froid dans le dos — sur mon cadavre, à Hamilton.

Restait la dernière lettre, celle qui provenait des États-Unis.

Elle était courte, signée d'un nom de femme et peu faite encore pour me mettre sur une quelconque piste.

« Combien vous vous apercevrez que vous vous êtes trompé sur mon compte. Non, Oliver, les ans et la pers-

pective d'une longue attente n'ont pas changé mon cœur. Si j'étais coupable, je craindrais tout. Mais vous-même le reconnaîtrez. A bientôt dans la joie. Votre compagne silencieuse. Béryl. »

Dans un mouvement d'exaspération, je jetai tous ces papiers au loin.

Ainsi, au lieu de me tendre le fil conducteur qui m'aurait permis de regagner la lumière, chaque nouveau détail ne faisait qu'amplifier cette sensation d'inconnu où je me débattais.

Tout à l'heure, les assises de Lower, puis la prison de Springfield et ce Bill Sykes mystérieux !

Ensuite, cette Rookery de Salisbury où j'avais un ami : sir Larwood Bryn !

Maintenant, cette Béryl dont je soupçonnais, paraît-il, la trahison, à faux d'ailleurs, du moins elle le disait et qui signait : « Votre compagne silencieuse » !

Mais étais-je fou et condamné, à chaque papier où se porteraient mes yeux, à trouver un mystère nouveau, à voir s'épaissir le brouillard ?

Un phare ! Un phare ! Mais que Dieu me permette d'apercevoir le scintillement qui me guiderait !

Qui étaient ces gens dont j'entendais les noms pour la première fois, dont je n'avais aucune idée et qui tous, pourtant, jouaient un rôle dans ma vie ? Qui étaient-ils et comment devrais-je me comporter quand le hasard me mettrait en leur présence ?

Pour le moment, une seule chose était certaine : j'étais un forçat, je sortais de prison, j'avais escroqué, volé, blessé, et, n'eût été une mesure de clémence, je serais encore le n° 9.681, enfermé dans ma cellule, derrière une grille, et peut-être au cachot !

Dieu merci, je n'étais, en tout cas, pas un assassin. Je n'avais pas de sang sur les mains.

Et c'est à cette seconde précise qu'une voix sembla me crier : « Et le capitaine Mac Grower ? »

Je m'arrêtai net, repris par mon tremblement nerveux, et je dus devenir abominablement pâle. J'eus, en tout cas, l'impression d'être cadavérique et, pour m'en assurer, je tournai les yeux vers le miroir.

Malgré moi, je poussai un cri, car *j'avais oublié*.

L'homme que me renvoyait le miroir, ce n'était pas moi, cette chose qui s'appelait moi et qui était mon âme, mon esprit, ma pensée. C'était le capitaine Mac Grower, l'être que j'avais tué.

Je ne sais pas si ce fut une hallucination, mais j'eus l'impression de pousser un cri d'angoisse. Quelque chose comme le long hululement d'un chien qui aboie à la mort. Saisissant à deux mains le sac, je le balançai au-dessus de ma tête et le jetai à la volée contre le miroir.

Sous le choc, ce dernier se détacha de la cloison, ricocha contre le lavabo, et vint se briser en plusieurs fragments sur le parquet. Puis, comme si cet effort eût anéanti mes forces, je m'abattis contre le lit et, la tête dans mes mains, pleurai comme un enfant.

Combien de temps demeurai-je ainsi ? Je ne pourrais le dire, mais un appel répercuté à travers les corridors me fit me redresser. Je tendis l'oreille et haussai les épaules. C'était mon nom que lançait la voix d'un homme que je ne reconnaissais pas. Mon nom, ou plutôt le nom de l'autre. On me cherchait, il ne fallait pas que l'on me découvrit ainsi.

Sautant à bas de la couchette et poussant les débris du miroir dans un coin, je me lavai la figure à grande eau. Sur un appel plus proche, j'ouvris la porte et sortis.

L'homme d'équipage — c'était un marin des machines — s'arrêta en rectifiant la position et porta la main à son béret.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, capitaine, mais

le lieutenant m'a envoyé à votre cabine pour vous rappeler que c'est aujourd'hui le jour du Seigneur.

Je ne dus pas réagir comme j'aurais dû à ces mots, car le marin, après avoir attendu ma réponse qui ne vint pas, ajouta en souriant.

— Les maîtres et les hommes disponibles sont réunis dans le poste d'équipage et attendent pour le service, capitaine.

Je souris à mon tour. J'avais craint autre chose et la perspective d'assister au service divin me rassérénait. Là, au moins, je pourrais reprendre mes esprits sans courir de risque.

— Je vous suis ! déclarai-je simplement.

A nouveau l'homme toucha son béret et, me précédant, se dirigea vers la partie avant du navire que je ne connaissais pas encore. Nous suivîmes un petit, puis un long corridor, franchîmes deux portes exigües que je supposai être les fermetures des cloisons étanches, et débouchâmes enfin dans une grande pièce oblongue qui ne pouvait être que le poste de l'équipage.

Comme me l'avait annoncé mon guide, tous les maîtres, mécaniciens et matelots non retenus par les besoins du service, étaient réunis ; les hommes assis sur des bancs et sur quelques pliants, les officiers sur des chaises. Tous tête nue et tenant en main des livres d'hymnes et de prières. Je cherchai du regard la place qui m'était réservée, mais ne la trouvai pas. Je n'eus d'ailleurs pas le temps de m'étonner, car, poursuivant son chemin, le matelot était arrivé à une petite estrade face à l'auditoire, sur laquelle étaient une table et une chaise et devant laquelle il s'arrêta.

Du geste il m'invita à y monter. Et c'est alors, dans un éclair, que je compris ! Ce service divin, c'était moi qui devais le conduire ! C'était moi qui devais parler aux hommes, leur lire la Bible, leur faire chanter les hymnes,

leur expliquer les prières et les exhorter au bien !

J'eus une minute d'effarement que je surmontai heureusement. Devant ces hommes qui, tous, avaient les yeux braqués sur moi, il m'était impossible de reculer. Grave et gourmé comme il convenait, je montai donc sur l'estrade et, après avoir ouvert la Bible, je m'agenouillai en prononçant de cette voix spéciale que prennent les pasteurs de toutes les confessions : *Let us Pray!* (prions).

Comme un seul homme, l'équipage se leva et, avant même que j'eusse articulé une parole, toutes les lèvres se mirent à réciter, à haute voix, l'unique prière dont je me souvenais : l'oraison dominicale.

Arrivé au mot *Amen*, chacun se rassit et, prenant son livre d'hymnes, m'indiqua aussi clairement que possible la suite habituelle que donnait le capitaine Mac Grower au service.

Prenant mon exemplaire, je l'ouvris au hasard et la chance voulut que je tombasse sur la vieille hymne qui avait dû bercer mon enfance et dont le souvenir était encore en moi : *Onward, Christian Soldier* (*En avant, soldat chrétien*), une des hymnes les plus entraînantes que je connaisse.

— Hymne n° 179, annonçai-je, la 179^e hymne.

Je lus les quatre premières lignes et donnai de la main le signal d'attaquer. Malgré moi, je fus touché par la foi profonde qui éclatait dans cet ensemble de voix. Certes, les faces étaient tourmentées et l'on aurait pu rire de ces bouches trop grandes ouvertes, mais les yeux étaient levés au ciel et l'on sentait que chacun chantait avec la conviction sincère que sa prière arriverait à Dieu.

A cette pensée, un sentiment étrange s'empara de moi. En montant sur l'estrade, je n'avais eu qu'un but : poursuivre ma supercherie et la mener à bien. Maintenant, c'était de la honte qui se faisait jour. Qu'étais-je,

pour dire à ces hommes : « prions », et pour leur lire les Saintes Écritures ? Un forçat, un homme dont une partie de la vie s'était passée en prison et le reste sans doute dans les bas-fonds les plus vils. Pis que cela, l'assassin de l'homme qu'ils croyaient avoir devant eux.

Quelque chose se glaça en moi et ma voix s'arrêta dans ma gorge, mais nul ne s'aperçut de mon silence. Le chant emplissait la salle, grandissant en volume à chaque strophe ; la mienne n'y ajoutait que peu de chose.

Enfin, dans une dernière envolée, les hommes lancèrent l'*Amen* final et, dans un grattement de pieds et de chaises déplacées, s'assirent en se mouchant ou en tous-sant.

Je m'étais assis aussi, la tête entre les mains, mais, cette fois, ce n'était plus pour jouer la comédie. J'aurais voulu me lever, m'enfuir, faire cesser ce sacrilège. Je compris que je devais aller jusqu'au bout.

Le vague souvenir de services anciens me suggéra que le moment était venu de passer aux Saintes Écritures. J'ouvris donc la Bible qui était devant moi et, m'étant penché, je vis qu'elle s'était ouverte à un endroit marqué d'un signet. Selon toute vraisemblance, ce devait être le passage où le capitaine Mac Grower s'était arrêté le dimanche précédent.

— L'évangile selon saint Matthieu, annonçai-je donc, chapitre XXIII : « Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples et leur dit... »

Je continuai de la voix monotone et professionnelle que j'avais adoptée au début, sans chercher à comprendre le sens de ce que je lisais et laissant les versets s'ajouter aux versets.

Pourtant, sans que je le veuille, une phrase se détacha du texte et s'imposa à moi :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Car vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui pa-

raissent beaux par dehors, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de mort et de toute sorte de pourriture. »

Je dus avoir un tremblement de la voix et, pour me raffermir, je prononçai à nouveau les derniers mots. Mais, là encore, j'eus l'impression que ma gorge me refusait son office.

Je regardai mon auditoire et, sans que j'aie calculé mon acte, pris d'une subite rage, je fermai violemment la Bible.

Tous les yeux étaient braqués sur moi, au comble de l'étonnement, ne comprenant pas ce qui se passait.

Je vis le lieutenant se pencher vers son voisin et lui murmurer quelque chose à l'oreille. Je serrai mes poings.

— Sépulcre blanchi ! ricanai-je en retrouvant ma voix et en éclatant. Sépulcre blanchi ! Mais qui de nous n'est pas un sépulcre blanchi ? Ah ! ah ! tas d'imbéciles, vous êtes là à écouter les sornettes que je vous débite, au lieu de vous occuper de la marche de votre bateau et vous vous glorifiez avec béatitude de suivre les préceptes de votre religion ! Mais qu'êtes-vous, sinon des sépulcres blanchis, tas de forbans ! Et que suis-je, moi-même qui vous parle, sinon le plus grand de tous, un sépulcre blanchi dont vous ne connaissez pas le dedans.

» Vous vous imaginez que c'est le capitaine Mac Grower qui vous parle ? Idiots. J'en ai assez et je jette le masque. Sépulcre blanchi ! Je suis un sépulcre blanchi. Je suis Oliver Wendel, le filou, le forçat. J'ai assassiné le capitaine Mac Grower. »

Tous les hommes s'étaient levés et au silence de glace qui avait accueilli mes premières paroles avait succédé un brouhaha fait d'exclamations, de cris d'horreur, de bruit de sièges renversés.

Debout sur mon estrade, j'avais saisi les livres de prière et la Bible et, dans un ricanement, les avais projetés dans la mêlée.

Je vis les hommes les attraper au vol et les déposer respectueusement. Cela ne fit qu'augmenter ma colère.

— Sépulcres blanchis, hurlai-je à pleine voix en étouffant, sépulcres blanchis !

J'aperçus le lieutenant qui se concertait avec deux hommes et qui se dirigeait de mon côté.

— Si vous m'approchez, criai-je en brandissant ma chaise.

Je n'eus pas le temps d'en faire usage.

Se glissant par derrière, un matelot était parvenu jusqu'à moi. Sur un signe du lieutenant je me sentis pris aux épaules et trébuchai. La seconde d'après, le lieutenant et ses hommes me maîtrisaient par les bras et les jambes et, malgré mes soubresauts désordonnés, m'emportaient hors de la salle.

Tout l'équipage était debout, le bonnet à la main, me contemplant avec stupéfaction.

— J'ai tué le capitaine, hurlai-je encore une fois. Je ne suis pas Mac Grower. Je suis Oliver Wendel. J'ai tué le capitaine, j'ai tué...

Mais une main vigoureuse me bâillonna et me réduisit au silence, tandis que, dans le lointain, j'entendais une voix qui déclarait :

— Ça serait un autre, que je dirais sans hésitation : *delirium tremens*. Mais avec le capitaine Mac Grower il n'y a qu'une explication : la rixe de l'autre soir lui a occasionné un transport au cerveau. Fasse Dieu, pour sa femme et ses enfants, que nous le tirions de là !

...Ensuite, tout se brouilla dans mon esprit et j'eus l'impression de commencer une chute dans le vide qui n'avait pas de fin. J'avais perdu connaissance. Je délirais.

III

— Buvez, capitaine.

J'ouvris les yeux et sortis de l'inconscient où le calme le plus absolu s'était fait en moi après une abominable ronde de cauchemars.

J'entrevis la figure anxieuse du lieutenant penchée sur moi, tandis qu'un peu plus loin une autre figure se perdait dans la pénombre.

Je refermai les yeux, fatigué par l'effort et m'immobilisai.

Deux phrases flottèrent dans le vide et me parvinrent distinctement, bien que je n'eusse pu dire qui les avait prononcées.

— Dieu soit loué ! Le vieil homme a surmonté la crise. Il est sauvé maintenant.

Suivie de ces paroles, sur un autre diapason :

— Canaille de Wendel. Le diable ait ses os. Il peut se vanter de l'avoir mis en bel état.

Comme une bulle qui crève, tout le passé, momentanément aboli, remonta brusquement en moi, ainsi que le souvenir de quelques-uns des cauchemars qui m'avaient poursuivi : le capitaine Mac Grower, la rixe, la prison, la sinistre figure de Bill Sykes et ces êtres non moins énigmatiques, lord Larwood Bryn et Béryl.

Je fis un effort pour me mettre sur mon séant.

— Hé! là, hé! là, capitaine! s'alarma le lieutenant. Pas si vite, vous n'êtes pas encore hors de danger et prêt à remonter sur la dunette du *Shalimar*.

Je frémis à ces dernières paroles, mais ne m'en accrochai pas moins au rebord de mon cadre. Le lieutenant, d'ailleurs, avait passé son bras derrière mon dos et me soutenait.

Je repris haleine et entrai dans le vif.

— Où sommes-nous...

Je cherchai son nom, mais ne le trouvai plus.

— Port de Boston, capitaine. Votre... accident vous est survenu dans la matinée du dimanche 27 décembre. Nous avons poursuivi notre route par mer splendide et avons repéré le phare d'atterrissage de Boston dans la nuit du 29 décembre. Depuis le 30, nous sommes à quai, complétant la cargaison et, surtout, attendant votre retour à la santé. Le médecin d'ici voulait vous envoyer à l'hôpital. Je m'y suis opposé, comme bien vous pensez. La place du capitaine Mac Grower est à son bord; c'est là où il se doit de vivre et de mourir.

Je serrai machinalement la main du lieutenant à cette fière déclaration et restai quelques minutes silencieux. Enfin je repris mon interrogatoire.

— Et quel jour sommes-nous, lieutenant Stevens?

Je m'aperçus que, sans le chercher, je venais de trouver son nom.

Celui-ci hésita, mais enfin, devant mon regard, se décida, en détournant les yeux.

— Le 5 janvier, capitaine.

Je fis un rapide calcul mental.

— C'est-à-dire que, depuis dix jours, je suis dans le coma?

— Quelque chose d'approchant, capitaine. Le docteur a parlé de transport au cerveau, consécutif à un choc et

il a ajouté que ce serait miracle si l'on vous en tirait.

Je fermai les yeux et me laissai glisser sur mon oreiller. Toute ma lucidité m'était revenue et j'entre-voyais maintenant les conséquences exactes de ma maladie. Je n'aurais pu souhaiter mieux. Grâce à elle, le danger que je craignais le plus était écarté : je n'aurais pas à monter sur la passerelle et il était naturel que je passasse le commandement du navire au lieutenant Jim Stevens.

Un instant la pensée me vint que, dans mon délire, j'avais peut-être prononcé des paroles étrangement compromettantes. Je réfléchis que, dans ma situation de malade, aucune divagation n'avait dû être prise au sérieux. Maintenant même, je m'amuserais à crier la vérité de toutes mes forces, que personne ne me croirait. Tout au plus, me trouverait-on digne de la camisole de force ou du cabanon. Que je le veuille ou non, j'étais l'homme de ma peau : le capitaine Mac Grower.

Je rouvris les yeux et souris au lieutenant. Il avait toujours à la main le verre dont il m'avait fait boire une gorgée et c'est sans me faire prier que j'avalai le reste. Cette conversation m'avait brisé, je me sentais maintenant un invincible besoin de sommeil.

Je m'endormis en effet et ne me réveillai que le lendemain matin. Les dernières traces de fatigue cérébrale s'étaient dissipées et je me sentais si dispos qu'il me semblait que je n'avais qu'à sauter hors de mon cadre et à m'habiller.

Je me rendis vite compte que c'était trop présumer de mes forces et le médecin lui-même, survenant dans le courant de la matinée, me mit en garde contre cet excès d'optimisme.

Il me palpa longuement et m'interrogea sur les circonstances qui avaient motivé ma crise. Il se heurta, on s'en doute bien, à mon complet mutisme. Il entraînait, en effet, dans mon plan de feindre l'oubli total de ce qui

s'était déroulé. Cela seul pouvait assurer ma tranquillité à bord, au cours de la traversée de retour. Le capitaine Mac Grower devait toujours pouvoir feindre être la victime de son étrange amnésie.

Du coin de l'œil, je vis le docteur hocher la tête et échanger un regard avec le lieutenant. Il ne m'en assura pas moins que d'ici peu je serais complètement guéri, mais, ayant tendu l'oreille, à son départ, je l'entendis confier d'une voix alarmée à Stevens.

— Je crains fort que le mal soit plus grand que nous le pensions. Le vieux a été durement touché et je me demande s'il arrivera à se souvenir de quoi que ce soit d'avant son accident.

J'aurais acheté cet homme mille dollars qu'il n'aurait pu mieux servir mes intérêts.

Sur un point en tout cas — mon prompt retour à la normale, — il ne s'était pas trompé. Je me levai le lendemain pour la première fois et trois jours ne s'étaient pas écoulés que je pouvais monter sur le pont où je passais mes journées à respirer l'air du port.

Les apprêts du *Shalimar* étant terminés depuis longtemps et le lieutenant ayant prolongé son séjour à quai, — en dépit des pertes quotidiennes, m'expliqua-t-il, provenant des frais de surestaries — uniquement en raison de mon état, rien ne s'opposait plus à ce que nous reprenions la mer et fissions route vers cette Angleterre où m'appelait le plus étrange rendez-vous : celui qui m'était tracé dans la lettre et que me fixait mon ami inconnu : lord Larwood Bryn.

L'on comprendra d'ailleurs que j'avais hâte de quitter ce sol américain. Il me semblait que, tant que je serais là, ma sécurité ne serait pas assurée et que Dieu sait quelles aventures pourraient encore m'arriver !

Je ne devais pas tarder à être fixé sur la justesse de mon pressentiment.

Il pouvait être onze heures du matin, et je fumais ma pipe sur la passerelle quand le lieutenant s'approcha de moi, l'air assez gêné.

— C'est encore cette femme, capitaine, m'annonçait-il.

Il s'arrêta net devant mon regard interrogateur.

— C'est vrai, reprit-il, je ne vous en ai pas encore parlé, capitaine, car ça n'avait vraiment aucune importance, surtout dans votre état. Mais voilà la quatrième fois qu'elle revient et je ne sais comment m'en débarrasser.

— Mais enfin, intercalai-je, que veut-elle, que demande-t-elle ?

— Oh ! sourit le lieutenant, pour demander, elle ne demande rien, et pour cause. Nous n'avons pas encore pu lui tirer une parole, et je crois même qu'elle est muette. Seulement, elle a un sacré petit carton qu'elle nous met sous les yeux à chaque visite et qui, apparemment, lui tient lieu de sésame. Elle voudrait voir quelqu'un à bord. Quelqu'un... qui, malheureusement, n'y est plus.

Je fronçai les sourcils, prévoyant la suite.

— Qui ça ?

— Oliver Wendel ?

Je fus sur le point de m'écrier : « Au diable avec cette créature. » Mais quelque chose me retint. Je me plaignais jusqu'à cette minute de nager dans le mystère et de ne pouvoir mettre une figure connue sur un seul des noms que me renvoyait mon passé. Cette femme n'allait-elle pas être le chaînon qui me permettrait de remonter de proche en proche et d'identifier enfin tous ces X mystérieux ?

Le lieutenant tournait déjà les talons.

— Je vais m'en débarrasser poliment et, pour ne pas la heurter je lui dirai de revenir demain. Comme nous levons l'ancre ce soir...

— Halte ! criai-je brusquement.

Le lieutenant s'arrêta.

— Je veux voir cette femme, déclarai-je. Après tout, une femme et surtout une infirme a droit à des égards. Faites-la conduire ici. Je suis certain que je m'en tirerai très bien.

Le lieutenant porta la main à sa casquette et, descendant l'échelle qui conduisait au pont, disparut derrière le roof central. Quelques minutes plus tard, un matelot apparaissait, escortant une femme, et était bientôt devant moi.

Je renvoyai l'homme et, du geste, indiquait un siège à la visiteuse. Elle refusa d'un mouvement de tête et préféra demeurer debout.

Elle était grande, très mince, d'une minceur extraordinaire, et tout de suite elle vous frappait par son type étranger nettement accusé. Elle devait être Russe, car elle en avait l'étroit menton slave, mais ses yeux un peu en amande et bridés, comme aussi ses pommettes saillantes, décelaient une hérédité asiatique. Je devais plus tard apprendre que son père était kalmouk. Quelque chose en tout cas captivait en elle : ses yeux. Deux yeux minces comme des lames, mais d'une eau violette avec des scintillements de paillettes d'or. Des yeux, comme on en imagine aux chats et surtout aux panthères et aux léopards.

Elle resta debout devant moi un long moment, sans bouger, redressant son corps semblable à un roseau qu'amincissait encore un fourreau très serré de velours noir. Elle me regardait, cherchant à lire au fond de moi.

Enfin, je vis ses lèvres s'agiter sans qu'aucun son articulé en sortît. Sa main fouilla dans son sac et elle en tira un petit portefeuille de cuir rouge qu'elle entr'ouvrit. Toujours sans me quitter du regard, elle y prit un papier et me le tendit.

Une phrase y était écrite que je lus : « Je veux voir Oliver Wendel. Menez-moi à sa cabine. »

Je m'excusai en souriant et lui demandai si elle était en état de m'entendre.

Elle inclina la tête en souriant à son tour.

— Dans ce cas, chère madame, expliquai-je en me soulevant de mon *deck-chair*, voilà qui va simplifier notre conversation. Malheureusement ce que j'ai à vous dire n'est guère encourageant. Oliver Wendel n'est plus à bord.

Un doute passa dans ses yeux, tandis que ses lèvres formulaient une objection. Je ne lui laissai pas le temps d'écrire sa question.

— Oh ! je sais. Oliver Wendel a, en effet, pris passage à bord de ce bateau, lors de notre dernière escale à Boston, mais il nous a quittés — de son plein gré, croyez-moi — en arrivant aux Bermudes.

Je vis son front se plisser tandis que, fouillant à nouveau dans son sac, elle en tirait une enveloppe pliée en quatre. Sur le dos, elle y traça une ligne et me la tendit.

« Lisez pourtant ce qu'il m'écrivait, » y avait-elle griffonné.

Je pris l'enveloppe, ne sachant à quoi me décider, mais, sur un geste plus insistant, je l'entr'ouvris et en tirai le contenu.

Tout de suite, un nom s'imposa, en m'assénant un coup au cœur. J'avais devant moi Béryl, la femme dont, de toute évidence, j'étais l'amant.

Je relevai les yeux vers elle, mais, à cette minute précise, elle ne me regardait pas, occupée qu'elle était à rentrer le premier carton dans son sac. Je fus heureux que mon trouble lui eût échappé. La main tremblante, la poitrine oppressée, je lus ces lignes que le Moi d'autrefois, celui qui était mort là-bas à Hamilton, avait tracées.

« Béryl, j'ai pu prendre passage à bord d'une saleté de cargo que commande un austère puritain. Tu n'auras pas le temps de venir ici avant que nous partions pour les Bermudes. Mais, à notre retour, je compte sur toi. Nous avons quelque chose à régler ensemble et je verrai si je puis t'emmener. En tout cas, ne cherche pas à m'échapper. Tu sais qu'à défaut d'Oliver Wendel il y a ses amis. Je t'embrasse quand même. Oliver. »

Je feignis de continuer à lire et pus ainsi masquer ma méditation. Ainsi, c'était Béryl, celle qui signait « ta compagne silencieuse » ! Ah ! je comprenais maintenant la raison de cette appellation.

Compagne silencieuse ! J'avais cru d'abord à un nom symbolique destiné à évoquer l'être aimé qui marche sans bruit à vos côtés. Mais la réalité était bien différente. Une muette ! Voilà à qui j'avais affaire ! Une muette, de qui je ne pouvais rien tirer, et qui garderait toujours enclose en elle la solution des mystères dont elle aurait, certainement, pu me livrer la clef ! Eh bien ! qu'elle aille à tous les diables et que je sois débarrassé de sa présence qui me portait sur les nerfs.

Je me redressai et, remettant le papier dans l'enveloppe, la lui tendis.

— Oliver Wendel, en effet, madame, articulai-je lentement, mais sèchement, afin de ne laisser la porte ouverte à aucune discussion, avait bien, comme je vous l'avais dit, pris passage à bord. Mais, aux Bermudes, il a jugé bon de débarquer. Il était libre. Ce n'était pas à moi à le retenir. Croyez que je le regrette pour vous, mais je n'y puis rien. Madame, je vous salue.

Je terminai ma phrase d'un hochement sec de tête et portai la main à ma casquette pour indiquer que l'entrevue était terminée.

La femme ne broncha pas. Elle enfouit simplement la lettre dans son sac en regardant droit devant elle avec

des yeux noyés de brume. J'eus l'impression qu'elle faisait effort pour ne pas pleurer.

Lentement, elle se détourna, puis, s'inclinant sans me regarder, elle se dirigea, comme une automate, vers l'échelle de descente.

Et c'est alors que cette seconde ou cette première nature, comme on voudra, qui, tout au long de ce récit, devait me dominer et ne me laisser la liberté d'aucun de mes actes, s'affirma pour la première fois. Ce fut si brusque que je n'eus pas la possibilité de résister.

— Stop ! lançai-je d'une voix brève, comme si vraiment j'eusse été le capitaine Mac Grower, commandant une manœuvre.

La femme, qui avait déjà la main sur la rampe de fer, s'arrêta. Je continuai :

— Venez un peu ici. Nous ne nous sommes peut-être pas tout dit. Il me semble que nous avons encore à nous parler.

Encore aujourd'hui, quand je revis ces minutes, je suis incapable d'expliquer ce qui me poussa à agir ainsi. Une force m'animait et elle était irrésistible.

Tout d'abord, la femme ne bougea pas, et je lus de l'étonnement dans ses yeux. Ils s'étaient amincis au point de n'être plus qu'une mince lame sombre. Enfin, elle se décida et, se rapprochant, se tint debout près du *deck-chair* que je lui avais offert.

— Asseyez-vous, ordonnai-je.

Elle ne parut pas m'avoir entendu et continua à me fixer.

J'hésitai, me sentant étrangement troublé, et repris :

— Non, nous ne nous sommes pas tout dit. Peut-être parce que je doutais de vous et de vos sentiments pour Oliver Wendel. Car il me semble...

Devant la fixité de son regard, je me troublai et fus sur le point de tourner les talons et de m'enfuir. Mon

front me brûlait et je devais être rouge. A la fin pourtant, comme on se lance à l'eau, je rompis les chiens.

— Oliver Wendel avait à se plaindre de vous, n'est-ce pas ? Son dernier billet le prouve et ce qu'il m'a révélé m'en laisse imaginer encore plus. Qui vous dit qu'Oliver Wendel ne s'est pas refusé à se retrouver en votre présence ?

Je scrutai son visage avec une anxiété dont je devais me souvenir plus tard, mais à laquelle, pour le moment, je ne pris pas garde.

La femme sourit un peu tristement et secoua la tête. Ouvrant son sac et en tirant un papier, elle y traça quelques mots qu'elle me tendit.

« Il y a trop de choses entre Oliver et moi, disait-il, il saura comprendre et pardonner. »

Je froissai nerveusement le papier et, sans que rien ait pu me le faire présager, je pris subitement une décision qu'une minute plus tôt j'avais cru impossible.

— Soit, je veux vous croire et je puis vous dire la vérité. Oui, Oliver Wendel a eu confiance en moi et m'a raconté sa vie. Aujourd'hui, c'est un ami. Il a débarqué aux Bermudes pour prendre un bateau plus rapide que le *Shalimar* et regagner à temps l'Angleterre où l'appelle une affaire urgente. Seulement il m'a chargé de vous dire qu'il vous attendait là-bas et que votre cabine était retenue à bord.

J'avais débité cela d'une traite sous le regard anxieux de ces yeux à demi fermés. J'avais ôté ma casquette, tout en parlant pour m'éponger le front, et je me souviens que je tordais à les briser les bras de mon *deck-chair*.

Enfin un sourire se dessina sur la figure de la femme et, dans un geste instinctif, elle me tendit les deux mains. Je les pris et les serrai. Je continuai :

— Le *Shalimar* appareille ce soir. Vous voudrez donc vous trouver à bord à sept heures et demie. On va

vous conduire à votre cabine. C'est d'ailleurs une des deux réservées aux passagers. C'est celle qu'occupait Oliver Wendel.

Je me dirigeai vers la cloche que j'avais vu à l'avant de la superstructure et y frappai un coup.

Le lieutenant Stevens, lui-même, répondit à mon appel.

— Madame reste à bord comme passagère, lieutenant, et rentre en Angleterre avec nous. J'ai réglé toutes les conditions. Veuillez, je vous prie, lui montrer sa cabine.

Le lieutenant Stevens était trop foncièrement marin pour se permettre une remarque, mais je compris son ébahissement.

Il rectifia la position, se tourna vers la femme et porta la main à sa casquette.

— Bien, capitaine. Si vous voulez me suivre, madame.

La femme s'inclina en me gratifiant d'un nouveau sourire et je les vis tous deux descendre l'échelle qui conduisait au pont et disparaître derrière le roof.

J'avais repris ma position allongée et, les yeux au loin, je réfléchissais.

Pourquoi avais-je agi ainsi ? Quel démon m'avait poussé à mentir à cette femme et à l'embarquer pour ce voyage au but chimérique ? Là-bas, en Angleterre, force me serait bien de lui avouer la vérité. Quelle situation, alors, serait la mienne et de quel mépris n'aurait-elle pas le droit de m'accabler ?

Pourtant, plus j'y songeais et plus je sentais qu'il m'aurait été impossible d'agir autrement. La situation se serait répétée à nouveau que j'aurais prononcé les mêmes paroles, les mêmes mensonges.

Mais pourquoi, mon Dieu ? Dans quel but ?

Machinalement, je serrai les poings et ce geste me rappela au souvenir du bout de papier que je tenais

toujours. Je le dépliai, car je l'avais écrasé en tapon.

« Il y a trop de choses entre Oliver et moi ! Il saura comprendre et pardonner. »

Le premier membre de phrase me laissa indifférent, il n'en fut pas de même du second. Sans que j'aie pu le prévoir, une colère froide s'empara de moi. Déchirant le papier en mille morceaux, je le jetai à la mer.

— Pardonner ! Pardonner ! m'écriai-je en me redressant. Mais encore faudrait-il que je sois au courant de ce que tu as fait, créature perfide. Ah ! Dieu me damne, je le saurai !

Et, dans un éclat de lumière, j'eus l'explication de ma colère et surtout de mon attitude depuis l'arrivée de cette femme. Cela me parut si naturel que j'éclatai de rire, me demandant comment je ne m'en étais pas aperçu plus tôt. Mais cela sautait aux sens ! J'étais jaloux, tout simplement. Jaloux, parce que cette femme avait été ma maîtresse au temps de mon autre Moi et que, selon toute apparence, elle m'avait trompé ou trahi. Je ne pouvais pas lui dire : « L'homme qui est là devant vous, ce n'est pas le capitaine Mac Grower, mais votre amant, Oliver Wendel. » Elle n'aurait pas compris, elle aurait cru avoir affaire à un fou. Mais ce que je pouvais faire, c'était l'empêcher de partir, la retenir près de moi, tenter de savoir la vérité qu'elle me confierait peut-être plus facilement qu'à un autre, à moi, simple étranger... en apparence.

Béryl ! Je prononçai son nom et il me sembla qu'il éveillait d'étranges résonances. Des résonances, pourtant, qui mouraient aussitôt nées, comme le son d'une corde d'acier ou d'un verre de cristal qui se brise. Qu'on ne s'y trompe pas, d'ailleurs. Ce n'était pas la passion qui me poussait. En moi, je ne ressentais rien. Ni amour, ni désir pour cette femme. C'était le doute de ce qu'elle

avait pu faire. Et aussi un étrange et trouble sentiment de jalousie.

Le capitaine Mac Grower ne pouvait pas avouer à cette femme : « J'ai été votre amant, je veux l'être encore. » Mais il pouvait empêcher que cette femme n'appartienne à un autre. Au bord du *Shalimar*, cela serait facile. Ce n'était pas une maîtresse que j'emmenais avec moi, c'était une prisonnière.

La voix du lieutenant me tira de mon exaltation.

— La passagère a vu la cabine, capitaine. Elle embarquera ce soir après dîner. Elle est allée à terre préparer ses bagages. J'ai donné ordre à Smithson et à Westharp de tout mettre en ordre. Je charge aussi Smithson d'assurer son service pendant la traversée. Il a été steward à bord d'un grand paquebot, il est donc tout indiqué.

J'approuvai d'un grognement et poursuivis ma marche. Mais le lieutenant Stevens n'avait pas fini.

— Il y a un point qui m'embarrasse, capitaine. C'est la question des repas. Ce damné Oliver Wendel les prenait en compagnie du second lieutenant, mais pour une femme...

Je haussai les épaules.

— Elle les prendra à ma table, monsieur Stevens. Cela ne souffre pas la discussion, il me semble ?

— Je voulais seulement vous l'entendre dire, capitaine. Tant mieux, d'ailleurs. Cela sera un peu de gaieté pendant le voyage. Bien que j'aie peur qu'elle ne nous gêne guère par ses discours... et pour cause.

Il éclata de rire, mais, devant mon air maussade, s'arrêta, embarrassé. Je lui vins au secours.

— Et à quelle heure embarque la jeune personne ?

— Sept heures et demie tapant, capitaine. Je lui ai demandé d'être exacte.

— Parfait. Sitôt après, appareillez et levez l'ancre. Il me tarde de quitter Boston et d'être en haute mer. Je

vous confie le soin du navire, lieutenant, car, malheureusement, ma cervelle ne m'a pas encore l'air bien remise du petit mal qui l'a tenaillée ces dix derniers jours. Je sais que vous êtes bon marin, je suis tranquille. A tout à l'heure, je descends à ma cabine.

Sans me répondre, le lieutenant s'effaça pour me laisser passer et m'emboîta le pas.

J'avais déjà le pied sur le premier degré de l'échelle, quand il m'arrêta.

— Un dernier mot, capitaine. Un simple renseignement, pour mettre en règle le livre du bord. Le nom de notre passagère ?

Je ne pris même pas le temps réfléchir.

— Béryl Wendel, lançai-je.

Le lieutenant s'effara.

— La femme de... ?

Je rectifiai en fronçant les sourcils.

— Sa sœur, monsieur, et je vous serais reconnaissant, pour des raisons personnelles, de ne jamais parler devant elle d'Oliver Wendel. Miss Béryl est sous ma protection. Je m'en charge.

Sans ajouter une parole, je laissai la porte retomber sur moi et commençai à descendre.

Sur le pont, j'entendis le lieutenant Stevens siffloter trois notes, puis s'interrompre et articuler nettement.

— *Well ! Well ! Well !* Enfin, ce petit voyage d'agrément nous aura, en tout cas, réservé toutes les surprises !

Hélas ! pour ma part, il devait m'en réserver bien d'autres.

IV

Nous étions en pleine mer et il y avait trois jours que le *Shalimar*, ayant quitté Boston, avait enfin mis le cap sur l'Angleterre. En dépit de la saison, un temps merveilleux nous avait favorisés et nos progrès au début du voyage avaient été plus grands que nous aurions pu l'espérer.

Comme je lui en avais intimé l'ordre, le lieutenant Stevens avait pris le commandement du *Shalimar* et si je faisais, malgré tout, de nombreuses apparitions sur la passerelle, c'est que l'expérience des premiers jours m'avait appris que cela était absolument sans danger.

Une autre raison aussi m'y avait poussé.

J'avais réfléchi qu'il paraîtrait étrange aux yeux de mon second et de l'équipage que le capitaine Mac Grower se désintéressât de son navire au point de ne plus paraître sur la passerelle de commandement.

Je m'étais donc astreint à y monter chaque jour à heures fixes, n'échangeant pas dix paroles avec l'officier de quart et, la plupart du temps, m'absorbant dans la contemplation de la mer et des actes des marins.

Cela convenait parfaitement au rôle que je voulais jouer, et pas une fois le lieutenant Stevens n'avait fait appel à ma capacité en tant que capitaine.

Sans doute, se défiait-il des ravages exercés dans mon cerveau par la maladie, à moins — et c'est cette hypothèse qui me paraît le plus juste — qu'il ne tînt à me prouver que ma confiance ne pouvait être mieux placée.

Le fait est qu'il se prodiguait, doublant ses quarts et prenant à peine quelques heures de repos la nuit. Il semblait vivre sur le pont et s'acquittait sans défaillance de sa rude tâche.

Les circonstances, d'ailleurs, le favorisaient, car, avec la mer splendide dont nous jouissions, les problèmes de navigation étaient, somme toute, inexistant.

J'avais donc pris l'habitude d'aller régulièrement sur la passerelle, tantôt m'asseyant devant la table à carte, mais sans regarder celle-ci, ou bien marchant de long en large, en m'hypnotisant dans la contemplation du flot qui, autour de nous, s'étendait à l'infini.

Chose étrange, j'y trouvais un réconfort et une nostalgie que je n'arrivais pas à m'expliquer.

Comment se faisait-il que moi, terrien, ayant passé de si nombreuses années en prison, je fusse attiré par cette nappe liquide et glauque, au point de demeurer des heures entières à la contempler ?

Lorsque se creusait la houle où se modelait la carène du *Shalimar*, il me semblait que tout mon être se creusait aussi pour se renfler la minute d'après. J'avais l'impression d'être en communication avec le rythme de la mer. Son pouls et le mien battaient à l'unisson.

Seul dans ma cabine, je réfléchissais froidement à la chose et haussais les épaules.

« Chimère, chimère, que tout cela ! me disais-je. Billevesées d'un cerveau affaibli ! »

Mais que, par le hublot, j'aperçusse la plaine gonflée ou que, du pont de la passerelle, je fixasse un point de l'horizon, et à nouveau le sortilège se reproduisait. J'étais conquis, enchaîné, et il fallait la voix du lieutenant, jetant

un ordre dans le silence, ou la sonnerie d'un appareil, pour me faire sursauter et me rappeler à la réalité.

A ces moments de retour à la lucidité, je rencontrais parfois le regard du lieutenant Stevens. On eût dit qu'il m'épiait et cherchait — lui aussi — à comprendre.

Au début, le souvenir de lectures mal digérées, et dont, naturellement, je n'arrivais pas à fixer le lieu ou la date, m'était revenu.

« L'homme primitif est né de la mer. Son poulx en est le flux et le reflux. Quand il la contemple, c'est le rappel des âges ancestraux qui l'empoigne. L'homme se souvient ou cherche à se souvenir. »

Cela m'avait semblé une explication commode, bien que spécieuse. Une phrase du lieutenant Stevens, saisie un soir au vol, devait m'entr'ouvrir un autre horizon.

Il pouvait être cinq heures et, sur la mer qui forçissait légèrement, la nuit tombait. Une nuit sans lune et sans étoiles. On pouvait la voir venir du fond de l'horizon, et c'était comme si les quatre pans du ciel s'étaient insensiblement rapprochés pour étouffer le carré de lumière qui allait en se rétrécissant.

Maintenant, il ne devait plus mesurer que quelques centaines de mètres, mais on eût dit que tout l'argent du jour s'était concentré dans cet étroit espace où voguait le *Shalimar*.

La crête des vagues était d'un blanc laiteux, et de chaque ondulation se réfractaient des reflets qui mouraient aussitôt nés.

Un oiseau de mer, surgi je ne sais d'où, plana un instant sur cette vision, opposant la tache noire de son plumage à cette surface vitreuse. Reprenant son vol, il freina brusquement à quelques mètres du *Shalimar*, montrant ainsi la blancheur de son ventre qui scintilla l'éclair d'une seconde. Il plana quelques instants, puis, prenant de la hauteur, disparut comme il était venu.

Au même moment, tout s'éteignit de la féerie de la lumière. Les quatre pans de murs noirs s'étaient rejoints, engloutissant le *Shalimar*. La grande nuit régnait sur l'Atlantique.

Je ne pus résister à l'émotion qui m'étreignit.

— Oh! *My God! my God!* murmurai-je.

La tête dans mes mains, je m'accoudai à la rambarde. Et c'est alors que me parvint la voix du lieutenant.

— Voilà ce qui va le rendre à lui-même, articula-t-il, en parlant sans doute au matelot qui était à ses côtés. Si quelque chose peut guérir le capitaine Mac Grower, c'est bien son unique amie : la mer.

Je relevai la tête dans un sursaut. La nuit, heureusement, cacha mon mouvement. Mais, abandonnant la passerelle, sans répondre au bonsoir du lieutenant, je cherchai le refuge de ma cabine.

Je savais maintenant pourquoi je subissais le sortilège de la mer, au point d'en oublier le présent et tout ce qui m'entourait :

J'étais le prisonnier de la carcasse du capitaine ! C'était elle qui m'imposait ses réflexes acquis et suscitait en moi ces émotions contre lesquelles je ne pouvais rien !

Je me souviens que, ce soir-là, je me frappai le front avec mes poings dans ma rage d'être ainsi l'esclave, non d'un homme, mais de ses sentiments. Trop d'années avaient accumulé les habitudes sur ce corps qui était devenu le mien. C'étaient elles qui me dirigeaient. Dieu seul savait où ! Je ne pouvais rien faire pour m'en débarrasser.

Je cherchai à me raisonner, à lire plus clairement en moi. Je dus abandonner la partie. Un autre problème d'ailleurs, plus important à mes yeux, était là qui m'attendait, chaque fois que je descendais dans ma conscience : Béryl ! Et, dans le fond, n'était-ce pas le seul qui importât ?

Depuis le départ de Boston, une étrange intimité s'était établie entre cette femme mystérieuse et moi. Les premiers jours, nos rapports s'étaient bornés à nos rencontres à table, et ces occasions, du fait de son infirmité, avaient été plus pénibles qu'agréables. Elle regagnait sa cabine sitôt le déjeuner ou le dîner terminé; et c'est le lieutenant Stevens qui, de lui-même, avait suggéré, un soir, qu'elle usât du carré comme d'un salon, quand le cœur lui en dirait.

Son regard avait exprimé sa gratitude et, le soir même, elle avait pris possession de ce coin du navire où un piano — dont nul ne jouait jamais — dormait sous une housse verte. Elle s'était tout de suite révélée musicienne, et maintenant, au cours des longues heures de pluie qui nous assaillaient, ou le soir, après dîner, c'est au piano qu'elle tuait le temps qui toujours semble se traîner en mer.

Au début, je l'avais laissée maîtresse absolue de ce domaine, puis, petit à petit, je m'étais enhardi à lui imposer ma présence et il était rare, maintenant, que les premiers accords ne me fissent pas sortir de ma cabine.

Était-ce le vieux Moi ou le capitaine Mac Grower qui était artiste ? Je n'aurais pu le dire au juste et j'avais vite abandonné la poursuite de ce problème chimérique. Mais ces airs — qu'il me semblait reconnaître — produisaient une étrange impression sur moi. Ils m'évoquaient une vie dont je n'arrivais pas à me souvenir et qui m'arrachait brusquement du lieu où j'étais.

L'on m'aurait demandé la minute d'après d'où je revenais que j'aurais été incapable de répondre. Je savais seulement que mon âme désorientée avait dû tracer de grands cercles dans le ciel, comme les oiseaux de mer — alcyons ou goélands — les soirs de tempête. Pendant quelques instants, je n'avais plus été en moi-même.

A ces minutes-là, une note plus forte ou le silence

suffisaient pour me rappeler à la réalité. Alors, les regards de la passagère et les miens se croisaient, et son sourire avait une telle douceur triste que je m'en sentais remué. C'en était fait de l'attitude hostile qui semblait recouvrir comme d'un vernis tous ses actes. Elle fondait subitement et je n'avais plus devant moi qu'une femme, rien qu'une femme.

Mais cela ne durait que l'espace d'un éclair. La seconde d'après, elle refermait son piano et me regardait à nouveau avec cette nostalgie qui me glaçait.

Depuis le jour de notre première entrevue sur la passerelle, j'avais évité de donner libre cours à ma pensée. J'avais même haussé les épaules au souvenir de l'impulsion qui m'avait poussé à la retenir à bord et traité de billevesée la jalousie rétrospective qui m'avait pris à la gorge.

Nos rapports, dès le début du voyage, avaient uniquement été ceux qui peuvent exister entre une passagère solitaire et un capitaine. J'avais même poussé la discrétion au point de ne pas aller examiner sa cabine et m'étais contenté de donner des ordres pour que tout concourût à son confort.

Pourtant, mon mensonge était toujours là. Je songeais que, tôt ou tard, il viendrait, enfin, l'instant redouté où je serais obligé de tout lui avouer. Mais, à cette évocation, ce n'était pas un sentiment de gêne qui m'oppressait ; c'était quelque chose de plus complexe. J'en voulais à la femme et à moi-même. C'était tout ! Du moins je le croyais.

Comme si le vieux Moi allait me laisser tranquille et ne pas réclamer ce qu'il estimait être son dû !

Petit à petit, en effet, sans que nous y prissions garde, une intimité plus grande s'était établie. Maintenant, c'était toute la journée, ou presque, que nous passions au carré, recherchant son calme dès les premières heures

du matin et ne l'abandonnant que tard dans la nuit.

Un soir même, comme je me levais pour monter sur le pont, elle ferma résolument son piano et, sans que j'aie le courage de l'en dissuader, m'accompagna sur notre petit-pont promenade.

L'attitude glaciale du lieutenant Stevens me montra à quel point il réprouvait cette atteinte aux usages, mais, tenu par la discipline, il n'osa exprimer son opinion à haute voix.

La passagère avait donc continué à m'accompagner chaque fois que nous étions ensemble et que je montais sur le pont.

Rien, d'ailleurs, ne semblait l'intéresser dans la marche du navire. Elle restait contre le garde-corps, droite, immobile, face à la mer. Le vent pouvait souffler ou la pluie cingler, elle demeurait les yeux perdus sur la crête des vagues, suivant leur jeu et souriant à des pensées que rien ne pouvait me révéler. A ces minutes, j'admirais la sveltesse de son corps qu'une rafale de vent semblait devoir briser ; et, en moi, j'entendais se heurter des vagues qu'il me fallait toute ma volonté pour refouler. Dans les âmes, comme sur les flots, les tempêtes sont inévitables.

Ces promenades sur le spardeck d'ailleurs, du fait de la décroissance de la température, se virent de plus en plus raccourcies. On sentait maintenant l'influence des glaces de la mer boréale et un froid piquant commençait à sévir. Le Fahrenheit, pourtant, était encore au-dessus de trente-deux degrés. Mais la brise fraîchissait, devenait plus âpre.

Et une tempête plus terrible que celles qu'il m'avait été donné de subir se préparait sans que rien puisse me la faire prévoir.

Je me souviens du soir où la chose se déroula. Le vent avait soufflé en petites rafales courtes toute la journée et

le *Shalimar*, secoué par les vagues, tenait vaillamment tête à une mer démontée où les crêtes jaune sale couraient en tout sens. Du carré, où nous étions réfugiés, nous apercevions, à certains moments, la plaine liquide boursofflée de tourbillons qui escaladaient le ciel, tandis qu'à d'autres, au gré du roulis du navire, un torrent verdâtre se précipitait avec un bruit de fleuve, contre le verre du hublot. Nous étions en pleine tempête quand, ayant regardé ma montre, je m'aperçus qu'il était l'heure où je devais monter sur le pont. Je n'eus pas une seconde d'hésitation pour moi, mais m'arrêtai en regardant ma passagère. Elle s'était levée à son tour et, endossant un ciré que lui avait prêté un homme de l'équipage, enfonçait sur sa tête un suroît beaucoup trop grand pour elle. Je me mordis les lèvres, me demandant si j'avais le droit de l'exposer à pareil danger. Mais, devant son sourire, une fois de plus le fatalisme me fit hausser les épaules. Après tout, que m'importait !

Le vent, la pluie et les embruns nous assaillirent sitôt que nous fûmes hors des appartements. En nous aidant de tous les points de secours, nous réussîmes à atteindre l'échelle accédant au pont supérieur ; mais il fut impossible de demeurer à notre lieu habituel. Cherchant un abri dans le kiosque de navigation, nous dûmes faire tous nos efforts pour nous maintenir en équilibre derrière le timonier.

Le lieutenant Stevens, qui avait à ses côtés le deuxième lieutenant, marmotta quelques paroles désobligeantes en apercevant la femme et continua à dicter ses ordres sans plus faire attention à nous.

Je m'étais mis devant une des vitres et regardais la mer démontée, vraiment admirable à voir, sans me soucier de ce que pouvait faire ma compagne.

La voix du lieutenant dominant le sifflement du vent et le bruit des vagues me fit sursauter.

— Comme il serait impossible de mettre une chaloupe à la mer par ce temps-là et que vous ne tenez sans doute pas à arriver à Plymouth avec un manquant, vous ne croyez pas, capitaine, qu'il serait sage de conseiller à Madame un peu plus de prudence et même, par la force, de la lui imposer ?

Je levai les yeux, la passagère n'était plus dans le poste et, ayant suivi le regard du lieutenant, je l'aperçus dehors, à sa place accoutumée, droite contre la rambarde qu'elle ne tenait même pas.

Le mot quitta mes lèvres sans que j'y fusse pour rien.
— Béryl !

Je m'étais levé, une étrange angoisse au cœur. D'un coup de vent, d'un paquet de mer plus fort, d'une secousse du navire, elle pouvait être précipitée à la mer ou, pour le moins, blessée dans sa chute.

Je sortis à mon tour, répétant plus fort : « Béryl ».

Cette fois elle entendit et tourna vers moi son visage. Elle était trempée et des mèches de cheveux, échappées de son suroît, lui barraient le front et pendaient devant ses yeux.

Je ne sais si j'étais en colère ou seulement effrayé de la peur qu'elle m'avait occasionnée. Mais je la pris par la main et la secouai rudement.

— Êtes-vous folle et ne voyez-vous pas le danger que vous courez ? Allons, venez, je vais vous reconduire à votre cabine.

Elle haussa les épaules, sans cesser pour cela de sourire, et se détourna en poussant un soupir. On eût dit qu'elle s'arrachait avec peine à la contemplation de cette mer en furie.

Je l'aidai à descendre l'échelle qui conduisait au pont et, la tenant par le bras, parvins sans trop de difficulté à la porte d'entrée de l'intérieur.

Je l'entr'ouvris et m'effaçai pour la laisser passer.

C'est à ce moment qu'un coup de mer, plus violent que les autres, assaillit le *Shalimar* et, le renversant sur le flanc, déchargea sur le pont un déluge d'eau glacée qui balaya tout devant lui et nous fonça dans les jambes. Je me retins au panneau, mais la passagère, surprise par le choc et perdant l'équilibre, fut précipitée en avant et serait tombée si je ne l'avais retenue.

Je sentis ses bras m'agripper et son corps trempé ne faire qu'un avec le mien. Je la vis apeurée, pâlir et pousser un cri, les yeux agrandis par l'angoisse. Nous ne bougeâmes pas, attendant une nouvelle rafale qui, heureusement, ne vint pas. Un moment qui parut long comme une heure, le *Shalimar* demeura immobile, couché sur le flanc, donnant l'illusion qu'il ne se redresserait plus, puis, vibrant étrangement du fait de l'hélice qui battait hors de l'eau, il se releva lentement et reprit son équilibre.

Nous ne bougions toujours pas. Maintenant, la femme avait posé sa joue contre ma poitrine, et, haletante un peu, avait fermé les yeux. Mais, sur ses lèvres, il y avait toujours le même sourire. Je la contemplai, et, brusquement, le même coup de mer qui nous avait assaillis se déchaîna dans mon âme. Je me souvins qui était cette femme, et ce qu'elle avait été pour moi. Je sentais sa chair glacée à travers l'étoffe trempée et un désir fou m'empoignait. N'en pouvant plus, je me penchai sur elle et, relevant sa tête, je plaquai ma bouche sur la sienne en murmurant : comme un fou : « Béryl ! Béryl ! Béryl ! »

S'y attendait-elle et n'avait-elle espéré que cette minute, cette circonstance ? Je ne le saurai jamais. Mais je sentis ses bras resserrer leur étreinte autour de ma poitrine, tandis que ses lèvres s'entr'ouvraient, des lèvres chaudes, brûlantes, qui me rendaient le baiser que je leur avais donné.

Brusquement, je la lâchai et, si elle ne s'était retenue

à moi, elle serait tombée et aurait roulé au bas de l'escalier. Malgré cela, elle glissa jusqu'au parquet et s'affala sur ses genoux.

Je desserrai mon étreinte et la regardai avec horreur, pris du désir de lever les poings sur elle, de lui donner un coup de pied, de l'écraser. Car cette femme qui m'avait embrassé, elle était prête à s'abandonner à moi et à se donner sans doute ! Et, pour elle, je n'étais pas son véritable amant. Je n'étais que le capitaine Mac Grower. Un étranger.

J'eus comme une rafale violente dans tout mon être, une révolte contre cette perfidie, une lueur de toutes les trahisons que j'ignorais et ignorerais sans doute toujours. Je me remémorai la lettre trouvée dans les affaires du mort — mes affaires — et le billet que cette créature avait tracé le soir de notre première rencontre. L'espace d'une seconde, tout cela tourbillonna dans mon cerveau et une telle lueur de meurtre dut passer dans mes yeux, qu'instinctivement la femme qui m'observait, sans rien comprendre à mon attitude, leva le bras pour se protéger et devint livide.

Je ne sais ce qui serait arrivé si un autre paquet de mer n'avait, à ce moment, assailli le *Shalimar*. Je basculai et donnai du front contre le panneau. Cela me rendit à la raison. Saisissant la main de la femme qui avait glissé d'une marche et menaçait de s'abattre au long de l'escalier, je la remis sur ses pieds et la gardai un moment contre moi, le temps de laisser au bateau la possibilité de retrouver son équilibre.

La tenant toujours, je m'accrochai à la main courante et entrepris de descendre. Je réussis cette tâche périlleuse et nous nous trouvâmes, enfin, dans le couloir conduisant aux cabines et au carré.

— Il faut aller vous changer, lui dis-je. Vous êtes trempée et vous grelottez. Je vais faire prévenir le

steward que l'on vous porte une boisson chaude.

Elle me regarda, ne sachant que penser de mes paroles prononcées d'une voix douce, après la scène de l'instant d'avant. Sans doute crut-elle que j'étais fou et appuya-t-elle sa déduction du fait que je ne m'occupais en rien de la marche du navire.

Quoi qu'il en soit, elle me tendit la main et sourit.

Je la pris et la serrai, comme si rien ne s'était passé, mais, l'ayant vu disparaître à un tournant, je m'appuyai contre la cloison, la tête entre mes mains, et prononçai son nom à haute voix : « Béryl ! Béryl ! »

Et, ayant retiré ma main, je m'aperçus que je pleurais. Mais était-ce le capitaine Mac Grower ou Oliver Wendel ?

V

Maintenant je suis dans ma cabine et, seul en face de moi-même, je cherche à voir clair dans ma pensée. Une impression nette s'impose tout d'abord : une barrière vient de craquer ; quelque chose qui faisait obstacle, sans que je le sente, au flot de désirs accumulés.

Cela a crevé comme une cloison sous une lame trop forte. Cette femme, c'est la première fois que j'y pense sans contrainte et je m'aperçois que, depuis notre départ de Boston, mon esprit n'a cessé de rôder autour d'elle, sans oser l'aborder. Je m'explique très bien d'ailleurs cette dissimulation qui a pu me faire illusion. L'homme que j'ai été a tout oublié du passé et l'homme que je suis est prisonnier de préjugés ancestraux accumulés dans cette carapace de chair.

Le capitaine Mac Grower ? Mais je n'ai qu'à me regarder dans la glace pour lire son signalement. Un vieil Écossais, borné et coupeur de sous en quatre, puritain rigide, croyant aux vertus de la Bible, citoyen aussi strict dans l'accomplissement des devoirs sociaux qu'intraitable sur les devoirs de la famille. Ah ! ce n'est pas lui qui a jamais dû encombrer sa vie d'une maîtresse ! Rien qu'à cette pensée il devait en appeler au Seigneur.

Et par qui est-elle habitée maintenant cette carcasse trop honnête et trop morale ? Par l'esprit d'Oliver Wendel, qui est Moi. Un homme dont je ne sais qu'une chose, c'est que c'est un esprit affranchi, un gentleman de fortune, un mauvais garçon qui se rit de la morale et pour qui la société policée est l'ennemi. Jusqu'à présent, c'est ce corps balourd qui m'a imposé mes pensées et mes réflexes. Seulement, à partir d'aujourd'hui, c'est fini. La bête qui était en moi s'est réveillée. Ce n'est plus le capitaine Mac Grower qui tient le gouvernail, c'est Oliver Wendel. Peut-être le tiendront-ils à tour de rôle, mais je sais que toujours Oliver Wendel, quand il le voudra, imposera sa volonté. Il n'aura qu'à dire : « Holà ! vieux puritain, cède-moi la place », et le capitaine Mac Grower s'inclinera devant le mauvais garçon, le gibier de prison.

J'éclate de rire malgré moi et, allant au placard à la tête de mon lit, je sors une bouteille de whisky. Il y en a là toute une provision faite par le capitaine. Au fait, c'est lui qui en profite, puisque c'est sa carcasse qui le boit !

J'en absorbe deux verres coup sur coup et reprends ma méditation où je l'ai laissée. Dehors, la mer fait toujours rage, et ce sont des montagnes d'eau qui s'écroulent sur le pont, tandis que, contre mon hublot, se précipitent des niagaras d'eau verte.

Je revois la silhouette de Béryl et, sur ma bouche, sens son baiser de feu. Instinctivement je serre les poings. Ah ! car le problème n'est pas de ceux qui peuvent se résoudre facilement. Je la désire cette femme et, dès la minute où je l'ai aperçue sur le pont, tout le vieux ferment s'est réveillé. Tout est effacé, des temps où elle était ma maîtresse, et, pourtant, j'évoque les étreintes et les voluptés qui ne peuvent être que des souvenirs, car bien certainement jamais cet imbécile de capitaine Mac Grower n'a pu les imaginer, encore moins les goûter ! A ces images,

je me sens la tête en feu et la bouche sèche. Béryl ! Elle serait à mes côtés que je serais incapable de résister à mon désir et que, la saisissant dans mes bras, je la jetterais brutalement sur ce cadre.

Et l'autre face du problème, de la farce énorme — car ça aussi c'en est une — vient au même instant m'assaillir et me donner un coup de poing en pleine figure.

Ah ! je sais bien que je puis la prendre et la posséder, cette femme. Tout à l'heure, sous son baiser, j'ai compris ce qu'elle était : une créature prête à ramper devant le plus fort dans la crainte du coup à venir. Je revois encore ses yeux suppliants et son bras levé.

Mais quand je l'aurai possédée ? Quand elle se sera donnée à moi ?

Ce que je ferai ? Oh ! c'est simple, je crois que je lui prendrai le cou entre mes doigts et que je serrerai jusqu'à ce qu'elle tombe.

C'est au capitaine Mac Grower qu'elle se sera donnée et elle n'appartient qu'à un homme, à l'homme qui a été moi et que, sous cette carcasse, je suis encore : Oliver Wendel.

Je songe à la lettre que je lisais l'autre jour, en fouillant dans mes anciens papiers. Cette lettre où elle me disait qu'il ne fallait pas croire ce dont sans doute je l'avais accusée, et qu'elle m'expliquerait tout. Et je me rappelle aussi le papier écrit pour moi et qu'elle m'a montré le premier soir. Et, à nouveau, je me mets à rire à haute voix, comme un forcené, tandis que je me reverse une troisième rasade de whisky.

Je suis fixé maintenant, fixé comme jamais homme ne l'a été et, par une ironie abominable, je ne puis rien dire, je ne puis pas confondre la menteuse.

Seulement, je puis faire une chose : c'est l'étrangler de ces mains, sans faire attention à l'incompréhension que je lirai dans son regard.

Ça n'aura aucune espèce d'importance, puisque, aussitôt son esprit libéré de cette enveloppe charnelle si prompte à se donner, elle verra la vérité face à face et comprendra.

Je me lève en titubant, moins sous l'action des vagues que sous celle du whisky, et me dirige vers la porte de ma cabine. J'ai le feu dans le sang et la rage dans la tête. Je veux aller à la cabine de Béryl et là...

Mais la dose de whisky a dû être trop forte, car un coup de roulis me fait tomber sur mon cadre et, tandis que je discute avec moi-même, pour savoir si oui ou non j'irai chez ma passagère, chez Béryl, chez mon infidèle maîtresse, je m'endors profondément. Un sommeil lourd, vide de tous rêves, vide de toutes sensations. Le vrai sommeil de la brute.

.

Quelle heure peut-il être ? Mon électricité est toujours allumée, mais, par mon hublot que balaye le fleuve torrentiel, c'est la nuit que mon regard s'efforce en vain de percer. Qui donc m'a éveillé ? Il m'a pourtant semblé entendre un coup très net. Était-ce le heurt d'un objet déplacé par un coup de mer ?

Non, car le heurt se reproduit à nouveau et, cette fois, le doute n'est plus possible, c'est à ma porte, et une voix a prononcé mon nom.

Je saute au bas de mon cadre et vais ouvrir. Je me trouve face à face avec une figure que je reconnais. C'est Henry Carew, le second lieutenant, un tout jeune homme, presque un enfant, blond comme une fille et d'une timidité qui fait la joie constante, bien que cachée, de tout l'équipage.

— Capitaine, répète-t-il.

Mon regard l'interroge.

— Capitaine, je voudrais vous parler, s'il vous plaît,

— Maintenant ? A cette heure ?

Il semble gêné et je le vois tourner sa casquette entre ses doigts.

— Oui, capitaine, tout de suite, il y a urgence.

Je dois le regarder avec des yeux particulièrement durs, car il balbutie :

— C'est-à-dire, il m'a semblé que c'était de mon devoir...

Je m'efface pour le laisser passer.

— C'est bon, entrez.

Il ferme la porte derrière lui, tandis que je m'attable et lui offre un verre de whisky. Il secoue la tête et, refusant de s'asseoir, me déverse d'une voix haletante l'histoire qu'il a à me conter.

J'avoue ne pas y faire grande attention au début, mais, petit à petit, force m'est bien de dresser l'oreille.

Il me parle du lieutenant Jim Stevens et de la conduite du navire. Il reconnaît la science de mon remplaçant et n'émet pas la moindre critique contre lui. Pourtant, il lui semble qu'en cette occasion il montre un peu trop d'audace. Les officiers en second et ceux des machines s'étonnent eux-mêmes de la route suivie et s'en inquiètent.

Je plisse mon front, cherchant à comprendre, et surtout ayant peur d'une chose : de faire éclater mon ignorance complète de tout ce qui touche à la navigation.

Henry Carew doit y voir un blâme de sa démarche, car, tout de suite, il va à la carte qui est dépliée sur ma table et se met en devoir, un crayon à la main, de me montrer l'erreur du lieutenant Stevens.

Je fais effort pour comprendre, mais suis rebuté par les mots techniques. Pourtant j'entrevois la vérité.

A cette époque de l'année, m'explique le lieutenant, il est d'habitude que les bâtiments venant d'Amérique et se dirigeant vers l'Europe en général, et vers l'Angleterre en particulier, infléchissent leur route un peu vers le sud. Celle-ci, notablement plus longue de ce fait que celle

habituellement tenue, offre une sécurité plus grande en mettant les navires à l'abri des rencontres de bancs de glace dérivants, qui sont fondus lorsqu'ils arrivent dans des eaux relativement tempérées.

Or, d'après le lieutenant Carew, nous aurions suivi une route bien plus au nord ; le commandant par intérim ayant, paraît-il, eu l'idée de parcourir un chemin se rapprochant de la route orthodromique¹ — un mot dont le sens m'échappe — dans le but de gagner sensiblement sur la longueur de la traversée.

— Que le *Shalimar*, poursuit le lieutenant Carew, eût emprunté la route la plus courte en plein été, ce serait tout naturel. Mais nous sommes en hiver, à une époque où les icebergs sont nombreux et où un accident en pleine nuit, dans le brouillard, serait fatal. Ces icebergs, signalés par le bulletin nautique de Washington, sont si redoutables que pas un navire n'ose s'aventurer dans ces parages. Nous sommes les seuls, ce qui dit assez le danger de la manœuvre. Par surcroît, nous sommes en pleine tempête et nous n'en avons pas encore atteint le maximum.

J'interroge le lieutenant en voyant qu'il s'arrête.

— D'où vous concluez ?

Il hésite à nouveau et rougit comme une fille.

— Capitaine, je vous supplie de ne voir dans ma démarche aucune critique de mon camarade. Cela serait contraire au code d'honneur de la mer. Mais c'est par chevalerie que Stevens accepte de courir un risque qui peut briser toute sa carrière. C'est pourquoi j'ai voulu vous prévenir.

Je regarde Henry Carew bien en face, intrigué par ses

1. La route orthodromique est le chemin le plus court entre les points extrêmes de la route d'un navire. La route loxodromique, au contraire, est la courbe que décrit un navire, en conservant toujours un même rumb, c'est-à-dire en coupant tous les méridiens dans un angle constant.

dernières paroles et ne parvenant pas à les comprendre. Je me décide enfin à l'interroger.

— Mais pourquoi votre camarade, qui connaît son métier, accepte-t-il de courir ce risque ?

Le lieutenant Carew détourne les yeux.

— Pour arriver à Plymouth dans un délai aussi voisin que possible de la date fixée par l'armateur, capitaine, et regagner une partie du temps perdu par votre maladie à Boston.

Je me lève brusquement.

— Ainsi, c'est pour moi qu'il agit ainsi ? Pour me couvrir vis-à-vis de terriens imbéciles pour qui le temps est seulement de l'argent ?

— Oui, capitaine.

Il me semble que c'est le capitaine Mac Grower qui parle, tant est vibrante ma voix à ce moment.

— Remontez sur la passerelle tout de suite, lieutenant Carew, et allez dire de ma part au lieutenant Stevens...

Je m'arrête net, car le lieutenant Carew, les yeux plantés dans les miens, secoue la tête.

Je tonne en fronçant le sourcil.

— Vous refusez d'obéir ?

— Non, capitaine, mais je veux dire ceci : les hommes sont inquiets. Ils ne retrouveront leur entière confiance que si le capitaine Mac Grower est une fois de plus à son poste de commandement.

Je sens une main froide me prendre à la gorge et une étrange sensation m'amollir les jambes. Ce n'est pourtant l'affaire que d'une seconde. L'instant d'après, mû par une force irrésistible, j'ai pris mon chapeau ciré, endossé ma tenue de mer, enfilé mes bottes, et ouvert la porte.

— Je vous suis, lieutenant. La place du capitaine Mac Grower est, en effet, sur la passerelle.

Nous suivons le corridor et je m'étonne, malgré moi, de la facilité avec laquelle je tiens mon équilibre, en dépit

des paquets de mer qui ne cessent d'assaillir le bateau et de lui imprimer tous les angles possibles. Nous parvenons à l'escalier et devons faire effort, tant est violent le vent, pour ouvrir le panneau donnant accès au pont. Nous y parvenons et, tout de suite, une lame nous fouette en pleine figure, tandis que le vent glacial nous saisit et nous transperce.

Je n'ai pas besoin d'être marin pour m'apercevoir que la tempête n'a fait qu'augmenter depuis ma dernière apparition sur le pont. Maintenant, sous les rafales, chaque cordage d'acier et chaque pièce de bois vibre comme quelque chose de vivant, ajoutant sa note distincte à la voix qui hurle. Le diapason qui monte et descend perce les oreilles. On se demande comment tout n'est pas balayé, anéanti. Il semble impossible avec sa vitesse que le vent ne triomphe pas.

Et pourtant le *Shalimar* tient tête ; son allure, me semble-t-il, est encore effective, tandis que cette vitesse devrait être à peu près nulle si le bâtiment avait réellement été mis en position de cape.

Autour de nous le spectacle est terrible. Ce ne sont plus des lames qui se succèdent avec leur masse brutale et leurs gouffres, c'est un écrasement constant, un choc d'où jaillissent des colonnes d'écume. La mer est un immense chaudron qui bouillonne et semble fumer ; et, dans cet enfer, le *Shalimar* plonge, roule, s'arrête par moments, comme pris à la gorge par une meute, puis, secouant ses adversaires, reprend sa route pour affronter de nouvelles vagues, de nouveaux tourbillons.

La violence est telle que, par moments, la plage d'avant disparaît complètement sous l'eau. N'était le hurlement du vent, on entendrait les coups de bélier contre la carène. Ces coups sournois qui jettent le navire sur le flanc et qui retombent sur le pont en cataractes glacées.

Carew me laisse poursuivre seul mon chemin vers la

passerelle. Sans doute ne veut-il pas que le lieutenant Stevens se doute de son intervention. J'y parviens, enfin, en m'aidant d'un des câbles d'acier qui ont été tendus d'un bout à l'autre du bâtiment et auxquels s'accrochent les matelots pour leur moindre déplacement.

Stevens est debout devant le *chadburn* qui lui permet de transmettre ses ordres à tout le navire et, à côté de lui, un homme tient la barre.

Le lieutenant me sourit sans abandonner les manettes de son instrument. Il a dû passer la nuit entière à son poste, car il a les traits tirés et, chose extraordinaire chez lui, sa barbe n'est pas faite.

— Un temps comme on n'en rencontre heureusement peu ! me jette-t-il, tandis qu'après un nouveau coup de boutoir le *Shalimar* se redresse en secouant les tonnes d'eau qui l'étouffent.

Je reste quelques instants silencieux et me décide enfin à m'asseoir.

Je regarde la carte posée devant moi. C'est celle où se trouve la route que nous suivons et je m'absorbe dans la contemplation de la ligne tracée au crayon qui marque le chemin parcouru par le *Shalimar*.

Je cherche à me souvenir des mots prononcés, tout à l'heure, dans ma cabine, par le lieutenant Carew, et, soudainement, deux d'entre eux surgissent devant moi : orthodromique et loxodromique. Ils doivent sans doute que je m'en souviennne à leur aspect barbare et à la parfaite incompréhension où je suis de leur signification exacte.

Je jette à travers le fracas :

— Lieutenant Stevens.

Je dois réitérer mon appel avant qu'il soit entendu.

— Oui, capitaine.

J'interroge, les yeux bien plantés dans ceux du lieutenant.

— Stevens, comment se fait-il qu'en dépit des indi-

cations du bulletin nautique de Washington et des prévisions de l'Office météorologique vous ayez obliqué la route vers le nord, route dangereuse, bien moins sûre, en tout cas, que l'autre, en cette saison ?

Le lieutenant Stevens, un œil sur la mer et la main crispée sur la manette du *chadburn*, se tourne à moitié vers moi. Il a un pli de mécontentement qui lui barre le front et, au son de sa voix, je devine sa colère.

— C'est Henry Carew qui a été se plaindre ? Capitaine, ce jeune homme est trop prudent. Ce sera, peut-être, un bon armateur, mais ça ne sera jamais une âme et un cœur de marin.

A mon tour, je fronce le sourcil.

— Il ne s'agit pas d'Henry Carew, lieutenant, mais de la sécurité du navire et de son commandement. Je vous ai posé une question. Veuillez y répondre s'il vous plaît.

La main de Jim Stevens se crispe si fort sur l'appareil qu'elle en blanchit. Sa figure se durcit. Il s'absorbe dans la contemplation de la mer et, lançant un ordre à l'homme de barre, ne me répond toujours pas.

— Stevens, je vous parle.

Devant ce mutisme, je me lève et, allant vers lui, lui tape sur l'épaule.

— Je n'ai pas l'intention de vous critiquer, Stevens, je voulais seulement vous dire ceci : c'est qu'entre la réputation du vieux capitaine Mac Grower et le *Shalimar*, c'est au *Shalimar* qu'il faut d'abord songer. Compris ?

Les yeux du lieutenant se lèvent vers moi et je lis en eux une telle gratitude, une telle joie de voir que je ne l'ai pas soupçonné, que j'ai compris son attitude, que, malgré moi, j'en suis ému. Il me saisit la main et la serre à me faire mal.

— Ah ! capitaine, balbutie-t-il, je savais bien qu'à l'heure du danger le capitaine Mac Grower retrouverait dans son cœur l'amour de son bateau.

Je détourne la tête et ferme les yeux. Je ne sais ce qui m'a poussé à parler ainsi, mais à ce rappel à la réalité, que seul je connais, j'ai peur et honte à la fois. Peur que mes yeux ne me trahissent et honte de ma supercherie qui récompense cette fidélité sans borne à son vieux capitaine.

Le lieutenant Stevens s'est d'ailleurs ressaisi et, très vite, dicte quelques ordres et corrige la direction de la barre. Ceci fait, et ayant sans aucun doute retrouvé son contrôle de lui-même, il se retourne vers moi et, de son ton professionnel, me met au courant des instructions données pour lutter contre cette mer abominable.

Nous sommes au centre d'une tempête soufflant nord-nord-est, mer très dure et devenant d'heure en heure de plus en plus creuse. Grâce à sa navigabilité parfaite, le *Shalimar* étale comme peu de navires pourraient le faire. Sa stabilité d'ailleurs est excellente et la ligne de chargement maximum, enregistrée par le Lloyd, a été très bien tracée. Nous prenons la mer par bâbord à quelques quarts du lit du vent. Je me rends compte que, dès les prodromes du coup de chien qui nous a assaillis, les saisines des embarcations et des dromes ont été doublées et la tenue des panneaux de mer renforcée. A moins d'imprévu, le *Shalimar* peut donc continuer à jouer son rôle de phoque qui émerge ruisselant entre chaque lame pour plonger à nouveau dans le flot déchaîné.

La vitesse des rafales est telle que, par moments, des paquets entiers d'écume s'arrachent des vagues et sont plaqués contre les vitres du poste de commandement. Il semble impossible qu'un être humain puisse se mouvoir sur le plan mouvant qu'est le pont, et, cependant, j'aperçois les matelots, cramponnés aux filières, accomplir les actes courants de leur existence. Malgré moi, je ne puis m'empêcher de ressentir une admiration sans borne pour eux. Presque la même qui, certainement, à ces moments, devait faire battre le cœur du capitaine Mac Grower.

Ce qui contraste étrangement avec le déchaînement des éléments et tout ce bruit, c'est le calme qui règne dans la petite chambre vitrée où je me trouve.

Nous sommes là dedans trois : le lieutenant Stevens, l'homme à la barre et moi. Je suis silencieux et c'est probablement mon cœur qui bat le plus rapidement des trois. Le regard dardé sur l'avant du navire, Stevens dicte ses ordres que répète l'homme à la barre. J'ai l'intuition qu'il prévoit ce qui va advenir et le devance. Sa voix est forte, du fait du vacarme extérieur, mais si posée, si dénuée de tout nervosisme ! A ne voir que cette silhouette impassible, on ne se douterait jamais que se joue le sort d'un bâtiment et de tous ceux qui le montent.

Par instants, entre deux ordres, le silence est tel qu'il pèse comme une angoisse. On comprend mieux alors la menace dans toute son horreur. Mais la sonnerie du *chadbrun* retentit, à nouveau la voix s'élève, on se sent tranquilisé. L'intelligence humaine est là qui veille.

...Maintenant, le jour s'est tout à fait levé et, sous le ciel où courent les nuages, la mer est jaune sale avec des renflements vert sombre. La tempête ne semble en rien diminuer d'intensité et, à une de mes questions, Stevens hoche la tête. Aucune accalmie n'est en vue. Nous poursuivons notre route péniblement, attaqués sur le flanc gauche. — Stevens appelle ça bâbord, — par des paquets de mer qui font terriblement rouler le navire. Pour la première fois, je note une trace d'inquiétude dans les yeux du lieutenant, mais ce n'est que l'espace d'un éclair. Tout à coup, sans que je m'y attende, une lame, que je regardais arriver vers nous, grossit au fur et à mesure de son approche et, s'élevant brusquement plus haut que le navire, s'écrase sur le pont.

J'entends des cris, un fracas de bois brisé et suis projeté contre les parois de la chambre.

Les ordres du lieutenant se précipitent au milieu des

sonneries répétées, tandis que le navire, dont les lisses touchent presque la mer, tremble dans toutes ses œuvres et semble ne plus vouloir se relever.

Un cri jeté je ne sais par qui arrache un juron au lieutenant Stevens : un panneau a été défoncé et le paquet, en embarquant, a rempli à demi une des cales de l'arrière.

Bien que je n'aie rien d'un marin, je comprends la gravité de la situation. Il me suffit d'ailleurs de porter les yeux sur Stevens.

Avec ce lest liquide qui va rouler tantôt à droite, tantôt à gauche, nous sommes à la merci de l'arrimage de la cargaison. Que celle-ci cède et, sur un coup de mer, se porte d'un côté et c'est le chavirement assuré.

Je vois les traits du lieutenant se durcir, tandis que, conscient de la responsabilité qui pèse sur ses épaules, il s'apprête à livrer ce suprême combat. Il a dans sa mâchoire la détermination du bouledogue qui ne veut pas lâcher sa proie. Instinctivement, je sais qu'il triomphera et je suis sur le point, moi la supercherie vivante, de lui taper sur l'épaule, et de crier : bravo ! Mais je m'arrête, honteux. Stevens vient de me regarder en souriant, et dans ce sourire il m'a semblé lire cette phrase : « Oui, on le sauvera le *Shalimar*, pour l'amour du bateau d'abord, mais surtout pour l'honneur de son vieux capitaine. »

Et j'ai détourné la tête, incapable de soutenir ce regard.

... Des ordres... des sonneries... des minutes longues comme des siècles... et, avec la rapidité de la foudre, la tragédie s'abat une fois de plus sur nous.

Le *Shalimar*, qui a réduit sa vitesse, et a été dévié de son cap, au point de recevoir maintenant les lames presque par le travers, est culbuté au point de faire un angle de 45° avec l'horizon. Tous, tant que nous sommes dans la pièce, nous sommes précipités à terre. Mais tandis que, l'homme de barre et moi, nous nous relevons indemnes, il n'en est pas de même de Stevens qui reste inanimé

au sol, perdant le sang par une blessure à la tête. En tombant il a heurté un des angles d'acier et s'est fendu le front au-dessus des yeux.

Je le regarde un instant, à genoux à ses côtés, incapable de saisir la vraie signification de l'accident. Mais un cri du matelot me fait lever la tête. Sans cerveau pour lui assurer sa direction, le *Shalimar* offre maintenant son flanc aux lames. Si quelqu'un ne remplace pas immédiatement le blessé à son poste de combat, nous sommes perdus.

Et soudain, dans la pièce vitrée où le lieutenant ne donne toujours pas signe de vie, un cri retentit que répète le matelot.

— La barre à gauche, toute ! Trente révolutions en plus.

Instantanément les deux ordres sont exécutés. Sous l'effet de cette augmentation d'allure qui ne peut être que momentanée, comme le coup de fouet destiné à redonner l'équilibre, le *Shalimar*, obéissant à l'effet de la barre, se rapproche lentement d'abord, puis plus vite du lit du vent. A nouveau il présente le flanc bâbord à la lame et je reste stupéfait, clignant des yeux, ne pouvant croire la chose possible.

Cette voix, c'est la mienne. C'est moi qui commande le *Shalimar*.

Je veux me secouer, raisonner, je n'en ai pas le temps. Dans un éclair je vois la situation comme si elle se déroulait dans un livre, sur un écran ou dans l'esprit d'un autre.

Ce n'est pas moi qui parle, c'est justement cet autre, c'est mon subconscient.

Mais c'est ma voix qui sonne claire et nette au-dessus du fracas de la tempête et que je ne reconnais plus.

De moi-même je fais mettre en marche les pompes d'épuisement et tiens la route avec une précision mathématique. Je sais que le moindre coup de barre donné à

faux déplacera la cargaison, provoquera le chavirement et sera fatal. Mais, dans une sorte de folie lucide, je sais que ce coup de barre ne sera pas donné. C'est l'honneur du capitaine Mac Grower qui est en jeu et c'est aussi son souci de sa responsabilité.

La lutte continue, âpre, épuisante, sans répit. Je jette mes ordres durement, rageusement, car j'en veux à la mer, cette ennemie, mais en moi mon cœur est extraordinairement calme. A un moment, j'ai l'impression qu'un regard me fixe. Je me retourne et, adossé contre la cloison, j'aperçois le lieutenant Stevens, la face ensanglantée, qui vient d'ouvrir les yeux. Il me regarde et, cette fois, c'est moi qui lui souris. Je l'entends qui murmure, comme dans le début du poème de Whitman : *Oh ! captain, my captain !* puis qui ferme les yeux et s'évanouit à nouveau.

Et, dans cet évanouissement, je trouve une source d'orgueil, car il me dit :

— J'ai confiance en vous capitaine. Je puis vous passer la main. Le *Shalimar* a retrouvé son maître.

Et je ne sais plus combien de temps dure cette lutte avec les éléments. Le jour a continué à grandir et maintenant, à l'est, il y a dans la voûte basse et lourde des taches plus claires. Le grain formidable qui avait pris le bâtiment dans ses tenailles semble décroître, et voici qu'éclate une pluie diluvienne qui me dilate le cœur. Je sais qu'elle va déterminer une diminution dans la violence du vent, et que, bientôt, viendra l'instant favorable pour exécuter la manœuvre que je tiens en réserve.

Les traits durcis, la bouche serrée, je scrute la mer, comme le boxeur, prêt à frapper son adversaire, guette la seconde où il pourra percer sa garde. Enfin, ce moment est là.

Une vague énorme déferle sur nous et nous secoue durement. Une autre la suit, puis une autre. C'est la

minute ou jamais, car, de toute éternité, trois lames fortes ont toujours été suivies par un moment de répit. La main crispée au télégraphe de la machine, je prescris trente révolutions d'augmentation et je lance sur tribord malgré le danger de la manœuvre. Ce n'est pas impunément peut-être qu'on franchira l'instant critique, le passage par le travers, pourvu qu'il coïncide avec le creux d'une lame!

Les secondes paraissent des minutes. Le temps semble s'être arrêté. Et, tout à coup, j'ai l'impression que mon cœur recommence à battre : la manœuvre a réussi. Je redresse peu à peu la barre, je ralentis la machine et fait tenir la route en fuyant devant le temps, mais non sans avoir pris soin de doubler nos chances en faisant pratiquer le filage de l'huile par l'arrière, dont le dispositif avait été préparé par les soins de Stevens.

Je puis alors porter ma main à mon front, m'adosser à la muraille et, respirant fortement, retirer mon chapeau ciré et le jeter au sol. Je sais que le *Shalimar* ne court plus aucun danger. Je l'ai sauvé.

Je relève la tête et, debout à l'entrée du poste, j'aperçois le second lieutenant, Henry Carew. Ignorant tout du drame qui vient de se jouer, il me regarde, stupéfait, portant alternativement ses yeux du corps du lieutenant Stevens à moi, de moi au lieutenant Stevens.

— Capitaine, commence-t-il, mais, par Dieu ! que signifie...

Je l'arrête d'un geste de la main.

— Le lieutenant Stevens a été victime d'un accident grave au cours de la tempête. La sécurité du navire a rendu impossible les soins que nécessitait son état. Veuillez, je vous prie, le faire transporter à l'infirmierie et veillez à ce que le nécessaire soit fait.

Le lieutenant Carew porte la main à sa casquette et se retourne pour appeler deux hommes. Je l'arrête à nouveau et continue :

— En remplacement du lieutenant Stevens, et vu mon état, vous assumerez la direction du navire. Je sais que je puis avoir confiance en vous.

Le lieutenant Henry Carew rougit de plaisir et rectifie la position.

Du reste, la situation est largement améliorée. Aux impressionnants coups de roulis auxquels était soumis le *Shalimar* succède maintenant le balancement régulier d'un tangage supportable. Le paroxysme de la tempête doit déjà être loin de nous. Mais l'air vif est devenu plus âpre, plus piquant, et je remarque que nous avons des petits glaçons sur nos vêtements et sur nos figures.

Ramassant mon surcoût, je quitte mon poste de commandement et, descendant l'échelle de la passerelle, me dirige vers les cabines. Je marche lourdement et je constate que c'en est fait de cet entrain qui m'a soutenu et mené au combat. Un peu comme les heures qui suivent l'excitation due au whisky !

Parvenu à l'escalier des cabines et la porte franchie, je m'arrête pour réfléchir.

A dire vrai, l'opération ne m'est pas facile. J'ai la tête rompue et une sorte d'étrange brume semble déjà voiler les incidents qui se déroulaient il n'y a que quelques instants.

J'éclate de rire pourtant, un rire rauque, sauvage et qui sonne faux.

— Ah ! carcasse ! carcasse ! je répète sans fin, c'est toi qui m'as joué ce tour-là. Carcasse, carcasse ! Mais suis-je ton prisonnier ou es-tu le mien ?

Car il n'y a pas de doute à avoir : ce n'est pas moi qui ai commandé tout à l'heure, moi qui ne suis qu'Oliver Wendel, un gibier de prison, quelque chose de pas très propre, de pas très grand. Ce qui a parlé, ce qui a commandé, c'est la carcasse du capitaine. Automatiquement, elle a retrouvé les réflexes du métier et jugé la situation.

C'est elle qui a tenu la barre et sauvé le navire. Moi, je n'ai rien été, je n'ai même pas existé.

Au sortir de la surexcitation qui, jusqu'à présent, m'a soutenu, une autre exaltation m'empoigne.

Une sorte de désespoir de n'être plus moi — même si ce moi est vil — et d'être l'esclave de cette carcasse de chair. Je me prends à me haïr et c'est farouchement que je me frappe le front et me bats la poitrine. Je déteste cette enveloppe charnelle. Je voudrais la détruire, m'évader. Et je ne peux rien, rien. Je sens que j'en ai les larmes aux yeux et quelqu'un me verrait que l'on me prendrait pour un fou.

Pour un fou glorieux, en tout cas ! Je viens de sauver le *Shalimar* et j'ai tellement horreur de mon acte que, pour un peu, je regrette de ne pas l'avoir fait chavirer.

J'arrive aux appartements où le steward, qui a prévu ma descente, me présente un grog bouillant qui a dû lui demander une habileté d'équilibriste, à préparer. Il me fait asseoir, m'enlève les gants fourrés, le vêtement de mer, les bottes, et se retire.

Et, soudain, je m'immobilise, un étrange sourire sur la figure et sur ma bouche. La pensée qui m'avait abandonné vient de me revenir, plus brûlante et plus agrippante que jamais : Béryl ! Je me sens du feu dans les veines et j'ai l'impression que ma respiration me dessèche la gorge. Dans ma tête, deux images se précisent tour à tour : celle à qui devait rêver le capitaine Mac Grower, l'Ondine des Flots (*The Young girl of the Sea*) et l'autre, la fleur du mal : Béryl.

Ah ! l'on va bien voir qui, du capitaine Mac Grower ou d'Oliver Wendel, est le maître :

Le capitaine Mac Grower est un puritain rigide, un homme qui croît aux préjugés sociaux et moraux et qui en fait son dogme.

Oliver Wendel ?

Eh bien ! l'on va voir qui, des deux, est le plus fort.

En deux bonds je franchis la salle à manger et me trouve devant la cabine de Béryl.

J'ouvre sans frapper et entre brutalement.

Elle est assise sur le rebord de sa couchette dont elle a enlevé la planche à roulis. Elle est en train de lire un livre et de fumer une cigarette.

Elle a cette éternelle jupe de velours noir qui la gaine et ce corsage en étoffe bulgare, le seul que je lui connaisse.

Au bruit de la porte elle a levé les yeux et nous restons face à face à nous regarder.

Je dois être lamentable à voir avec mon gros foulard de laine autour du cou, les cheveux ruisselants collés au front et le visage humide de la fonte des petits glaçons formés, tantôt, par le froid. Surtout, la figure doit respirer la dureté et la brutalité ; car je sens en moi une rage froide qui augmente de minute en minute.

Je marche vers elle sans dire un mot et, prise d'une panique étrange, elle baisse la tête et s'abrite derrière son coude.

Je la saisis à bras le corps et la mets debout d'une brusque secousse. Sa joue est collée contre ma poitrine et, dans la glace, je peux apercevoir son visage : elle sourit, les yeux mi-clos, semblant trouver un pervers plaisir à la chose.

Un glissement du navire nous fait trébucher et heurter la cloison de la cabine.

Une masse d'eau verdâtre balaye le hublot, puis nous restitue la vue du ciel. Mes idées tourbillonnent dans mon cerveau et je sens ma respiration qui se fait plus courte et plus forte.

Le capitaine Mac Grower, Oliver Wendel, le *Shalimar*, la passerelle, cette femme, la prison, tout se mêle et se brouille.

Je l'étreins à la briser et, la soulevant de terre, la jette sur le cadre. L'irréparable est accompli.

... Maintenant je suis debout, dégrisé un peu et honteux. Mais est-ce la bête qui a triomphé ou l'homme ancien qui était et est encore en moi ?

Mes yeux, obstinément fixés sur le plancher, se lèvent lentement et se posent sur cette femme que je viens de prendre, mais qui s'est surtout abandonnée.

Elle est repliée sur elle-même, les coudes rapprochés et le menton posé dans la coupe que forment ses deux paumes. Elle me regarde à travers les fentes de ses paupières en amande, de ses yeux asiatiques qui sont ceux des félins.

Ainsi posée, elle semble quelque créature de mystère et surtout d'ironie.

Je fixe ses yeux et ne rencontre qu'une mince barre violette parsemée de points d'or où filtre un sourire mauvais.

Alors, me souvenant du motif qui l'a amenée à bord de ce bateau et de la chose abominable qu'elle vient d'accomplir, je fais un pas sur elle, les poings levés et, la saisissant aux épaules, la secoue rageusement. Sans doute est-elle habituée à pareil traitement, car, au lieu d'implorer, ses yeux se ferment, tandis qu'à nouveau elle se pelotonne dans un geste de protection instinctif. Mais cela ne m'arrête pas. Fou de rage, je la frappe au corps, la martelant de mes poings, serrant les dents pour ne pas lui crier mon secret. Et ce n'est que fatigué de frapper que je la rejette, pantelante et meurtrie, et sors, en faisant claquer derrière moi la porte de la cabine.

Oliver Wendel, le gibier de potence, vient de prendre sa revanche sur le capitaine Mac Grower. Mais, chose bizarre, je n'en ressens qu'un immense dégoût.

VI

La routine quotidienne a repris à bord du *Shalimar* et nul, à voir l'extérieur du bateau, ne soupçonnerait l'enfer par lequel il vient de passer. Tout a été réparé, mis en ordre et, à nouveau, nous suivons la route qui va nous ramener en Angleterre.

Je ne sais à quel point du parcours nous sommes ; car, avec Henry Carew plus jeune et bien plus loquace que Stevens, j'ai peur de quelque question indiscrete où je pourrais me trahir.

Le premier lieutenant est alité avec une fracture, heureusement bénigne, de la tête. Le premier maître, qui a étudié la médecine, avant d'embarquer pour l'amour de l'aventure, a pu lui donner les soins nécessaires, sans avoir besoin de demander du secours par radio. C'est Henry Carew qui commande et, malgré sa jeunesse, Stevens m'a dit que l'on pouvait avoir entière confiance.

D'ailleurs, le proverbe est vrai qui dit : « Après la tempête, le beau temps. » Car, succédant au grain formidable que nous avons essuyé, et qui aurait pu causer notre perte, nous jouissons d'un temps comme on en rencontre rarement, paraît-il, à cette époque, dans cette partie de l'Atlantique. Pas de vagues ou presque, mais

cette houle longue et lente qui semble contenir toute l'immensité et qui balance le navire sur un rythme régulier.

On a peine à croire que nous sommes sur le même océan qui tentait, il n'y a que vingt-quatre heures, de nous assommer de ses coups de poing. Il est vrai que cette douceur apparente peut soudainement se muer à nouveau en furie et que nous n'avons pas le droit de préjuger de l'heure qui vient. Mais le premier maître, qui a fait soixante-quatorze fois la traversée et qui connaît l'Atlantique comme sa poche, dit que nous atteindrons Plymouth sans nouveau coup de chien.

Cette pensée, si elle me réjouit dans un certain sens, ne laisse pas, d'autre part, de m'embarrasser. Car c'est à Plymouth que je vais me trouver face à face avec les premières réelles difficultés.

Le lendemain de la tempête, dont les journaux ont dû parler en Angleterre, Sparks — l'homme de la radio (car, sur les bateaux, tous les radiotélégraphistes s'appellent « Sparks », comme George, tous les porteurs nègres des pullman) — m'a fait remettre un message personnel.

D'abord, la signature ne m'a rien dit : « Binnie », et j'ai dû réfléchir quelques instants avant de me souvenir d'un autre radio, et que Binnie était la femme du capitaine Mac Grower, donc ma femme légitime.

Elle me demandait de lui télégraphier de mes nouvelles et de lui dire le jour de l'arrivée du *Shalimar* afin d'aller nous attendre à quai avec Nicky et Nancy.

Comme Sparks attendait sans partir, j'ai griffonné une réponse rassurante et vague et lui ai demandé, de l'air le plus naturel du monde, au moment où il allait refermer la porte :

— Au fait, où adressez-vous ce radio, Sparks ?

— Mais à Holly-Oak, à Elburton Cross, comme d'habitude, capitaine. Mrs. Mac Grower n'a pas changé de

logis, je suppose ? m'a-t-il répondu, l'air un peu étonné.

Je lui ai dit que c'était parfait ainsi et il est parti.

Resté seul, j'ai noté cette adresse sur mon calepin et l'ai répétée plusieurs fois à haute voix afin de me l'enfoncer dans la tête : c'est le seul endroit d'Angleterre où je n'irai jamais, jamais !

Comment même parviendrai-je à échapper au danger qui m'attend à mon arrivée ? De cela, je n'ai aucune idée et je n'y ai pas encore réfléchi ; mais il est de toute évidence que je ne peux pas, que je ne dois pas rencontrer la femme du capitaine Mac Grower. Ce serait aller vers l'infamie la plus odieuse et, Dieu merci, Oliver Wendel, s'il a fait le mal, a encore un sens de l'honneur qui lui reste. Juste assez pour s'arrêter au bord de l'abîme.

Le moment dangereux sera cette rencontre à Plymouth. Mais je sais que je l'affronterai victorieusement. J'en donne ma parole.

Nous voguons donc sans histoire et, comme je l'ai déjà dit, tout a repris sa routine accoutumée sur le *Shalimar*. Tout, jusqu'à mes visites à Béryl, où chaque soir me revoit dans sa cabine.

La première fois que je me suis retrouvé en sa présence, c'était à dîner, à la fin de cette journée qui l'avait vue se donner à moi et m'avait, hélas ! vu me conduire comme une brute.

J'étais gêné et j'avais été sur le point de retourner à ma cabine. Mais elle s'était avancée, avec un tel sourire de docilité et une telle obéissance dans les yeux, que j'avais compris le caractère de cette femme.

Béryl ? C'est la créature qui se donne au plus fort ; la chienne qui rampe devant celui qui l'a frappée et qui lui lèche ensuite les mains.

Je ne sais pas quelles peuvent être ses origines, mais, à certains mouvements de la tête, à certaines attitudes, je devine qu'elle ne doit pas valoir plus cher que moi. Si

j'ai fait la connaissance des prisons, elle a bien pu, elle aussi, en tâter l'hospitalité. D'ailleurs, pour qu'un homme comme moi — le moi qui s'appelle Oliver Wendel — en ait fait sa compagne, il faut qu'elle ait les qualités spéciales qui la rendent dignes de cet emploi.

Quand elle fume sa cigarette, je l'imagine dans l'arrière-salon de quelque *speakeasy*, les deux coudes sur la table, écoutant sans en avoir l'air, tandis que les hommes discutent le prochain coup. Elle a un peu l'auréole du crime en elle, et je ne sais pourquoi il me semble, en évoquant cette image, me rappeler seulement une image vraie.

Oui, j'ai dû la voir ainsi dans les boutiques des bas-fonds de Chicago ou de Boston et je songe que, si Oliver Wendel avait su choisir une maîtresse désirable par son étrangeté même, il avait par surcroît agi en homme intelligent : sa maîtresse ne pourrait jamais le vendre par ses bavardages.

Ce premier soir, après mon déchaînement de brutalité, j'ai passé le temps du repas à lutter contre moi-même. Je ne voulais plus céder à la tentation. Je savais qu'à nouveau ma rage éclaterait et que mes efforts ne serviraient de rien. Pourtant, quand Henry Carew nous a quittés à dix heures pour monter sur le pont et qu'elle a fermé son piano, je me suis levé aussi et le matin m'a trouvé dans sa cabine.

Chose curieuse et que je n'arrive pas à comprendre, sinon en l'expliquant par les deux natures qui luttent en moi et triomphent tour à tour : par moments je me sens entraîné vers elle avec une force à laquelle je suis incapable de résister. Je l'aime, *comme un homme qui n'a jamais eu d'aventures, pourrait aimer une première maîtresse*. Je suis sous la domination de son regard pailleté. Elle ferait de moi son esclave. Mais, à d'autres, c'est Oliver Wendel qui reparait et, alors, l'amant trompé et

qui ne peut rien dire, l'amant qui comprend maintenant combien il a dû être berné, se réveille et, penché sur ce corps frêle, je le martèle de coups de poing et le brise, sans que la femme offre de résistance ou s'étonne de cette brutalité.

Elle vient évidemment d'un milieu où c'est chose toute naturelle et il n'y a qu'un peu plus de servilité dans ses yeux quand ils se rouvrent et se fixent sur moi.

La présence de Béryl à bord et l'emprise qu'elle exerce sur ma personne ne sont d'ailleurs pas sans compliquer étrangement ma situation.

En songeant à notre arrivée prochaine en Angleterre, j'avais envisagé plusieurs combinaisons pour m'évader et faire perdre ma trace. Mais, dans toutes, il me faudrait renoncer à Béryl et cela je ne le veux pas. C'est moi qui l'ai embarquée dans cette aventure, c'est à moi à l'en tirer. Du moins, est-ce l'excuse que je me donne, car la vérité est que je tiens sauvagement à elle et tenterai tout pour la garder. Mais comment ?

Mon intention, une fois débarqué, est d'aller au rendez-vous que me donne le vieux lord dont j'ai le fragment de lettre dans mon calepin. Aux heures mauvaises, il a témoigné de l'intérêt à Oliver Wendel. Oliver Wendel ira à lui et lui rappellera sa promesse. Là, la tâche sera facile : lui-même avoue ne pas me connaître.

Après ? Mon Dieu ! j'ignore ce que la vie sera et ce qu'elle tient en réserve. Je suis comme un homme à la mer qu'a repêché un navire et dont nul ne parle la langue. Je ne me souviens pas de mon passé. Je ne sais vers quel avenir je marche.

Mais je veux qu'il y ait Béryl, la femme que j'aime avec frénésie et que je déteste au point de la marteler de coups et de la laisser pantelante sur le plancher. Et elle y sera ; car elle seule connaît mon passé et pourrait me jeter une corde.

Et qui sait si, un jour, je n'arriverai pas à lui faire écrire la phrase qui me mettra sur la piste et déchirera le voile. La phrase qui rendra Oliver Wendel à lui-même ?

Mais sans qu'elle le sache. Car qui donc — Béryl surtout — pourrait me croire !

.....
Le *Shalimar* a continué sa route.

Filant ses dix nœuds par heure et aidé d'un vent arrière qui active sa marche, il n'est plus qu'à une journée environ de la terre. D'après les relevés astronomiques du lieutenant Carew, nous pourrons, dans quelque temps reconnaître, du côté bâbord, les Scillies, puis, tour à tour, Lands End et Lizard Point.

Toujours, suivant son intention, il ne nous restera plus alors qu'à nous diriger vers les éclats d'Eddystone, et, peu après, nous retrouver, une fois de plus, à quai à Plymouth. Les prédictions du premier maître se seront réalisées : la fin du voyage n'aura plus connu la tempête.

Dans ma cabine, assis sur mon cadre, ou arpentant le pont sans arrêt, je médite le problème qui, de loin, me paraissait si redoutable et qui de près me paraît encore plus terrible.

La femme du capitaine Mac Grower sera au port, à notre arrivée, pour m'accueillir, et avec elle, ses deux enfants : Nicky et Nancy. Or, ces trois êtres, il ne faut pas que je les voie, car rien ne me dit ce qui pourrait arriver si, par malheur, je me trouvais en face d'eux. La carcasse du capitaine m'a, hélas ! habitué à trop de surprises et maintenant même je n'ose plus regarder la photographie qui les représente tous les trois : en la contemplant, je ressens une émotion intense que je n'arrive pas à analyser. Mais je sais que je dois fuir et que le danger est là.

Je serais tout autre homme de l'équipage que cela me

serait facile. Je n'aurais qu'à me réfugier dans la cale, dans les soutes, n'importe où, le temps de lasser la personne venue au-devant de moi. Mais je suis le capitaine, j'ai ma place marquée, d'autant plus que Stevens, qui va de mieux en mieux et peut déjà monter sur le pont, m'a dit ce matin en me prenant la main :

— Le *Shalimar* n'est jamais entré à Plymouth sans que son capitaine ne soit sur la passerelle. Dieu merci, il en sera de même cette fois !

Et je sais que, par amour pour le bateau et pour moi, il n'aura de cesse qu'il n'ait triomphé ; et cette femme et ces enfants seront là, agitant leur mouchoir et, sitôt le *Shalimar* à quai, ce sont eux qui, les premiers, monteront à bord !

Dieu ! épargnez-moi cette épreuve et aidez-moi à en sortir vainqueur !

Je retourne des plans et des projets dans ma tête pour les rejeter la minute d'après. Aucun n'est raisonnable ou possible. N'ai-je pas un instant envisagé l'idée de mettre un des canots de sauvetage à la mer et de fuir comme un voleur ? Il m'a suffi de regarder les palans de la lourde chaloupe pour me faire hausser les épaules.

Et voici que, par un choc en retour bizarre, je me mets à en vouloir à Béryl de cette situation tragique. Je lui en veux de l'aimer, de la désirer. Elle m'apparaît maintenant comme une créature de débauche et de luxure, m'induisant en tentation et s'apprêtant à gâcher ma vie. Sans elle, ma fuite serait aisée, j'oserais avoir de l'énergie, j'adopterais ces moyens extrêmes devant lesquels je m'arrête et hésite.

Ne pas perdre Béryl ! Et je sens que je la déteste, et tout à l'heure, quand elle était à mes côtés, accoudée à la lisse, il m'a pris une envie furieuse de la saisir aux épaules et de la précipiter dans les flots.

Ce qui ne m'a pas empêché, le soir venu, de retourner

dans sa cabine : je suis le chien des Écritures ; mais un chien qui se venge et qui mord. Et puis, Béryl est si soumise, si domestiquée dans son humilité !

Je ne sais donc toujours pas ce qui va se passer à notre arrivée à Plymouth, mais, en prévision de je ne sais quel événement, j'ai à nouveau enveloppé, dans leur étui de toile cirée, les papiers qui m'ont apporté un peu de lumière sur Oliver Wendel, sur moi-même. Je les ai soigneusement cousus dans ma vareuse de marin. Au moins, quoi qu'il advienne, ils seront sauvés.

Oui, j'ai pris tous les papiers : la lettre de Béryl, l'invitation du vieux lord et le carnet qui porte sur sa couverture : « Cour des pardons de l'État de Massachusetts. » C'est tout mon passé, ça, et c'est ce qui m'aidera peut-être un jour à me retrouver. Je n'ai pas à en avoir honte ! Ce chemin-là, je l'ai suivi en connaissance de cause. D'ailleurs, si cela m'arrivait, je saurais ce que cela voudrait dire : ce serait seulement la carcasse du vieux puritain qui se voilerait la face !

Les heures s'écoulent, mais voici que les indications d'Henry Carew ne se vérifient pas. Qu'est ceci ? La brume est survenue. Inopinément, paraît-il, la brise d'ouest, qui nous accompagnait fidèlement depuis quelques jours, a cessé brusquement. Un contre-courant venu des côtes nous a mis dans le coton. Une fois de plus les prévisions du marin sont déjouées, et le lieutenant Henry Carew, qui ne se sent pas très sûr de lui, n'a pas voulu tenir la côte de près. Nous ne verrons donc ni les Scillies, ni les feux de Lands End et de Lizard. Il préfère, dit-il, courir la chance d'atterrir sur Eddystone, sentinelle avancée à la portée plus puissante qui nous montrera la route de Plymouth.

Tout à l'heure, en consultant la carte, j'ai compris la folie insigne que j'avais commise : je ne devais pas abandonner complètement le commandement du navire à mes

lieutenants. Après mon attitude sur la passerelle, le jour de la tempête, cela m'aurait été facile, je devais réserver mon autorité. Aujourd'hui il serait naturel que, sous un prétexte quelconque, j'ordonne de mettre le cap sur Falmouth ou Foway, ces petits ports devant lesquels nous devons défiler. Grâce aux bouées de brume de ces parages dont m'a parlé Carew, il m'eût été aisé de m'assurer un contact sans danger avec la côte et de disparaître en un tournemain. Mais j'ai perdu cette occasion et il me faut faire face aux violons.

Le soir tombe, notre dernier soir en mer et, pour moi, le dernier où je foulerai le pont du *Shalimar*. Peut-être, même, le dernier qui verra l'existence du capitaine Mac Grower. Car j'ai horreur de ce nom qui m'accuse et qui se colle à moi au point d'être mon maître.

Carew estime que nous reconnaitrons et doublerons Eddystone au petit matin et serons à Plymouth vers les cinq heures.

Un moment j'ai espéré qu'à cette heure trop matinale — surtout en cette saison — nul ne m'attendrait. Mais Sparks, qui est évidemment au courant des habitudes du capitaine, m'a apporté joyeusement la réponse qu'il venait de recevoir à un de ses messages.

« Serons à quai pour t'attendre. Binnie. »

Même ce fragile espoir s'écroule ! Et pourtant ma décision est prise : je ne me trouverai pas face à face avec cette femme !

Au dîner, j'ai bu plus qu'il ne m'aurait jamais semblé possible, et le lieutenant nous ayant quittés sitôt après le café, c'est moi-même qui ai saisi Béryl par le bras et l'ai entraînée vers ma cabine. Cela ne m'était jamais arrivé, retenu que j'étais par une sorte de pudeur instinctive. Mais, ce soir, j'éprouve un besoin farouche de rompre les ponts, de tout salir, de m'abîmer dans la débauche. Tout à l'heure, la réalité se dressera poignante ; c'est

pourquoi, à la minute présente, je veux tout oublier.

Seulement, tandis que Béryl se souriait dans la glace, j'ai ôté de dessus la table la photographie de la femme et des deux enfants et l'ai glissée dans un tiroir. Et puis, j'ai éclaté de rire au grand étonnement de Béryl, car ce geste, cette délicatesse dernière, ce n'est pas un geste à moi. Tout ça, ça appartient au capitaine Mac Grower !

Béryl n'a pas tardé à s'endormir et, à son côté, la tête dans mes mains, j'ai cherché la solution du problème qui me hante.

Oh ! ne pas rencontrer cette femme à Plymouth, ne pas devoir la duper si ignoblement. Mais rien n'arrivera donc à ce bateau pour retarder la minute fatale ou la rendre impossible ? Si je le pouvais, il me semble que je prierais ; mais je rejette cette pensée avec horreur. Car je sais bien, une fois de plus, qu'elle n'est pas à moi : elle est à l'autre, cet autre que je voudrais étrangler !

Je regarde mes mains et la femme qui dort à mon côté. Et, brusquement, toute ma haine pour elle me saute à la face. Son cou est là. Il est si mince. Je n'aurais qu'à le saisir pour le briser. Après ? je sauterais par le hublot, car je ne veux pas arriver à terre. *Je ne le veux pas !*

Mes mains s'approchent, mais je hausse les épaules. A quoi bon ! Est-ce que je ne sais pas que je n'irai pas au bout de mon acte ? L'autre, le vertueux, le puritain, ne me laissera pas faire et me citera peut-être un verset de la Bible. La lutte est inutile, je ne peux plus être moi-même.

Alors tant pis. A Dieu vat, comme disent les marins. Que le courant me pousse où je dois aller. Mais que cette dernière infamie me soit épargnée.

.

Je me suis endormi. Depuis combien de temps ? Je ne sais pas. Mais il doit y avoir une couple d'heures. A

ma porte, deux coups retentissent, tandis qu'une voix m'appelle. Je me dresse sur mon séant.

— Capitaine.

Je saute à bas de mon cadre et rejette des couvertures sur le corps et la figure de Béryl. Je ne veux pas qu'on la trouve dans cette cabine. Si le capitaine Mac Grower doit disparaître, que du moins sa mémoire reste intacte.

Je vais à ma porte et tourne la clef. Sur le seuil, sous la pleine lumière électrique, je reconnais Stirling Bill, un des vieux routiers du *Shalimar*, un de ceux en qui l'on peut avoir confiance. Sa grosse tête aux cheveux blancs dodeline sur ses larges épaules et dans ses yeux, chose bizarre, il y a une vague inquiétude.

— Excusez-moi de vous déranger, capitaine, mais le lieutenant Carew vous prie de monter sur la passerelle.

— Quelque chose ne va pas ?

Stirling Bill hausse ses larges épaules, et, sans répondre, prend le chemin du retour. Je lui emboîte le pas et débouche sur le pont.

Il règne encore une petite brume, mais légère ; la nuit est noire, sans étoiles, pas la moindre vision non plus du satellite lunaire. Je grimpe l'échelle roide et me retrouve dans le kiosque de navigation.

Henry Carew est debout, le front collé contre la vitre, en train de scruter la nuit d'ébène.

Il ne se retourne pas, mais, de la main, me désigne quelque chose que tout d'abord je n'avais pas vu. Un feu assez faible, qui brille par intermittences, disparaît, brille un temps un peu plus long et s'éclipse à nouveau pour recommencer son cycle.

— Je ne sais que penser, me confie-t-il, nous devrions être dans les parages d'Eddystone, or les caractéristiques que je trouve dans le *Livre des Phares et Sémaphores* ne concordent pas avec le feu que nous apercevons devant nous. Voyez vous-même : « Eddystone : feu rouge et

blanc. Éclair rouge alternant avec deux éclairs blancs et s'éclipsant chaque vingt secondes. » C'est à n'y rien comprendre.

J'avoue ne pas m'appesantir longuement sur le problème qui trouble si profondément le pauvre Henry Carew. Mes propres pensées et sans doute aussi la dose massive de whisky que j'ai bue m'occupent suffisamment l'esprit. Je ne songe qu'à une chose en scrutant l'horizon noir, c'est que là-bas, à Plymouth, sur le quai, il y aura une femme et deux enfants et que tout à l'heure...

Une phrase de Carew me rappelle à la réalité.

— C'est peut-être le feu d'un des petits ports de Cornouailles. Le mieux est de venir sur lui pour le reconnaître. Car du diable si j'y démêle quelque chose. Les caractéristiques n'ont tout de même pas été changées du jour au lendemain ?

Et, soudain, un voile se déchire en moi, avec une telle impétuosité que je dois saisir la main courante qui borde chaque paroi de cette pièce. Je dois être pâle et je tremble de tout mon corps.

Je me souviens maintenant d'une chose qui, sur le moment, ne m'avait fait aucune impression.

Parmi les papiers du capitaine Mac Grower, j'avais trouvé un livre que j'avais rejeté aussitôt après l'avoir entr'ouvert ; il n'avait aucune espèce d'intérêt pour moi.

En tombant au sol il avait laissé échapper une feuille couverte de quelques lignes d'écriture.

Je l'avais ramassé et lu, espérant y trouver quelques points de repère intéressants. Naturellement j'avais été déçu.

C'était une simple note de la main du capitaine. Ce dernier y notait avoir reçu le livre des autorités d'Halifax et y consignait ce point important : « A substituer au volume précédent dans la nuit du 1^{er} janvier. »

Or, le titre de ce livre s'évoquait maintenant en grosses lettres rouges sur fond noir et m'aveuglait : c'était le *Livre des Phares et Sémaphores* avec les changements survenus dans les caractéristiques.

Le lieutenant Carew n'avait que l'ancienne édition, et nous étions le 28 janvier.

Une intuition me serra à la gorge et j'eus la certitude de ne pas me tromper : le feu devant nous à notre gauche était Eddystone. Nous nous dirigeons en plein sur ses récifs.

Aucun indice de mon trouble n'avait été saisi par le lieutenant Carew, occupé à scruter la nuit noire. Instinctivement je fus sur le point de lui crier la vérité, mais quelque chose d'indéfinissable me retint.

Le *Shalimar*, obéissant à un ordre qui venait d'être lancé, avait obliqué légèrement sur la gauche et se dirigeait à l'allure normale vers le feu mystérieux. Le silence s'était appesanti sur nous, troublé seulement par la sonnerie grêle du *chadburn*. Les sourcils contractés, Carew hésitait sur la conduite à tenir et je le regardais avec une joie mauvaise, une exaltation que je sentais monter en moi.

Car je la tenais enfin la solution au problème qui m'avait hanté nuit et jour. J'étais certain maintenant que je ne débarquerais pas à Plymouth et, contre vent et marée, j'allais montrer au ciel que j'étais le plus fort. Quelques minutes encore, le *Shalimar* serait sur les rocs, perdu à jamais, m'engloutissant avec lui.

Je me rappelle encore ces minutes d'attente et le rire silencieux qui me secoua. Ainsi, j'allais, enfin, m'évader à jamais du rôle odieux qui m'écrasait !

J'oubliais tout des pensées qui, jusqu'alors, avaient dirigé mes actes et, en premier lieu, Béryl. Celle-là, si j'y songeai, ce fut pour rire intérieurement plus fort encore. J'allais noyer la chienne ! Fermer à jamais ces yeux pleins de duplicité et de soumission ! La punir une fois pour

toutes de ses mensonges et trahisons ! Qu'avais-je à regretter ?

J'étais debout à côté de Carew, la main crispée sur la barre de cuivre, sentant à travers mon corps les vibrations de la machine et hanté de ce seul désir : activer la marche du navire, précipiter la catastrophe, le voir déjà s'éventrer sur les rochers et couler.

Combien de minutes dura cette attente ? Je ne pourrais le dire. Je sais seulement que ma figure devait être hideuse et qu'un regard de Carew l'aurait renseigné sur mon état d'âme. Mais ce regard ne vint pas.

Ce qui vint, au contraire, c'est ce à quoi j'aurais dû m'attendre, connaissant la dualité de ma personne et la passivité de mon vrai moi, ce moi qui était Oliver Wendel.

La distance diminuait qui nous séparait de la lumière, quand, brusquement, mon oreille, plus fine sans doute que celle de Carew, perçut un bruit que tout d'abord je n'identifiai pas. La seconde d'après, j'étais fixé. C'était le bruit de la lame sur les brisants. Comme je l'avais pensé, nous naviguions en plein dessus.

Je regardai Carew, il n'avait encore rien entendu, mais l'anxiété peinte sur son front était plus grande. En vrai marin, il sentait le danger.

Je serrai les poings et frémis. Pour un peu, j'aurais clamé ma victoire et mon triomphe. Et puis, du même coup qu'elle était née, mon exaltation mauvaise tomba à plat, me laissant un tel vide au cœur que je titubai, pris de vertige. Mais lui-même, ce vide, ne dura qu'une seconde.

L'instant d'après, une autre pensée s'était accrochée à moi : on ne perd pas un navire quand toute la foi d'un équipage repose en vous. On est capitaine jusqu'au bout. On fait son devoir.

Brutalement un cri monta vers nous.

— Récif, droit devant.

Mais un ordre l'avait devancé, lancé par moi, encore moi, le capitaine Mac Grower, tandis que j'agrippai le bras de Carew et le serrai nerveusement.

— A mon commandement : Stop. Suivi de cet autre : A gauche toute !

Comme par enchantement la nuit épaisse qui couvrait toute chose s'était faite un peu plus légère, sans doute, grâce à l'écume blanchissante qui captait les moindres rayons.

Devant nous, marqué par une ligne pâle de brisants, il y avait le récif sur lequel nous naviguions et, à bâbord, inaccessible sur son socle rocheux, battu par les lames grondantes, le phare d'Eddystone.

Le lieutenant Carrew eut un frémissement de désespoir. Sa voix était angoissée.

— L'erre ne se brise pas.

Je le rassurai d'un geste. Lentement, posément, comme si la mort n'eût pas été à quelques centaines de mètres de nous, je commandai la manœuvre, faisant d'abord donner machine arrière toute, puis, changeant la barre, afin de compenser l'abatée¹ de l'avant sur tribord inévitable à tout bâtiment qui cule.

Les ordres s'exécutèrent avec une précision mathématique que, même à cette minute critique, je ne pus m'empêcher d'admirer. Car, à nouveau, se produisait le dédoublement dont j'avais déjà été victime. J'étais maître de moi comme de l'univers. Je savais que je ne commettrais aucune erreur. Je pouvais être calme et juger les choses de haut.

Tout danger pourtant n'était pas écarté, car, maintenant, une autre menace se présentait : le récif de droite était

1. L'abatée est le mouvement par lequel un navire sans vitesse, obéissant au vent, à la lame ou à la marée, tourne sur une verticale qui passerait par son centre de gravité et écarte l'avant de la ligne du vent.

là, avec sa frange d'écume, et il était visible que le courant nous y drossait.

Sur le pont, à part la galopade des premières secondes, quand l'équipage, affolé, s'était rendu compte du péril, le calme régnait. Calme qu'on eût dit effrayant, s'il n'eût été magnifique. J'aurais voulu pouvoir embrasser chacun de ces hommes, car, c'est imbécile à dire, j'étais fier d'eux... pour l'honneur du bateau.

Mais nous dérivions toujours vers le récif, et, d'un moment à l'autre, pouvions nous y jeter.

La minute de la suprême manœuvre était venue. Je sentais chaque homme suspendu à ma pensée et attendant l'ordre qui sauverait le navire. Enfin, il vint cet ordre, clair, mais si triste, car je savais que ce serait le dernier que donnerait jamais le capitaine Mac Grower, le faux ou le vrai.

— En avant toute, clamai-je, tandis que le *chadburn* m'indiquait, au bout de quelques secondes, que la manœuvre avait été exécutée par les machines.

Je continuai, penché hors de l'abri vitré, pour mieux juger l'instant propice.

— La barre à gauche toute.

S'arc-boutant sur sa roue, le timonier m'obéit avant même que le dernier mot n'eût quitté ma bouche.

Au poste de manœuvre des machines et dans la chaufferie, la même communication intuitive dut s'établir entre les hommes et leur vieux chef. Les chaudières étant au maximum de pression, le résultat fut rapide.

Dans un bouillonnement d'écume, le *Shalimar* s'inclina et commença son redressement.

Une minute, l'angoisse étreignit les cœurs. Le récif était si proche qu'il semblait impossible que l'avant ne le heurtât pas. Moi-même je retins ma respiration et comptai les secondes. Nous étions haletants, le visage couvert de sueur, mais nous passâmes de justesse, si

près que j'entendis le crissement de la quille du navire raclant quelques têtes de rocher.

La minute suivante, nous pouvions rétablir la direction normale. L'écueil était évité. Nous avions la grande mer sur nous.

Je sentis une main serrer la mienne.

— Oh ! capitaine.

Je secouai la tête.

— Vous auriez fait la même chose, Carew. J'ai seulement eu l'oreille un peu plus fine, voilà tout. Maintenant je descends. Nous reparlerons de tout cela à déjeuner.

Sur le pont les matelots s'étaient groupés, tous les disponibles, les hommes du pont, les bouilleurs d'eau et les bouchons gras. Comme je franchissais les derniers degrés de l'échelle, tous, levant la main au ciel, s'unirent dans un vivat.

J'allai vers eux pour les remercier, mais, incapables de contenir leur joie de se retrouver sains et saufs, après une telle alerte, ils entonnèrent le vieux refrain que tant de générations anglaises ont chanté et chanteront encore :

*For he is a jolly good fellow
He is a jolly good fellow.*

Je les écoutai, un sourire sur les lèvres, sentant une indicible tristesse monter en moi. Je les quittai pourtant, faisant mine de me diriger vers ma cabine. Mais, arrivé là, je continuai mon chemin jusqu'à une partie du pont où l'obscurité était complète.

Je m'adossai à la rambarde et regardai autour de moi. J'étais seul et pouvais réfléchir en toute liberté.

Donc, une fois de plus, malgré moi, contre une volonté formelle, j'avais sauvé le *Shalimar* et, dans quelques heures, nous serions à Plymouth où trois êtres, qui ne m'étaient rien, m'attendraient sur le quai.

Mais si le capitaine Mac Grower m'écrasait ainsi de sa volonté, chaque fois qu'était en jeu un bâtiment de bois et d'acier, un simple navire, que serait-ce quand il s'agirait de sa chair et de son sang ?

Le sang est plus épais que l'eau, disent les Anglais, et n'était-ce pas — que je le veuille ou non — le sang du capitaine Mac Grower qui coulait dans mes veines ?

Jamais homme ne s'était encore trouvé dans pareille abominable situation. Allais-je continuer jusqu'au bout ou, au contraire, ne me déciderais-je pas au seul geste qui me libérerait et rendrait à chacun son dû ?

Je me retournai et, m'accoudant à la lisse, contemplai les flots.

Ils étaient noirs et semblaient courir contre les flancs du *Shalimar*. Par moments, ils s'élevaient pour se creuser la seconde d'après et retomber au gouffre éternel. Quelques lames plus fortes m'éclaboussaient de leur écume salée ; une petite pluie fine qui donnait un peu de fraîcheur à mon front brûlant.

Je regardai la mer, la mer si grande, la mer si vaste et je ne discutai plus.

Je tenais la rambarde à pleines mains et je cherchais à ne plus penser, à m'abstraire de tout, à tout oublier.

Combien de temps demeurai-je ainsi ?

J'entendis sonner la cloche de quart à l'avant du *Shalimar* et une voix d'homme répondre à un appel et répéter un ordre.

Il me sembla que l'on venait de changer la direction du navire.

Je serrai plus fort et fermai les yeux.

L'instant d'après, il y eut un bruit sourd dans l'eau sombre. Un bruit sourd que personne n'entendit, tandis que la fuite du navire effaçait le petit cercle qui avait commencé à se former.

Le *Shalimar* pouvait poursuivre sa route vers Ply-

mouth, nul drame de conscience ne marquerait son arrivée au port. A peine de la stupéfaction chez les hommes et une tristesse infinie dans trois cœurs. Mais il valait mieux qu'il en fût ainsi.

Je venais de sauter par-dessus bord et, revenu à la surface, je regardais le *Shalimar* qui fuyait là-bas, là-bas, et dont la lumière s'éteindrait bientôt dans la nuit opaque.

DEUXIÈME PARTIE

I

Je ne sais pas qu'elle avait pu être mon intention exacte en me laissant couler à l'eau, du pont du *Shalimar*. Avais-je décidé d'en finir une fois pour toutes ou désirais-je seulement rendre impossible l'entrevue de Plymouth ?

Le contact froid des vagues, qui me roulèrent dans la houle du navire, apporta une première réponse à ma question. J'eus la réaction instinctive devant la mort, et, étendant les bras, me mis en devoir de me maintenir à la surface.

Devant moi, à une centaine de mètres déjà, je voyais l'arrière du *Shalimar* qui continuait sa route et dont bientôt s'éteindraient les lumières. Je cherchai à lire son nom sur l'étambot et n'y parvins pas. La nuit était encore trop dense et chaque seconde augmentait la distance.

Tout à l'heure, le *Shalimar* disparaîtrait dans la brume

et je serais seul, point infime sur l'océan, dans cette nuit qui couvrirait toute chose de sa tristesse.

Le matin me trouverait-il seulement en vie ? J'eus une minute d'angoisse et fus sur le point d'appeler. L'inutilité d'une pareille tentative me retint. Quelles probabilités y avait-il que je fusse entendu par quelqu'un du bord ? J'avais délibérément rompu avec ceux qui m'entouraient. C'était à moi à accepter les conséquences de mon acte.

Une vague plus forte, bien que ce fût en réalité une simple houle, me submergea et, dans un frisson, je m'aperçus que j'avais froid.

Craignant l'engourdissement ou la crampe, je me mis à nager vigoureusement, tenant tête à la houle et suivant la direction que m'indiquait encore le feu arrière du *Shalimar*.

A la distance où nous étions de terre, c'eût été folie de ma part d'espérer y atteindre par mes propres moyens. La lumière du *Shalimar* me manquerait d'ailleurs bientôt et, alors, privé de tout guide, comment pourrais-je garder ma direction et ne pas retourner en haute mer, loin de tout secours ?

Quelle que fût ma résistance, ce ne pouvait être pour moi qu'une question d'heures. Tôt ou tard, je serais vaincu par le froid et la fatigue...

Mais, pour l'instant, je m'accrochais désespérément à la vie et nageais avec l'énergie du désespoir.

Était-ce l'effet de la douche salubre ? mais jamais mon cerveau n'avait été aussi lucide et n'avait plus parfaitement fonctionné. J'étudiais mon cas exactement comme s'il se fût agi d'un autre. Tellement même que j'en arrivais à m'imaginer que c'était réellement d'un autre dont il était question.

A la distance assez rapprochée où nous nous trouvions des côtes anglaises, il était dans les choses possibles que

je tombe au milieu d'une flottille de pêche ou sois aperçu par quelque *trawler* des petits ports de Cornouailles ou de Devon. C'était certainement par ici que devait se trouver leur terrain de chasse. L'heure et l'état de la mer légitimaient toutes les espérances.

Mais, hélas ! l'océan est vaste, et le point minuscule que j'étais ne risquait-il pas de ne pas être aperçu dans l'ombre !

Tout dépendait donc de moi et de ma capacité à tenir jusqu'au matin. Le soleil levé verrait mes chances s'accroître. Il ne s'agirait plus que de scruter l'horizon et de ne pas manquer l'occasion que pourrait m'envoyer le destin.

Si j'échouais, je coulerais simplement avec la conscience d'avoir accompli l'impossible !

Je ne me souviens plus si la perspective de la mort m'effraya. Je ne le crois pas. J'étais ballotté depuis tant de jours dans une aventure si hallucinante, qu'il m'était impossible d'envisager la vie avec plaisir. Je la sentais lourde de trop de menaces et pleine de trop de dangers. Mais, pourtant, c'était la vie et c'est pourquoi, au contact froid des vagues, je luttai farouchement pour la conserver.

J'avais nagé tête baissée, absorbé par mes pensées. Je la relevai pour scruter l'horizon. Le *Shalimar* avait définitivement disparu et il n'y avait plus rien maintenant pour me guider ou me soutenir moralement en me disant : « Là, est la vie tiède, le secours possible. » Je n'en ressentis aucun désespoir, mais nageai seulement avec plus de conviction.

Maintenant, d'ailleurs, mon unique but était non seulement de me soutenir sur l'eau, mais surtout de lutter contre l'engourdissement qui m'aurait été fatal. Par moments, la houle régulière qui m'élevait et m'abandonnait, produisait un effet bizarre que je n'aurais jamais cru possible : son long bercement m'assoupissait. Mais je

me réveillais la seconde d'après, les yeux pleins d'eau et la crainte au cœur.

Je commençais à m'épuiser et le froid surtout était tel que je m'en sentais pénétré jusqu'à la moelle. Mes doigts crispés refusaient de s'ouvrir et c'est avec les poings que je frappais la mer, avec une lassitude de plus en plus grande.

Le jour commença à se lever, mais une brume opaque avait remplacé les ténèbres et rendu la visibilité aussi mauvaise. C'est à peine si l'on y voyait à quelques mètres. Tout à coup je m'arrêtai et tendis l'oreille, sentant mon cœur battre. A travers cette ouate qui m'enveloppait, m'avait semblé entendre des voix humaines.

J'écoutai sans respirer, mais crus m'être trompé. Pourtant, la minute d'après, d'un autre coin de l'horizon, semblait-il, le bruit de voix se fit entendre à nouveau, mais sans que je parvienne encore à distinguer les paroles. Une seconde fois le silence s'établit et je me remis à frapper l'eau rageusement. Étais-je le jouet d'une illusion et ces voix n'étaient-elles que le bourdonnement de mon sang dans ma tête ? Pourtant il me semblait entendre le claquement que fait au vent la voile d'un bateau qui prend une bordée. Le doute n'était plus possible. Il y avait des hommes par là, le salut, la vie !

Tous mes sens tendus, dressé presque hors de l'eau, j'écoutai, angoissé par le silence qui était revenu et qui me paraissait atroce. Soudain, je n'y tins plus.

— Au secours ! Au secours ! criai-je de toutes mes forces, mais d'une voix si tremblante qu'elle me sembla un murmure incapable de franchir un mètre.

Je répétais, animé d'un feu que je n'avais pas connu de toute la nuit et qui, brusquement, s'était emparé de moi.

— Au secours ! Au secours !

Les secondes, les minutes me parurent des heures,

puis, nouvelle illusion peut-être, il me sembla entendre une voix qui me répondait.

Je bandai mon énergie et, une troisième fois, lançai dans la nuit un vrai hurlement :

— Au secours !

Je perçus un bruit de chaînes à mon côté et le claquement d'une voile. L'instant d'après, comme si une main invisible l'eût tiré, le rideau de brouillard s'entr'ouvrait, laissant glisser un *ketch* de pêche. J'entendis le frôlement de son étrave dans l'eau et distinguai deux silhouettes dressées à l'avant. Mon esprit, affolé d'espoir, ne saisit ni les paroles ni les gestes. Je regardais ce bateau qui sortait de la brume et qui venait vers moi pour me sauver.

Je vis l'avant grandir, s'élever au-dessus des flots et me dominer. J'entendis de nouveaux cris et ressentis un choc qui me fit rouler sur moi-même. Puis tout fut noir, tout sombra dans le vide. Je venais d'être frappé à la tête par la proue du *ketch*. Je coulais.

.

Il faisait grand jour quand je revins à moi. Un soleil tiède me réchauffait que, par moments, obscurcissaient des nuages. Je n'ouvris pas les yeux tout de suite et restai à goûter la douceur de la situation.

Je n'avais rien oublié de ce qui venait de se passer et je me souviens m'être répété sur un rythme très lent : « Je suis sauvé, je suis sauvé. »

Quelque chose dans ma figure dut pourtant indiquer à mes soigneurs mon retour à la vie, car j'entendis une voix rude jeter à la volée, tandis qu'une main me frictionnait sans ménagement :

— Davy Jones ne l'aura pas cette fois-ci, *old boy*. Il revient, le bougre. Mais il nous aura donné du mal.

— Continue toujours ! riposta une autre voix aussi

dure et qui appartenait à un homme occupé à élever et à abaisser régulièrement mes bras.

J'ouvris définitivement les yeux et éternuai.

— Hourrah ! s'exclama l'homme qui, le premier, avait parlé. On vous a tiré d'un sacré mauvais pas, sir, savez-vous ! Mais quelle idée de prendre son bain, à cette époque-ci, à cette heure et dans ces parages ?

— *Come on Bill*, intervint son compagnon, ne fatigue pas le gentleman par tes propos oiseux. Regarde, il referme ses persiennes. Donne-lui plutôt à boire une bonne rasade de whisky.

Je ne me fis pas prier et bus une telle lampée à la gourde que me passa un des marins que je les entendis siffler d'admiration.

— *Blimy* ! heureusement qu'il a moins de goût pour l'eau salée !

Je demeurai immobile, sentant le feu du whisky parcourir tout mon être et me réchauffer les poumons, le cœur, les veines. A la fin, faisant un effort, je parvins à me redresser.

— Où suis-je, demandai-je, et à qui dois-je la vie ?

— *Ketch* de pêche *Queen of the Rushes*, sir, du port de Torquay. Patron William Pratt. Le même qui vous parle. Lieutenant et homme d'équipage : Rufus Norton, ici présent, mon gendre. C'est une fière chandelle, savez-vous, que vous devez au sort, car si nous ne nous étions pas écartés pour une fois de notre champ de pêche habituel...

Malgré l'état de fatigue où je me trouvais, un fait s'imposa à mon esprit et me réjouit.

Si proche de Plymouth, j'avais craint d'être sauvé par un quelconque bateau de la flottille de pêche de ce port. C'eût été tomber de Charybde en Scylla. Il y aurait eu quatre-vingt-dix-neuf chances contre une, que le capitaine Mac Grower aurait été connu. La chance qui dai-

gnait me favoriser, après tous les coups de pied qu'elle m'avait administrés, avait mis sur ma route, par un hasard providentiel, des marins de qui je n'avais rien à craindre.

J'avais assez étudié la carte des côtes d'Angleterre pour savoir, approximativement, la distance de Plymouth à Torquay. Elle n'était certes pas considérable, mais suffisante en tout cas, car, ainsi que je l'espérais, rien, dans l'attitude des deux hommes, ne laissait soupçonner qu'ils m'eussent reconnu.

Je tentai de me remettre sur pied, mais n'y parvins pas.

— *Steady oh ! sir. Steady oh !* s'exclama le patron de la barque. Pas si vite, s'il vous plaît. Quand on sort de la petite aventure que vous venez d'avoir avec Davy Jones, on n'est pas solide sur ses pattes. Attendez que Rufus et moi, nous vous aidions à descendre dans le poste. Là, vous pourrez vous déshabiller. On vous étrillera le poil et, avec des vêtements secs sur le dos, vous vous sentirez un autre homme. Oh ! Rufus, vas-y du bras gauche, *lad*, tandis que je hisse le gentleman du bras droit.

Aidé de mes robustes soigneurs, je me trouvai enfin debout et tentai de faire un pas. Je crus que j'allais tomber tant mes jambes engourdis refusaient de fonctionner. Il fallut que les deux hommes me portassent à bras le corps comme un pantin disloqué. Sur le pont et jusqu'à l'écoutille, ce fut chose aisée. Mais, là, les difficultés commencèrent. Un coup de mer résolut heureusement le problème en nous faisant dégringoler tous trois le long de l'échelle jusqu'en bas.

— Voilà qui simplifie les choses, constata le patron, en se relevant le premier et en se tâtant pour voir s'il ne s'était rien démis. Oh ! Rufus, active un peu la lampe à pétrole et vois s'il y a encore de l'eau chaude. Je suis sûr que le gentleman boirait avec plaisir une tasse de thé.

Je m'étais traîné vers un casier où Rufus, peinant et jurant, me hissa. J'assurai le patron que quelque chose de bouillant me ferait en effet le plus grand bien, mais que le plus urgent était de quitter mes vêtements trempés.

— Affaire d'une seconde, sir. Le temps de fouiller dans ce cadre et de dire : Jack Robinson ! Seulement, dame ! ce seront de pauvres vêtements de marin et ce n'est pas sur eux que vous retrouverez les galons d'or de votre vareuse.

Je fronçai les sourcils, pressentant un danger. C'est vrai, il y avait mes galons. Imbécile que j'avais été de n'y point songer. Leur vue allait certainement éveiller les soupçons de ces hommes. Que pouvais-je leur dire pour expliquer ma présence dans l'eau, loin de tout bâtiment ?

Les capitaines au long cours n'ont pas l'habitude, à moins qu'ils ne soient fous, de tomber à la mer.

Je cherchai une seconde, feignant un nouveau malaise. Je crus avoir trouvé.

— Le plus tôt cette damnée veste quittera mon dos, le mieux cela vaudra. Si je n'avais voulu singer un de mes amis, *skipper* à Penzance, et ne lui avais emprunté cette défroque, je ne me serais pas cru capable de conduire un six-tonneaux et ne me serais pas jeté comme un idiot sur un récif dont je ne sais même pas le nom. La leçon a été dure, mais elle ne sera pas perdue. Fini entre la mer et moi.

Les deux hommes s'esclaffèrent bruyamment et j'eus l'impression que mon histoire, somme toute vraisemblable, n'avait éveillé aucun soupçon.

— Dame ! conclut un des deux, ce n'est pas parce que l'on a l'allure d'un véritable *skipper*, qu'on en est un. Car, pour l'avoir, vous pouvez vous en vanter.

Je parai ce nouveau danger.

— Ce qui n'empêche pas que ma seule occupation est l'élevage des poules et des chiens du côté de Barn-

staple. Rien de plus trompeur que l'apparence, voyez-vous.

— Ça explique en tout cas votre peau tannée de vieux loup de mer.

Tout en parlant, j'avais endossé les vêtements, sans élégance certes, mais propres et surtout secs, que me tendait le patron. Ils n'étaient pas tout à fait à ma taille, mais je ne pouvais demander l'impossible.

— Et, maintenant, du thé bouillant par là-dessus, et vous verrez qu'il n'y paraîtra plus. Au fait, qu'est-ce qu'il est devenu votre bateau ?

J'indiquai du geste que je n'en savais rien et qu'il avait probablement dû couler.

— Enfin, on le retrouvera le jour où l'on fouillera à fond le fameux casier de Davy Jones. Pour l'instant, le mieux est de ne plus y compter.

— C'est, je crois, ce qui est préférable, rétorquai-je en souriant.

J'avalai mon thé bouillant et reconnus la justesse des paroles du patron. Une chaleur, bien préférable à celle du whisky, circulait en moi ; mais chose étrange, alors que la première m'avait donné un véritable coup de caveçon, rendu nécessaire en mon état d'épuisement, celle-ci ne provoqua qu'une invincible envie de dormir.

Je fermai les yeux et le patron s'en aperçut.

— *Look here*, sir, vous tombez de sommeil et quelques heures de repos sont encore ce qui vous fera le plus de bien. Étendez-vous sur mon cadre et roupillez tant que le cœur vous en dira. Moi, je remonte près de mon camarade. Il y a peut-être encore des pseudo-capitaines à l'eau, bien que je préférerais en repêcher un vrai, à cause de la prime qui doit être plus forte. En tout cas, il y a sûrement du *bloater* ; je sens ça comme le chien sent le renard. Et le *bloater*, sauf votre respect, c'est ce

qui fait vivre ma famille. Bonsoir, sir, dormez bien et ne rêvez pas de naufrage.

Comme on m'y avait invité, je m'étendis sur le cadre et n'eus pas à attendre le sommeil. Presque instantanément, je sombrai dans ce grand vide qui ressemble si étrangement à la mort. Un vide presque aussi complet que celui où j'avais failli aller. Mais je me souviens qu'avant de perdre la notion des choses mes lèvres balbutièrent une phrase qui résumait toute ma pensée : « Je n'irai pas à Plymouth, Plymouth, Plymouth. »

Et puis tout fut noir.

Je me réveillai quelques heures plus tard et montai sur le pont. J'y retrouvai les deux hommes. La pêche n'avait pas dû être fameuse, car c'est assez mélancoliquement qu'ils contemplaient le petit tas de poissons argentés que les filets déversaient dans la cale.

— Le *bloater* a dû jouer au plus fin avec nous, m'annonça le patron. Car je mettrais ma main à couper qu'il y en avait des troupes, tout à l'heure. Je vous dis que je l'avais senti et mon nez ne me trompe pas.

Je m'accoudai à la lisse et, reprenant dans ma vareuse qui séchait au soleil ma pipe, je la bourrai avec du tabac que me tendit Rufus.

Nous restâmes silencieux. Devant moi, la côte d'Angleterre se profilait et j'apercevais nettement, au sommet des falaises rouges qui dressaient leurs remparts, les petits cottages entourés de verdure.

Les falaises, les cités du Devon ! Laquelle était Plymouth, la cité défendue, la ville où ce matin devaient se lamenter une veuve et deux orphelins ? Je n'osais interroger de peur de trahir mon ignorance.

Le patron lui-même me tira d'embarras.

— Plus besoin de rejeter les filets, énonça-t-il. On sera plus heureux demain. Une récolte moyenne de *boaters*

et un pseudo-capitaine, allons, on n'a tout de même pas perdu sa journée!

— D'autant plus, répliquai-je entre deux bouffées, que la pêche du pseudo-capitaine vous rapportera certainement plus que votre pêche la meilleure de l'année. Vous rentrez au port ?

Le patron ne fit pas semblant d'avoir entendu la première partie de ma phrase, mais, s'étant gratté le cou, il se tourna vers la terre.

— Pendant que vous dormiez comme un bienheureux, nous avons doublé la pointe de Prawle et Start Point. Maintenant nous remontons au nord vers Torquay. Nous avons laissé derrière nous Dartmouth ; ce que vous voyez là, c'est Brixham et un peu plus loin Paignton. Quelques instants encore et vous pourrez remettre votre veste galonnée pour faire une entrée sensationnelle à Torquay.

Ce fut à mon tour de ne pas répondre. Me levant, j'allai au mât, et, reprenant ma vareuse, retournai m'adosser à la lisse.

A l'aide du couteau qui était dans une des poches, je décousis la doublure où, peu de soirs avant, j'avais soigneusement caché les papiers d'Olivier Wendel — mes papiers — et l'argent que j'avais trouvé dans la cabine du capitaine. La plus grande partie était en bank-notes américaines, mais il y avait cependant quelques billets anglais.

Je transférai le tout dans mon costume de pêcheur et, roulant la vareuse en boule, la pris à deux mains.

Me penchant sur la lisse, je balançai un instant mon fardeau et, y mettant toutes mes forces, le lançai aussi loin que je pus, en mer.

Le patron de la barque, qui avait suivi mes gestes d'un œil attentif, en ôta sa pipe de sa bouche et cracha sur le pont.

— Hullo ! Mais pourquoi cela ? Elle était en excellent état cette veste.

Je lui coupai la parole.

— Oui, mais elle m'a attiré dans un trop sale guêpier et a été trop près de me coûter la vie. Puisque Davy Jones semble y tenir, je la lui donne de bon cœur ! Puissé-je ne jamais la revoir de ma vie.

— A moins qu'un poisson ne l'avale et ne la rapporte à Torquay, comme la bague d'un roi de l'Antiquité, dont j'ai oublié le nom, il y a peu de chances que cela arrive. D'ailleurs, il faudrait, au moins, un cachalot !

Je m'étais rassis et avais ouvert mon portefeuille. Y fouillant une seconde, j'en tirai quelques billets de la Banque d'Angleterre.

— Deux livres pour le superbe costume que j'ai sur le dos et cinq livres comme prime de sauvetage d'un pseudo-capitaine, croyez-vous que ce soit raisonnablement payé ?

Mon homme cligna de l'œil en empochant la somme.

— Plus que raisonnable, sir, et, à ce tarif-là, je vous repêche tous les jours.

Je secouai la tête et continuai.

— Seulement j'y mets une condition.

— Ah ! laquelle ? Je suis un homme religieux, sir, et dame!...

Je le rassurai tout de suite.

— Simplement de ne pas raconter ma petite aventure autour de moi. J'ai mon orgueil et ça me vexerait.

Il éclata de rire.

— Compris, sir. Comptez sur moi. J'avais craint que ce ne soit à propos de l'assurance. Mais pour ça...

Il me tendit la main que je serrai vigoureusement ; puis, regaillard, sans doute, à l'idée que sa conscience n'aurait pas à en souffrir, et surtout à la pensée des sept livres bien à l'abri dans sa poche, il entonna une chanson

de mer à laquelle son camarade, à l'autre bout du bateau, donna la réplique. Cela aida agréablement à faire passer le temps qui nous restait à demeurer ensemble.

Enfin, une jetée se dessina devant nous.

— Torquay, sir ! s'exclama le patron, en manœuvrant ses cordages pour préparer son entrée.

La mer était haute et le vent favorable, ce fut donc chose facile. Bientôt le *ketch* avait retrouvé sa place et s'amarrait au quai où le patron s'élançait d'un bond.

— Et nous y voici, sir. Sains et saufs, après une merveilleuse promenade en mer. Quelle bonne idée j'ai eue de faire relâche hier à Paignton et de vous y prendre. Vous voyez maintenant ce que valent les marins de Torquay !

Je me retournai et vis deux ou trois curieux qui avaient assisté à notre débarquement. De ces types que l'on trouve en train de fainéanter dans tous les ports. Je compris que c'était pour eux que le patron tenait ce petit discours. Je lui en fus reconnaissant. Selon toute apparence, le secret me serait bien gardé.

Je sautai à mon tour sur le quai et ne pus m'empêcher de ressentir un léger choc au cœur. J'étais en Angleterre. Dieu seul aurait pu dire ce qui m'y attendait !

Je ne m'attardai pas à ces pensées, mais, priant le patron et son second de venir avec moi dans le *pub* le plus proche, je bus avec eux le whisky de l'amitié. Sur quoi, leur serrant les mains et leur souhaitant adieu, je me dirigeai vers la gare.

Une heure après, j'étais dans une voiture de troisième qui, après m'avoir fait passer par Exeter, Taunton, Westbury, Newbury, Reading et Maidenhead, me déposait à la gare de Paddington, à Londres.

Là, j'étais perdu, absorbé par les millions d'individus venus de tous les points du globe, qui peuplent cette reine majestueuse des cités. Je devenais une unité à

laquelle nul ne ferait attention. Le capitaine Mac Grower pouvait disparaître à jamais, il ne laisserait pas plus de trace qu'un caillou jeté à la mer. Pour tous, il était mort des suites d'un accident au cours d'un accès de fièvre cérébrale. Il y avait à peu près une chance sur mille pour que l'on retrouve ma trace et découvre ma supercherie.

L'essentiel, maintenant, était de changer mon aspect physique. Cela ne devait guère présenter de difficultés grâce à cette barbe en collier d'un autre âge, qu'il suffirait de faire tomber. Il faudrait aussi me vêtir d'un costume plus en rapport avec les habitudes des citadins, car mes frusques de pêcheur, si elles étaient parfaites à Torquay, suscitaient un peu trop la curiosité des passants.

Tout cela, d'ailleurs, pouvait attendre à demain. Pour l'instant, l'important était de trouver un logis et de m'assurer un abri où me terrer quelques jours.

Je trouvai cela facilement du côté de Bishop's Road. Une pension de famille tenue par une vieille demoiselle qui me déclara que c'était bien la première fois qu'elle hébergeait un marin, mais que, vu les circonstances, une dame de qualité se devait de n'être pas regardante comme jadis.

Ce renseignement aurait suffi pour fixer mon choix ; aussi, ayant payé trois jours d'avance, je pris possession de ma chambre, tandis que se préparait le dîner.

Le capitaine Mac Grower était mort et Oliver Wendel allait dormir sa première nuit sur le sol britannique. Peu se doutait-il de ce qui allait suivre !

II

Mon intention n'était pas de demeurer longtemps à Londres. Juste le temps de brouiller les pistes. Quelque chose de plus important me tenait au cœur : l'accomplissement du projet que j'avais dû porter en moi et qui m'avait poussé à venir en Angleterre au temps où j'étais encore Oliver Wendel.

Je repris le paquet de toile cirée qui contenait les seuls points de repère de mon ancienne vie : mon livret de prison, la lettre de Béryl et surtout la lettre du vieux lord et les étudiai à fond dans le calme de ma petite chambre de Bishop's Road.

Celle-ci donnait sur une cour intérieure où le soleil ne devait jamais pénétrer, mais je réfléchis qu'à la prison de Springfield la cellule où j'avais passé quelques années avait certainement dû être moins ensoleillée. Cette chambre, en tout cas, avait un avantage : nul voisin ne pouvait y glisser un œil, mon seul vis-à-vis étant un mur sombre et triste où ne s'ouvrait aucune fenêtre.

J'avais rasé ma barbe en collier et fait l'emplette, chez un vieux juif du quartier, d'un costume gris foncé qu'on eût dit fait sur mesure. Tout de suite, j'avais été frappé par la différence que ces légères modifications avaient apporté à ma personne.

C'en était fini du capitaine Mac Grower, marin blanchi sous les embruns. Maintenant, ma glace me renvoyait le portrait d'un homme que je n'aurais même pas soupçonné. Un homme, aux joues un peu creuses et au menton proéminent. Bien adroit, vraiment, eût été celui qui eût pu mettre mon ancien nom sur cette nouvelle figure. Ma famille, peut-être, ou mes familiers mis à part ! Mais c'étaient ceux-là que je comptais éviter à tout prix.

Le plan que j'avais élaboré en lisant et relisant mes documents était simple : me rendre à Salisbury, chez le vieux lord qui me témoignait un tel intérêt et profiter de sa bienveillance à mon égard. Comménçant une véritable vie nouvelle, une telle amitié ne pouvait m'être que précieuse. Et puis, il y avait autre chose. Bien qu'il ne m'eût jamais vu, ce vieillard était au courant de tout ce qui me concernait. Si quelqu'un pouvait m'ouvrir une porte sur le passé, c'était bien lui, car plus les jours passaient et plus s'imposait à moi le désir torturant de savoir quelle avait été ma vie.

Le livret marqué : « Cour des Pardons » répondait bien un peu à ma question, mais trop imparfaitement. Il y avait tout le reste et il me semblait que ma vie nouvelle en dépendrait et que, sans cette connaissance, je ne pourrais rien bâtir de ferme.

Enfin, après m'être acclimaté à ma nouvelle figure, je jugeai tout danger de reconnaissance écarté, et décidai de franchir le Rubicon. J'annonçai donc mon départ pour le jour même à la Landlady qui en parut navrée. Sans doute était-elle revenue de ses préventions sur le compte des marins et capitaines.

Je repris un cab pour cette même gare de Paddington où, cinq jours auparavant, j'avais suscité la curiosité par ma tête de loup de mer et mon costume de pêcheur et remarquai avec plaisir que nul, cette fois-ci, ne fit attention à moi. Je refis une partie du trajet que j'avais

accompli en venant et ce ne fut qu'à Westbury que le train bifurqua pour se diriger vers la fameuse plaine, but de mon voyage.

Je débarquai à Salisbury à trois heures et, dix minutes plus tard, étais attablé dans la salle commune d'un hôtel aux allures de vieille auberge, à un jet de pierre, à peine, de la célèbre cathédrale.

J'avais pensé me reposer la nuit et attendre le matin pour accomplir ma démarche. La perspective d'une journée d'attente me sembla intolérable. Quelque pittoresque que fût la ville, je n'étais pas venu ici pour la visiter ou pour aller contempler les ruines de Old Sarum ou les pierres druidiques de Stonehenge. Je me décidai donc à brusquer les choses. Ma lettre sésame justifiait d'ailleurs par ses termes ce que ma hâte pouvait avoir d'insolite.

J'obtins facilement tous les renseignements que je désirais sur le manoir du vieux lord Larwood Bryn. The Rookery était à la sortie ouest de la ville, dans la direction de Wilton. Une voiture m'y mènerait en rien de temps. Tout le monde paraissait connaître parfaitement le vieux lord et ses habitudes, car, ayant posé diverses questions et demandé si j'avais quelques chances de le trouver à cette heure, le garçon qui me servait me répondit d'un air mystérieux que le vieux lord ne sortait jamais. Depuis plus de dix ans on ne l'avait vu franchir sa grille.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Depuis son malheur, sir, fut la réponse plutôt inattendue.

J'allais poursuivre mon interrogatoire, mais le garçon m'en ôta la possibilité.

— Vous savez bien de quoi il retourne, sir ? L'affaire a fait assez de bruit en son temps, dans tout le royaume.

— Mais que fait-il ainsi, seul, tout le jour, d'un bout à

l'autre de l'année ? hasardai-je pour dire quelque chose.

Et c'est alors que, plus inattendue encore, vint cette réponse qui me donna froid dans le dos et aurait dû m'éclairer et me faire abandonner mon projet. Quelles catastrophes n'aurais-je pas ainsi évitées !

— Il attend, sir !

Je répétais en écho, car ce mot éveillait en moi un souvenir que je n'arrivais pas à préciser.

— Il attend, dites-vous ?

— Yes, sir, il attend celui qui doit venir.

Je reposai la tasse de thé que je portais à mes lèvres, de peur de trahir mon trouble. Ma main tremblait et je dus faire appel à toute mon énergie pour me calmer.

Heureusement que le garçon, occupé à couper une tranche de jambon, sur une desserte, me tournait le dos. M'aurait-il vu qu'il n'eût pu que constater l'altération de mes traits.

D'ailleurs, ayant fait glisser la mince lamelle rose sur une assiette et l'ayant posée devant moi, il continua sur un ton enjoué qui contrastait avec ses paroles précédentes.

— Bah ! vous savez, sir, l'opinion de chacun est que le vieux est lunatique. Fou comme un lièvre de mars. Que voulez-vous, à ressasser toujours ses vieilles pensées et à rester enfermé comme une chouette dans un beffroi, c'est fatal que le cerveau se détraque.

J'avais repris mon calme et ces dernières paroles achevèrent de me rassurer.

— Et de qui, demandai-je, tenez-vous ces renseignements ?

— Des hommes du manoir, sir. Le dimanche et les jours de marché, vous savez, ils viennent ici prendre un verre d'ale sur le comptoir. Dame ! cela délie un peu leur langue. Mais à part sa marotte, c'est un vieillard bien inoffensif que lord Larwood Bryn. Un vrai lord anglais.

Je m'étais levé et, ayant réglé ma dépense, me dirigeai vers la porte.

Ainsi, de l'avis de chacun, l'homme que j'allais voir, et pour lequel j'avais traversé l'Atlantique, était fou. Fou comme un lièvre de mars, pour employer l'expression du garçon ; et sa folie consistait à attendre : celui qui allait venir !

Sa lettre dans ces conditions se présentait sous un jour bien différent. Loin d'être l'offre à cœur ouvert que j'avais cru y trouver, n'allait-elle pas se révéler une simple œuvre de dément ?

Je haussai les épaules et eus une minute de véritable découragement. Tout l'avenir que, sans me l'avouer, j'avais échafaudé sur cette offre, allait-il crouler ? Je ne pouvais me résoudre à y croire.

Je fis quelques pas dans la rue et hélai une voiture à cheval qui stationnait près du porche de la cathédrale. M'étant installé, je jetai l'adresse au cocher. Il agita son fouet en signe de réponse et, excitant sa bête de la voix, partit au petit trot dans la direction que l'on m'avait indiquée.

Je m'efforçai à ne plus penser, en m'absorbant dans la contemplation du spectacle qui se déroulait devant moi. Mais la juste réputation de Salisbury et des souvenirs historiques qui s'y rattachent ne dut guère peser dans la balance, car c'est à peine, aujourd'hui, si je puis évoquer une image de cette randonnée. J'atteignis pourtant le but que je visais : ne pas penser.

J'étais venu d'Amérique pour accomplir une démarche qui devait avoir — j'en avais l'impression, du moins — une importance primordiale sur ma vie et qui me rendrait peut-être la clef du passé ; quoi qu'il advienne, je pousserais l'aventure jusqu'au bout.

Nous étions sortis de la ville depuis quelques moments et roulions sur une route qu'encadraient des prairies et

des hautes futaies, quand, enfin, la voiture s'arrêta devant la grille en fer forgé d'un parc dont on apercevait le manoir à une assez grande distance, au bout d'une longue allée de chênes dépouillés de feuilles.

— The Rookery ! annonça mon cocher. C'est simplement pour voir, je suppose ?

— Non, j'entre ! répondis-je en sautant à terre et en tirant quelques pièces de monnaie pour le régler.

Les visiteurs à The Rookery devaient évidemment être rares et invariablement assurés d'un accueil défavorable, car, en dépit de mes paroles, mon homme s'obstina à ne pas partir. Sans doute voulait-il constater par lui-même mon échec, à moins que ce ne fût pour me ramener à la ville, une fois ma honte consommée.

Je sonnai donc et attendit sous le regard narquois du cocher. Enfin, apparut un domestique en livrée qui, m'ayant toisé des pieds à la tête, s'approcha des barreaux, sans ouvrir.

— Vous désirez ? demanda-t-il sèchement.

— Voir lord Larwood Bryn, j'ai un message à lui communiquer.

L'homme me dévisagea avec une arrogance marquée.

— Quel message ?

— Oh ! très simple. C'est moi que votre maître attend.

Le valet se rapprocha de la grille et m'examina avec plus d'attention.

— Plus d'un gaillard s'est amusé à ce petit jeu avec mon maître, depuis que quelques domestiques trop bavards ont parlé. Il serait peut-être nécessaire de faire aussi connaître la ville d'où vous venez.

J'hésitai une seconde, me demandant de quelle ville il pouvait être question et si, par simple ignorance, je n'allais pas commettre une erreur fatale. J'eus, heureusement, une sorte d'inspiration.

— De Springfield, Massachusetts, Amérique, déclarai-je.

Le valet s'inclina et je remarquai un ton nouveau dans sa voix.

— Je vais transmettre votre message. Veuillez attendre je vous prie.

Je restai devant la grille à m'interroger avec inquiétude. Avais-je bien fait de mentionner Springfield et n'aurais-je pas dû dire Boston ou Londres ? Pourtant, c'était là où le message m'était parvenu. C'était donc cette seule ville qui devait intéresser le vieux lord.

Une voix me fit retourner.

— Dites donc, ils ne semblent pas pressés de vous admettre là dedans. Je crois que j'ai bien fait de vous attendre, hein ?

Je ne répondis pas.

L'attente, cette fois, ne fut pas de longue durée. Quelques minutes au plus meublées par les discours du cocher à son cheval et, à nouveau, le valet apparut au bout de l'allée. Il marchait vite et fut bientôt à la grille.

Sans un mot il l'ouvrit et, péniblement, la fit tourner sur ses gonds.

— Le maître va vous recevoir, sir. Il m'a prié de l'excuser de vous avoir fait attendre. Par ici, sir, c'est tout droit.

Derrière moi, la lourde grille se referma et je vis le valet la verrouiller. Je n'y prêtai guère d'attention. C'était une précaution toute simple. Mais, quelques heures plus tard, quand le drame battit son plein, je devais me souvenir de ce détail. Pour l'instant, je ne pensais qu'à une chose : j'étais dans la place. J'allais me trouver face à face avec le lord mystérieux.

Nous parcourûmes rapidement la longue allée et atteignîmes le perron du manoir. Le valet s'arrêta pour me laisser franchir le seuil et je me trouvai dans un grand hall qu'ornaient de nombreux trophées de chasses au

renard, ainsi que des gravures colorées se rapportant à ce sport.

Lord Larwood Bryn devait certainement être un fervent du grand air, bien dans la tradition des gentlemen campagnards, mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur ce sujet, une porte venait de s'ouvrir et un être humain, la main devant la face, comme si la clarté des ampoules électriques l'eût aveuglé, me contemplait des pieds à la tête et semblait me boire des yeux.

J'ai dit : être humain. J'aurais mieux fait, je crois, d'employer une autre expression, car le mot *gnome* semblait fait exprès pour lui et expliquait seul ce qu'il y avait de bizarre et d'hallucinant dans sa personne.

Qu'on imagine un être n'atteignant pas cinq pieds. Bossu et boitant par-dessus le marché, et l'on aura une première notion de la créature qui me fixait. Ajoutez à cela une figure rasée, ridée par l'âge, où s'ouvrait une bouche sans dent et un nez informe, pareil, par ses dimensions, à celui que l'on prête à Punch, et le tableau sera complet.

Oui, en vérité, le *gnome* rappelait le Punch des gravures. Il était difforme et grotesque. A la main, il tenait une canne à pommeau d'argent sur laquelle il appuyait son corps voûté qu'enveloppait une jaquette noire. Les basques en étaient relevées et permettaient d'apercevoir de courtes jambes gainées dans une culotte de chasse qui en accentuait la minceur.

Il me regarda un long moment sans parler, en hochant seulement son menton en galoche. Enfin, il se décida, mais d'une voix cassée qui sonna comme une crécelle.

— Moi, je suis Beckett, l'intendant de lord Larwood, dit-il. Et que désirez-vous, vous qui venez si tard ?

Je récitai à nouveau ce que j'avais conté au valet, mais, voyant toujours l'irrésolution peinte sur son visage, je tirai la fameuse lettre de ma poche et la lui tendis.

Il me l'arracha littéralement et la porta à ses yeux.

Il sembla la dévorer et une sorte de tremblement le saisit.

— *So ! So !* énonça-t-il, avec une flamme étrange dans le regard. Alors il faut venir avec moi, car vous êtes attendu comme jamais homme ne le fut. Seul celui qui possède cette lettre pouvait forcer ces portes, et c'est vous ! vous ! Venez, il y a si longtemps qu'il attend !

Il frappa de sa canne contre le parquet et le valet de pied qui attendait, immobile contre la porte d'entrée, la fin de cette étrange conférence, tourna sur ses talons et disparut dans un couloir transversal.

Nous restâmes seuls, en tête à tête, le gnome et moi. Il porta à nouveau sa main en visière devant ses yeux et m'examina comme un maquignon pourrait le faire d'un cheval. Il semblait ne pouvoir s'arracher à ce spectacle, il fallut un mouvement d'impatience de ma part pour le rappeler à la réalité.

Glissant sa canne à pommeau sous son bras, il se frotta les mains.

— C'est un beau soir, que celui-ci, pour lord Larwood. Venez, je vais vous conduire à lui. Moi, je suis Beckett, seulement le vieux Beckett, l'intendant.

Il poussa la porte par laquelle il avait surgi et me fit signe de passer. J'obéis et, marchant tous deux côte à côte, nous suivîmes un long corridor sur lequel s'ouvraient d'autres portes. Il marchait lentement, péniblement, s'arc-boutant sur sa canne et geignant à chaque effort. Malgré l'impatience qui me tenaillait, je devais ralentir mon allure pour rester à sa hauteur. Mais, intérieurement, je bouillais et je me souviens que je crispais mes mains.

Enfin, nous arrivâmes à la porte qui terminait le couloir, et mon guide s'arrêta.

— C'est là, dit-il en baissant la voix. Comme tous les soirs, lord Larwood m'attend pour sa partie de *back-*

gammon, car c'est son jeu favori. Donnez-moi votre lettre pour qu'il sache tout de suite à qui il a affaire. Bien qu'en réalité c'est presque inutile : un seul homme devait venir ainsi : vous.

Il frappa deux coups secs et, sans attendre la réponse, ouvrit la porte.

La pièce où je pénétrai était petite, sans aucun ornement, si ce n'est dans un coin un portrait auquel, pour l'instant, je ne prêtai pas attention. A un angle, une table, entre deux fauteuils, supportait une lampe à pétrole dont la clarté tombait sur une boîte de *backgammon*, ouverte pour une partie. Un homme à cheveux blancs, cassé lui aussi par l'âge, occupait un des fauteuils et semblait rêver, les yeux dans le vide.

Au bruit de nos pas, il releva la tête.

— Vous avez bien tardé, ce soir, Beckett, prononça-t-il lentement, sans paraître remarquer ma présence. L'heure de la partie est déjà passée de cinq minutes.

Sans un mot, le vieil intendant tendit au vieillard la lettre qu'il tenait dans ses doigts noueux.

Lord Larwood l'approcha de ses yeux et en lut quelques lignes pendant que le vieux Beckett me glissait à l'oreille.

— Lord Larwood n'a qu'une passion, sir, le *backgammon*. Ah! ah! c'est un noble et intéressant jeu et vous allez ce soir assister à la plus belle partie que vous verrez jamais.

Le vieillard avait lu la lettre. Je vis sa main retomber tandis que ses yeux, à nouveau, se perdaient dans le lointain. Mais cela ne fut l'effet que d'une seconde. L'instant d'après, il froissait la feuille entre ses doigts et, la tenant au-dessus du verre de lampe, attendit qu'elle s'enflamme.

Je vis le papier se craqueler, jaunir, noircir et enfin prendre feu. Je ne bougeai pas, mais quand le brandon

jeté par le vieillard s'abattit sur le plancher, où il acheva de se consumer, ce fut plus fort que moi, je fis un pas et posai le pied dessus.

Pour la première fois, lord Larwood sembla conscient de ma présence.

— A quoi vous servirait-elle maintenant, puisque vous êtes ici ? articula-t-il d'une voix étrange. Ce n'est pas ce qui est écrit qui compte, c'est ce qui est en nous. Asseyez-vous et, vous, Beckett, n'oubliez pas les lois, — il s'arrêta net et reprit — n'oubliez pas de mettre sur la cheminée le whisky et les verres. Nous en aurons besoin.

J'eus l'impression qu'il avait primitivement voulu dire : « les lois de l'hospitalité » et que, brusquement, il y avait répugné. Ce simple fait ne laissa pas de me troubler.

Mais, déjà, Beckett, clopin-clopant, avait exécuté l'ordre et me tendait un verre. Je le pris et en bus une gorgée.

Ni Beckett ni lord Larwood ne m'imitèrent et, gêné, je posai ma liqueur sur la cheminée, hésitant sur l'attitude que je devais adopter. Beckett me tira d'embarras en me désignant un troisième fauteuil qu'il avait avancé près de la table et en me priant de m'asseoir.

— Le *backgammon* ne se joue qu'à deux, sir, et c'est dommage. Mais si vous voulez regardez, je suis sûr que cette partie vous intéressera.

Il mit les deux dés dans le cornet et le tendit à lord Larwood. Celui-ci, comme si je n'eusse pas existé, le prit en main, le secoua et jeta les dés.

— Cinq et quatre, annonça Beckett, tandis qu'il les rassemblait et s'apprêtait à jouer à son tour.

— Cinq et deux, proclama-t-il en se frottant les mains.

Chaque homme fit mouvoir ses pions sur le tapis et la partie continua.

Pour l'observateur, ignorant les causes de notre réunion autour de cette lampe familiale et dans le calme de cette petite pièce, cette partie où seuls deux hommes

parlaient, tandis que le troisième restait silencieux, absolument hors de leur conversation et de leur attention, eût semblé des plus naturelle, mais pour moi qui savais et qui, par surcroît, portais un secret ignoré des deux autres, de quel air fantastique ne se teintait-elle pas ?

J'étais chez l'homme qui m'avait fait venir d'Amérique et, au lieu de s'occuper de moi, il jouait au *backgammon* et semblait même éviter de porter les yeux de mon côté ! Pour lui, je n'étais pas dans cette pièce. Je n'existais pas.

Il y avait aussi le traitement qu'il avait fait subir à la lettre, dont j'apercevais les fragments calcinés sur le parquet.

Mais où étais-je donc et que voulait dire tout cela ?

Enfin, la partie se termina, gagnée par Beckett qui rit bruyamment.

Se levant, il alla à la cheminée et d'une traite absorba le verre qu'il s'était versé. Je le suivis des yeux, mais, en me retournant, je pus me rendre compte d'une chose : lord Larwood, profitant de mon inattention, avait fixé ses yeux sur moi et me contemplait avec une expression dont la tristesse me frappa. Il se détourna d'ailleurs aussitôt et, arrangeant les pions sur le tableau, demanda :

— On fait la revanche, Beckett ?

Ce dernier, qui remplissait à nouveau son verre, cligna de l'œil.

— Oui, bien sûr la revanche ! Ah ! ah ! Et n'est-ce pas une revanche qui nous attend, milord. Une belle revanche !

Il se rassit et, à mon exaspération, la partie recommença, mais non pas silencieusement, comme la fois précédente. Au contraire, les deux hommes parlaient, mais toujours comme si je n'eusse pas été là, s'entretenant de personnes et de faits que j'ignorais.

Cela dura, environ, vingt minutes. Tout d'abord, j'avais cherché à coordonner ces paroles pour me renseigner

sur l'homme chez qui je me trouvais. J'y renonçai, tant ces propos étaient décousus et, la plupart du temps, dérisoires. Pourtant, il me semblait impossible qu'ils ne cachassent pas autre chose et c'est pourquoi, en réagissant contre l'engourdissement qui m'envahissait, je me tenais prêt pour la minute qui, certainement, allait venir. Alors, tout ce fatras de vaines paroles serait balayé, pour nous laisser face à face avec la réalité.

Que serait-elle ? Je l'ignorais, mais je la sentais comme l'esprit prévoit le malheur prêt à s'abattre.

Enfin, une phrase d'apparence anodine amena la réponse qui agit sur moi comme une secousse électrique.

Je crois qu'il était question d'une course de chevaux ou d'une chasse au renard, mais, sans interrompre son jeu, lord Larwood interrogea :

— Et en quelle année cela se passait-il, Beckett ?

— En l'année où l'on a pendu votre petit-fils, milord, fut la réponse pour le moins inattendue.

Je relevai brusquement la tête et fixai le vieillard. Il n'avait pas bronché et aucun trait de son visage ne s'était altéré. C'était toujours le même masque ridé, impassible et grave. Il tenait le cornet à la main et le secouait.

Beckett non plus n'avait pas bougé, mais j'eus la sensation que quelque chose pesait sur nous, lourdement, qui allait enfin éclater comme un orage.

Les dés tombèrent et le vieux lord fit mouvoir ses pions.

— Oui, c'est vrai, Beckett, c'était cette année-là, reprit-il plus doucement. Un beau garçon pourtant et si heureux de vivre ! Je me souviens quand il était petit. Tu te le rappelles aussi, Beckett ? Mais voilà, ni toi ni moi ne pouvions prévoir. A toi de jouer, Beckett.

Les dés roulèrent, tandis que je fixais le portrait que je n'avais fait qu'entrevoir. C'était celui d'un jeune homme, fort, athlétique, et portant le costume d'un joueur de

cricket. Je vis alors qu'au coin du cadre il y avait un mince nœud de ruban noir, et je compris. C'était ce petit-fils dont il venait de parler et qui avait été pendu. Malgré moi, mon cœur se contractait à ce mot.

Pendu ? Mais pourquoi, pourquoi ? Le jeune homme, l'enfant presque, dont je contemplais le portrait, n'avait rien d'un criminel.

Le jeu se poursuivit silencieusement, puis, à nouveau, le vieillard prit la parole.

— Il était jeune pourtant, Beckett, vingt-trois ans, et la vie s'ouvrait devant lui. Pourquoi le destin le frappa-t-il quand il n'avait rien fait ?

— Hélas ! Milord, parce que le malheur n'est pas de ceux qui frappent en disant : ouvrez, je suis celui qu'on attend.

— C'est vrai, Beckett, c'est vrai.

Une fois de plus, la conversation tomba, mais j'eus l'impression que les deux regards se fixaient subrepticement sur moi. Je les sentais qui me vrillaient le corps, cherchant à lire au fond de ma pensée, allant jusqu'au fond de mon âme, dans ces replis secrets où l'on cache ce que le monde doit ignorer.

Je les sentais, mais ne tournai la tête ni à droite ni à gauche. Je regardais le portrait. D'ailleurs, en dépit de la phrase sur « celui que l'on attend », en quoi ces paroles eussent-elles pu me toucher ?

Mon calme dut impressionner les deux hommes, car leurs regards m'abandonnèrent, tandis que retentissait le bruit des dés, secoués dans le cornet et jetés à la volée.

— Six et six, annonça le vieillard.

— Un beau coup, commenta le gnôme.

La main décharnée saisit deux pions et leur fit changer de place. Elle s'immobilisa en l'air et trembla, puis, s'abattant lentement, se posa sur le rebord de la boîte, tandis que l'autre empoignait le bord opposé.

— Beckett, Beckett, crois-tu que les fantômes se lèvent parfois et reviennent sourire à ceux qui les vengent ? Oh ! si cela était, Beckett ?

— Cela est, milord, et, surtout, cela sera.

Le vieillard, qui s'était presque soulevé de son fauteuil, retomba comme brisé par l'effort. Il ferma les yeux.

— A moi de jouer, reprit Beckett en s'emparant du cornet. Sept et deux. Vous voyez, milord, toute la chance est pour vous ce soir.

Le vieillard rouvrit lentement les yeux à ce mot et me fixa.

— La chance ! La chance ! bégaya-t-il. Oui. Mais, ce soir, j'en ai presque peur, Beckett.

— Alors, regardez le portrait pour vous donner du courage.

Cette fois, mon regard se porta sur la figure de lord Larwood, et je vis ses yeux presque éteints s'attacher au portrait. Sous les pensées qui devaient l'animer, ses prunelles reprirent de leur feu, tandis que tout son visage se colorait. Il serra les poings et se redressa pour mieux marquer sa volonté.

— Dix ans que ces choses se sont passées, Beckett, et, ce soir, il me semble, qu'elles ne datent que d'hier ou, plutôt, qu'inconnues encore de nous elles sont en train de se réaliser, au moment même où je parle.

» Tu te souviens, Beckett, nous jouions ainsi tous deux à la même place ; et nous l'évoquions. Nous ne l'avions pas vu de deux jours, car, le matin précédent, il était parti pour Londres avec l'ami en qui il croyait le plus. Comment s'appelait-il, Beckett ? »

Beckett, qui jouait avec le cornet, haussa les épaules.

— Qu'importe le nom, milord. Rassurez-vous, les fantômes reviendront à leur temps.

— Tu as raison, ils reviendront, ils reviendront. Ne sont-ils pas déjà revenus ?

Il y eut un silence lourd de gêne et j'éprouvai, à nouveau, cette sensation que je n'arrivais pas à définir. Cette conversation par-dessus ma tête, entre ces deux vieillards qui ne cessaient de jouer, avait quelque chose de troublant qui m'agissait sur les nerfs. J'aurais voulu l'interrompre, me lever, partir. Je ne le pouvais pas, quelque chose de plus puissant que moi me retenait.

— Huit et quatre, annonça Beckett.

— Six et cinq, riposta le vieux lord.

Les pions bougèrent sans bruit sur le tapis et l'évocation reprit.

— Il était allé voir sa fiancée, n'est-ce pas, Beckett ? Cette petite jeune fille blonde qu'il avait rencontrée deux ans auparavant à Bath. J'avais aimé son sourire et sa douceur, tu te souviens ? Et j'attendais impatiemment le jour où elle entrerait dans cette vieille maison, y apportant sa jeunesse et sa gaieté. Mais elle ne devait jamais y entrer, Beckett. La mort devait la frapper, et, par elle, mon petit-fils. Sept et deux.

— Quatre et cinq.

— Oui, nous avons joué toute cette nuit-là et, avant de nous quitter pour aller dormir, nous avons porté un toast aux jeunes fiancés. Un toast pour leur bonheur ! Quelle ironie ! Et, le lendemain, nous apprenions la chose : la jeune fille blonde avait été assassinée chez elle et l'on accusait un homme du meurtre. Un homme qui, à deux heures du matin, était dans sa chambre : mon petit-fils.

— Oui, milord, mais vous savez bien qu'il était innocent.

— Je le sais, Beckett. Cela n'a pas empêché qu'ils ne l'ont pas cru et qu'ils l'ont pendu. Oh ! *my god, my god !*

Le cornet lui tomba des mains, tandis que les dés roulaient à terre. Il porta ses doigts à son cou comme si lui-même eût ressenti la corde lui encerclant la gorge.

Quelques secondes il resta livide, les yeux vagues.

Je me levai d'un bond, prêt à lui porter secours, mais, devant son immobilité et l'attitude de Beckett, je ne pus que me rasseoir.

Ce dernier, après avoir ramassé les dés, les avait remis dans le cornet et les agitait.

— Un et trois, annonça-t-il.

Lentement, les mains du vieillard se reposèrent sur la table et lui aussi joua et fit mouvoir ses pions.

Plus que jamais, on eût dit qu'ils étaient seuls dans la pièce. Pourtant, le dialogue se poursuivait et je sentais, à une angoisse indéfinissable, que tout cela avait un but et allait vers un dénouement, où, plus que je l'eusse désiré, j'aurais ma part.

— Les journaux, Beckett, reprit le vieillard, ont expliqué la chose en disant que mon petit-fils était ivre et qu'il avait pénétré de force dans la chambre de sa fiancée.

— Oui, milord, ils ont dit aussi qu'elle lui aurait résisté et que, dans son ivresse... Mais vous savez bien que cela n'est pas vrai. Dans sa prison, le jeune squire m'a tout confessé. Il l'a dit au juge aussi. Seulement, l'homme à la perruque n'a pas voulu le croire.

— C'était un enfant qui ne savait pas mentir, pourtant, Beckett?

— Oui, mais il y avait son mauvais génie qui était là. Jouez, milord. C'est à vous.

— Cinq et six, Beckett. A toi.

— Quatre et quatre. J'avance, milord et, si vous ne vous reprenez pas, je vous bats.

— Ce n'est pas encore fini, Beckett, pas encore. Mais comme tous ces faits, vieux de dix ans, reviennent aujourd'hui ! On dirait que, pour la première fois, nous osons les accueillir et les exprimer à haute voix. Oui, c'est vrai, tu as été le voir, toi. Moi je n'en ai pas eu la force.

— Il était ivre, milord, mais que nul ne le bâme. Un homme l'avait entraîné et fait boire à en perdre la raison. C'est cet autre, qui, par ses plaisanteries, l'a poussé à commettre l'acte fou. La chambre de sa fiancée était au premier étage et donnait sur le jardin. Il s'y introduisit et le destin s'accomplit. La jeune fille se donna à lui.

— Ils étaient beaux et jeunes, tous deux, Beckett. Le ciel, plus indulgent que le monde, aura pardonné.

— Oui, mais il y avait l'homme infâme qui avait tout machiné. Et ce n'était pas par simple jeu qu'il avait mis sur pied cette ignominie. Les deux enfants étaient dans les bras l'un de l'autre, ne parvenant pas à s'arracher au bonheur, quand soudain, à son tour, il surgit, la moquerie aux lèvres. Il prétendit que c'était à la suite d'un pari que la chose avait eu lieu, et la jeune fille blêmit sous l'outrage. Votre petit-fils non plus, n'osant avouer son ivresse, ne sut pas trouver les mots qui convainquent. Pourtant, il voulut punir le misérable, mais, d'un mot, celui-ci paracheva son œuvre : « Voyons, Jimmy, tu sais bien ce qui a été convenu entre nous ? Pourquoi faire l'imbécile. »

La jeune fille ne voulut pas en entendre davantage. Elle crut, dans son dégoût, que l'affaire avait été vraiment montée par les deux hommes et, pour sauver sa réputation, elle leur offrit ses bijoux. L'homme les empocha et, saisissant le bras de votre petit-fils qui n'arrivait pas à comprendre la réalité de cette scène, il l'entraîna vers la fenêtre. Il y arriva seul, car, à ce moment, un coup de feu retentit et le corps de la jeune fille s'abattit sur le tapis. Folle de honte, elle n'avait pu résister à la tentation du revolver trouvé près de ses bijoux. Elle venait de se percer le cœur.

— Oui, Beckett ! intervint le vieillard, en se soulevant de son fauteuil avec une vigueur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. Je me souviens, l'homme sauta par la

fenêtre, s'enfuit et nul ne retrouva sa trace. Mais mon petit-fils, dégrisé, s'était jeté vers ce corps étendu devant lui et s'était agenouillé. C'est là où on le trouva, tenant le petit revolver en main et contemplant le cadavre de celle qu'il avait aimée. Il était seul et tout l'accusait. On l'arrêta, on l'emmena en prison et, deux mois après, Beckett, on le condamnait à mort et, par un matin lugubre, on le pendait dans la prison de Pentonville. Beckett, Beckett, tu vois, je n'ai rien oublié.

La bouche du vieillard trembla, agitée d'un mouvement nerveux, et ses pommettes exsangues se colorèrent. Je le regardais avec une sorte d'effroi comme aussi une immense pitié, mais son regard ni celui de Beckett ne croisèrent le mien. Comme je l'ai dit, je n'existais pas. Je n'étais pas dans la pièce.

Le vieillard calma lentement l'agitation de tout son être et reprit son cornet.

— C'était à toi, Beckett, je crois ?

— Oui, milord, deux et deux.

— Six et six pour moi. Tu vois, la chance me sourit à nouveau. Mais quel était-il cet homme que je n'avais jamais vu et qui entra dans ma maison à pas feutrés pour être le mauvais génie de mon petit-fils ? Tu t'en souviens, Beckett ?

— C'était un capitaine, milord.

— C'est bien cela. De quel régiment ?

— Du Royal Carhwal Rifles, de Mandalay. Bien qu'à vrai dire il n'en faisait déjà plus partie, chassé qu'il en avait été par ses pairs et obligé de donner sa démission à la suite d'une affaire infamante. Une tricherie au cu, je crois.

— Une idée malfaisante, comme tu le vois, Beckett, et as-tu oublié son nom ?

— Ah ! milord, je l'ai tant répété en priant pour l'âme du jeune squire et pour la punition de l'auteur de sa

mort ! C'était le capitaine Horace Edgar Oliver Wendel.

Je bondis comme sous un coup de feu et, dans mon excitation, renversai la table.

— Vous dites ? hurlai-je d'une voix étranglée.

— Horace Edgar Oliver Wendel, reprit le vieux majordome sans se lever et en me regardant de son fauteuil.

Il avait la bouche serrée et les poings crispés. Je m'emportai.

— Mais c'est faux, c'est faux. Ce n'est qu'un tissu de mensonges et d'infamies. Jamais Oliver Wendel n'a été l'être abominable que vous dites. Oliver Wendel a pu commettre des fautes, mais il a le sentiment de l'honneur et il les a payées de sa personne et rachetées. Ceci n'est qu'une histoire inventée de toutes pièces. Vous voulez vous jouer de moi. Je vous répète que ce n'est pas vrai. C'est impossible.

J'implorai le vieillard du regard et du geste. Il ne me répondit pas, mais, s'appuyant de tout son poids sur les bras de son fauteuil, parvint à se lever. Marchant lentement et titubant à chaque pas, il traversa la petite pièce et s'arrêta devant le portrait. Le décrochant, il me le tendit.

Je le pris et machinalement le retournai. Deux lignes me sautèrent au visage, me tordant le cœur :

« Jimmy Bryn, exécuté à la prison de Pentonville pour un crime commis par son ami le capitaine Oliver Wendel. Mon Dieu ! ayez pitié de son âme ! »

Je jetai la photographie sur la cheminée et tentai encore de me défendre.

— Ce n'est pas vrai. Jamais je n'ai fait cela.

Je fis un pas vers le vieillard et cherchai des mots pour plaider ma cause. Brusquement je me tus et, m'effondrant dans le fauteuil, pris ma tête à deux mains.

Que savais-je, en effet, de mon passé et de quel droit osais-je affirmer : « Ceci est vrai ; ceci est un mensonge. »

J'étais venu dans l'espoir qu'un peu de mon ancienne vie me serait révélée et que je saurais, enfin, le genre d'homme que j'avais été. Et voici qu'un coin du voile se soulevait, et le spectacle était si atroce que, devant lui, je me sentais pris de vertige. Mais de quel droit refusais-je de l'accepter, puisque c'était mon passé, l'héritage des années enfuies et puisque, vil et criminel, j'étais cet homme : Oliver Wendel ?

Mes mains meurtrirent ma tête et je cherchai encore à discuter avec l'inévitable, à lutter quand même. Je me sentais comme un combattant qui épuise ses dernières forces et qui sait que, tôt ou tard, il succombera ; ou plutôt comme un homme tombé dans des sables mouvants. Petit à petit, le froid glacial de la vérité montait et étouffait chacune de mes révoltes. J'étais Oliver Wendel, j'avais fait tout ce que l'on me reprochait. Qu'y pouvais-je ? J'en acceptais l'idée et m'y habituais. Pourtant mon être entier se hérissait et mes dents claquaient comme si j'eusse grelotté de froid.

III

Je relevai la tête. Les deux hommes n'avaient pas bougé : Beckett adossé dans son fauteuil et lord Larwood se soutenant contre le mur. Le silence avait quelque chose d'angoissant. On eût dit une chambre de mort.

A la fin, cette immobilité et ce silence m'exaspérèrent ; je voulus d'un coup rompre le sortilège.

— Et puis après ? lançai-je soudain. Et puis après ? Que vous importe qu'Oliver Wendel ait agi comme vous le dites ? Il était son maître, je suppose ?

Une sourire entr'ouvrit la bouche de lord Larwood et se changea en un rire saccadé, grimaçant.

— La bête fait tête, comme le renard devant la meute. J'aime mieux ça. Je ne retrouvais pas l'Oliver Wendel du crime et j'étais déçu. Maintenant je le vois devant moi, il se démasque.

Je serrai les poings et marchai vers le vieillard.

— Je ne veux pas chercher à me défendre. Vous êtes fou. Tout le pays me l'a dit et j'aurais dû me méfier. Mais vous oubliez que si, vraiment, j'avais eu quelque chose à me reprocher, la police...

Je m'arrêtai devant le nouvel accès de rire du vieillard.

— Beckett ! Tu l'entends. Rien à se reprocher ! Cet homme dont la vie n'a été que crime.

— Mais on aurait trouvé les bijoux sur moi.

— Pas si vous aviez pris la précaution de les confier à des complices et de partir le soir même pour l'Amérique où l'on perdit votre trace. Le malheur, c'est que cela ne vous a pas suffi et qu'après bien des recherches j'ai pu vous retrouver. Oh ! la prière que j'ai adressée au ciel, le soir où j'ai su par Beckett, qui vous hait plus que moi, si c'est possible, que vous portiez l'habit aux larges flèches des forçats de Dartmoor !

Les poings, que je levais au comble de la rage, retombèrent comme s'ils eussent été de plomb, et j'eus la sensation d'une décharge en pleine poitrine. Je pliai sur moi-même et sentis mes yeux s'injecter.

— Vous dites ?

Je dus hurler ces mots, car le son de ma voix m'épouvanta.

— Oui, continua le vieillard, à Dartmoor, où vous vous étiez fait mettre pour cinq ans, une fois de plus, à la suite d'une affaire de chantage contre l'honneur d'une femme.

Je portai mes mains à mes oreilles et clamai :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

Le vieillard continua et sa voix me parvint chevrotante, mais me torturant jusqu'au fond de l'âme.

— On ne s'évade pas de Dartmoor et j'attendais votre libération pour entrer en jeu et vous tenir à ma merci, mais la chance voulut que l'on vous fît remise d'une partie de votre peine ; et vous partîtes six mois avant la fin. Heureusement que, des gens comme vous, on sait où les retrouver ! Deux ans ne s'étaient pas écoulés que j'apprenais qu'un tribunal américain venait de condamner pour escroquerie, chantage et menaces de mort, à vingt ans de travaux forcés, un Anglais, soi-disant

ancien capitaine des Indes, qui s'appelait Oliver Wendel. Il ne me restait qu'à attendre : la bête était retournée à sa bauge.

Je crus enfin le moment venu de me défendre contre ce flot d'accusations qui montait et dont l'ignominie, peu à peu, me submergeait.

— C'est que vous ne savez pas alors que mon innocence a été reconnue. Un autre s'est accusé à ma place et le pardon complet m'a été accordé. J'ai là, dans ma poche, les preuves qui pourront vous convaincre.

J'allais tirer mon portefeuille, mais l'attitude du vieillard m'arrêta.

Sa figure avait pris une expression sévère qui avait chassé le rire et durci ses traits. Il se courba sur sa canne et, s'appuyant lourdement, se tourna vers l'intendant.

— Beckett, tu l'as entendu ? Même à nous, il faut qu'il mente. Beckett, un peu de franchise m'aurait peut-être attendri, mais il n'a même pas eu cette lueur de repentir qui permet de s'illusionner encore !

J'assénai un coup de poing sur le dossier d'un fauteuil et, du pied, l'envoyai au bout de la pièce.

— Mon innocence a été reconnue, répétais-je obstinément, en martelant chaque mot. Un forçat, mort à l'hôpital, a confessé son crime, parce que...

— Parce que je l'avais acheté pour cela. Parce que c'est mon or et l'astuce de Beckett qui ont inventé ce seul moyen.

Je sentis ma raison chavirer.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Lentement, geignant à chaque pas et trouant le silence du bruit de sa canne contre le plancher, le vieillard s'approcha de moi. J'eus un mouvement de recul, mais je me raisonnai. Que pouvais-je craindre de cet homme que la poussée d'un doigt renverserait ? J'attendis et jamais attente ne me parut plus longue. Enfin, il fut à ma hauteur, près à me toucher.

— Parce que vous aviez été condamné à vingt ans de prison et que j'en ai quatre-vingt-neuf. Quelques années encore, quelques mois peut-être, et j'aurais été rejoindre mon petit-fils, celui que vous avez fait pendre. Vous n'auriez plus rien eu à craindre et, cela, je ne le voulais pas.

» Il fallait que nous nous retrouvions face à face, et cette heure est arrivée. Nous sommes l'un devant l'autre, tout le passé va se payer. »

Il se tourna et appela.

— Beckett.

Le vieil intendant, encore plus cassé et voûté que son maître, s'approcha et se tint à mes côtés.

Je regardai ces deux déchets et voulus ricaner. Je ne le pus, quelque chose me tenait au cœur et empêchait ma nature brutale — la nature d'Oliver Wendel — de se manifester.

— Et maintenant que je suis en votre pouvoir, demandai-je, qu'allez-vous faire de moi ?

La réponse vint telle que je la prévoyais.

— Vous tuer ! Du sang pour du sang. Une vie pour une vie.

— Oui, répéta le vieux majordome en écho, vous tuer ! Dieu, avons-nous attendu cette minute !

Je fixai le vieillard dont la main tremblait sur le pommeau de la canne et reportai mon regard sur le majordome dont le corps cassé semblait prêt à se disloquer. Il m'aurait suffi d'un geste, pas même d'un coup de poing, pour les rejeter tous deux contre la muraille et rire de leur menace grotesque. Il ne me resterait plus alors qu'à ouvrir la porte ou à sauter par la fenêtre et j'étais libre. Mais, sans que mon geste ait été prémédité, j'allai au fauteuil, je m'y assis et tendis les deux mains au vieil intendant.

— Faites ce que vous voulez, déclarai-je. Je vous

comprends. Il y a trop longtemps que vous attendez. Ça n'aura pas été en vain.

Avec un rire de triomphe, Beckett alla à un placard et, en tirant une courroie, revint vers moi. Mes mains étaient toujours tendues. Il l'enroula aux poignets et serra fortement. Je le regardais faire comme s'il se fût agi d'un autre. En passant une seconde entre mes coudes, il les tira en arrière et les ligota.

Appuyé sur sa canne, le vieillard suivait chaque mouvement, sans un mot, et la scène avait un tel aspect de cauchemar que je me demandais si je ne rêvais pas. Tout à l'heure, c'est certain, j'allais me réveiller !

Pour juger de son œuvre, Beckett se planta devant moi. S'estimant satisfait, il se frotta les paumes.

Retournant au placard, il y chercha quelques minutes et en tira un rouleau de corde. Je ne compris pas son intention et me demandai s'il voulait m'immobiliser sur le fauteuil.

Je le vis aller vers le milieu de la pièce et, levant les yeux, examiner le plafond. J'y remarquai alors un gros piton, auquel je n'attachai pas d'importance. Pourtant le geste suivant du vieil intendant me tira de mon état d'hébétude.

Prenant une chaise, il y grimpa et, passant la corde par le piton, reprit contact — en grimaçant de douleur — avec le parquet.

— Que voulez-vous faire ? demandai-je, brusquement inquiet, et sentant une clarté poindre dans mon esprit.

La réponse ne se fit pas attendre et les deux hommes la formulèrent à la fois.

— Vous pendre.

Je me dressai d'un bond, car mes jambes étaient libres, et, les cheveux hérissés, sentant des gouttes de sueur froide à mes tempes, je clamai :

— Mais vous êtes fous ! Je ne veux pas ! Déliez-moi !

On eût dit que ma voix n'avait pas résonné.

— Vous pendre ! continua lord Larwood dont les yeux étincelaient. Vous pendre, comme on a pendu mon petit-fils, et vous faire connaître la même angoisse. Je savais que cette minute sonnerait avant ma mort et il y a dix ans que cette chambre vous attend. Sous ce plancher, il existe un puits, aussi profond que le puits de mort de la prison de Pentonville. Et, là, sous la corde, il y a une trappe qu'une simple pression fera s'entr'ouvrir. Vous allez mourir comme lui et je remercie Dieu ! Beckett, mets-lui la corde au cou et tue-le, tue-le !

Je refusai de me croire perdu et tentai de me débarrasser de mes liens. Un coup de bâton que le vieillard m'asséna en travers du visage m'aveugla un instant, mais me rendit toute ma combativité. Je grondai comme un fauve et marchai sur lui. Ces deux ruines n'étaient guère de force à lutter contre moi, même ligoté.

Le vieillard ne rompit pas d'une semelle et attendit mon attaque, un peu plus pâle seulement. Il était debout au milieu de la pièce, sa canne levée, prêt à refrapper. J'étais sur lui et d'une bourrade allait le jeter à terre.

— La corde, Beckett ! siffla-t-il brusquement avec une lueur de triomphe dans le regard.

Je me retournai, mais trop tard. Lancé par Beckett qui m'avait suivi à pas de loup, le nœud coulant venait de s'abattre sur mes épaules. Je voulus m'en débarrasser alors que le licol était encore lâche et secouai désespérément la tête. Je fis un pas de côté comme une bête tombée dans un filet et me cabrai. Dans mes efforts, mes mains se trouvèrent libérées.

Un autre cri retentit :

— Le bouton, Beckett !

Sans m'en rendre compte, j'avais mis le pied sur la trappe fatale dont l'ouverture allait me projeter vers l'éternité.

Posé presque sur la charnière et non au milieu, je sentis le plancher céder sous mes pieds et perdis l'équilibre. Tournant sur moi-même, du fait de ma position et de ma tentative de redressement, je fus projeté vers le coin où lord Larwood, son bâton levé, exultait et le frôlai dans ma chute.

Instinctivement, mes mains s'accrochèrent à l'objet heurté, avec la vigueur de l'homme qui se noie.

La seconde d'après, je tombais dans le noir et commençai la chute qui devait s'achever quelque dix mètres plus bas, par la rupture de ma colonne vertébrale, comme à Pentonville, les jours d'exécution.

Mais au-dessus de ma tête, tandis que s'accélérait ma chute, j'entendis un cri d'angoisse qui déchirait l'air, c'était le vieux Beckett qui clamait son effroi.

Car je ne tombais pas seul. Un autre être m'accompagnait, qui, pendant dix ans, avait attendu cette minute : lord Larwood Bryn, dont ma main avait happé les vêtements et que je ne lâcherais que tout à l'heure, après le choc fatal.

IV

Je ne saurais dire combien de temps dura la chute et, ce qui me frappe encore aujourd'hui, c'est l'absence totale de souvenirs qui accompagna cette fuite vers la mort. A en croire les écrivains et les médecins, ma vie entière aurait dû repasser devant moi, pendant ces quelques secondes. Rien de semblable ne se produisit. Je tombai dans un trou noir, physiquement et moralement. Peut-être parce que je n'avais pas de passé et que, pour moi, ma vie était l'inconnu. Je laisse à d'autres le soin de régler cette question.

Brusquement une secousse terrible m'arrêta net et j'eus l'impression que ma tête s'arrachait de mon corps. Je sentis du feu dans les oreilles et dans les yeux. Puis, dans l'hébétement où je venais d'être plongé, je perçus un autre choc qui me secoua l'être tout entier. En même temps, je ressentais une violente douleur à l'épaule.

Ne pouvant supporter son double fardeau, la corde, qui aurait dû me rompre la colonne vertébrale, venait de céder. Lord Larwood et moi nous avons été précipités au fond du puits.

Je demeurai un espace de temps, impossible à évaluer, sans ouvrir les yeux. Quelque chose me martelait les

tempes et, sans parler de mon corps meurtri, ma gorge me faisait abominablement souffrir. C'est à peine si je parvenais à respirer.

La température glaciale du caveau et l'humidité qui suintait me rappelèrent pourtant à moi. J'ouvris les paupières et repris contact avec la réalité.

Il faisait une nuit profonde qu'aucun regard humain ne serait parvenu à percer et plusieurs minutes se passèrent avant que j'ose remuer. La douleur me fit presque crier, mais acheva de me rendre à moi-même. Je me rappelai la scène hoffmannesque qui avait précédé le drame et, portant la main en avant, je tâtonnai dans l'obscurité.

Mes doigts rencontrèrent ce qu'ils cherchaient : le contact d'une étoffe et, remontant un peu, se posèrent sur un visage. Il était encore tiède, mais ne donnait aucun signe de vie.

J'appelai doucement :

— Lord Larwood.

Rien ne répondit. Au prix d'efforts inouïs, j'arrivai à détacher la courroie qui me liait les coudes et à m'asseoir sur mon séant. Tirant une boîte de ma poche, je frottai une allumette.

La petite clarté s'enfla, révélant le réduit où je me trouvais : une sorte de chambre carrée, creusée à même le rocher ; et, devant moi, recroquevillé sur lui-même, lord Larwood Bryn.

Il était couché sur le côté et un peu de sang coulait de sa bouche sur le sol boueux. Je frottai une autre allumette et inspectai son visage, tout en posant ma main sur son cœur.

Le doute n'était pas possible. Le choc brutal, après cette chute dans le vide, avait accompli son œuvre : lord Larwood Bryn avait cessé de vivre.

Je restai si longtemps à contempler ce corps sans vie que l'allumette, parvenue à sa fin, me brûla les doigts

sans que j'y prisse garde. Elle s'éteignit et tout retomba dans l'obscurité lourde.

Lord Larwood Bryn ! Il avait voulu ma mort et m'avait traqué comme une bête sauvage. Et pourtant, là, devant lui, je n'éprouvais aucune haine. Rien qu'une pitié immense pour la douleur qu'il avait portée à travers la vie. Par quelle étrange destinée le sort m'avait-il fait revenir pour causer sa perte ? Ce n'était qu'un vieillard où subsistait à peine une faible étincelle, mais quelle malédiction s'attachait donc à moi qui me faisait, à dix ans d'intervalle, être le bourreau du grand-père après l'avoir été du petit-fils ?

Je me traînai contre la paroi et m'y adossai. J'avais besoin de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ce que je venais d'apprendre et qui m'avait ouvert de si abominables horizons sur ma vie passée.

Je n'en eus pas le temps. A travers les pierres, je perçus le choc régulier d'une canne contre le sol. Quelqu'un venait, en se hâtant autant qu'il était en son pouvoir, quelqu'un qui ne pouvait être que le vieil intendant : Beckett.

Je me redressai, sans parvenir à étouffer le cri de douleur que ce geste m'arracha et, le cœur battant, je tendis l'oreille dans la crainte de me tromper.

En me trouvant au fond de ce puits avec le cadavre de lord Larwood, je n'avais songé ni à une fuite possible, ni à la mort. J'avais échappé à la pendaison, c'était tout ce que mon esprit arrivait à concevoir. Mais quelqu'un venait vers moi et, au même instant, l'instinct de conservation se réveilla.

Si l'on venait, c'est donc que ce cul de basse fosse n'était pas le fond d'un puits sans issue ? Une porte le faisait communiquer avec le monde extérieur. Et, dehors, il y avait la fin du cauchemar, la vie, la liberté !

Prêt à l'action, je fis mouvoir mes membres endoloris.

Cela me fut intolérable, mais je persévérai et constatai que, peu à peu, mes articulations reprenaient leur souplesse. Maintenant le tapotement de la canne était plus proche et je pouvais distinguer un bruit de pas traînants.

Je songeai qu'il fallait d'abord m'assurer d'où viendrait la liberté, et, grattant une allumette, je promenai mon regard autour de ma prison. Mes yeux s'arrêtèrent sur un panneau de bois que je n'avais pas aperçu tout d'abord. Beckett entrerait par là.

Avec ce vieillard en ruine, la lutte n'existerait même pas.

Un instant je craignis qu'il n'eût amené du renfort, mais, ayant attentivement prêté l'oreille, je fus rassuré. Beckett était seul.

Enfin, j'entendis sa main frôler le bois de la porte et tourner la clef dans la serrure. Il devait trembler d'émotion, car je perçus le choc de son flambeau contre un des montants de fer.

J'étais ramassé sur le côté, prêt à le bousculer et à m'enfuir. Je retenais ma respiration, comme si l'oreille du vieillard eût pu la saisir.

Lentement, la porte s'ouvrit et un rayon de lumière filtra par l'entre-bâillement. Placé comme je l'étais, je ne pouvais pas voir Beckett, mais je devinais chacun de ses mouvements. Il dut incliner sa lumière vers le sol, car je vis le rond jaune qu'elle y dessinait errer à l'aventure. Enfin, il se posa sur le visage exsangue du mort.

Beckett l'aperçut. Il entra en titubant, et, tombant à genoux aux côtés de son maître, lui prit la tête entre ses mains. Poussant un cri terrible, il s'effondra sur le corps.

Je n'avais pas bougé, mais l'instant me parut propice. D'un bond je fus dehors et, claquant la porte derrière moi, tentai de la verrouiller. Je n'y parvins pas, tant elle était rouillée.

Je ne m'obstinaï pas, ne voulant pas perdre de temps, et, m'élançant, je dévalai le long corridor.

Un cri retentit derrière moi, poussé par le vieillard qu'avait alerté le bruit. Ce dut être sa première notion que j'étais encore vivant et non suspendu à quelques mètres du sol, au bout d'une corde, les vertèbres brisées.

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! Il a assassiné lord Larwood. Arrêtez-le !

Cette phrase me donna à craindre qu'il n'eût posté des hommes sur le parcours. Mais il n'en était rien.

Courant aussi vite que me le permettait mon corps moulu et surtout mon cou qui gênait terriblement ma respiration, je parvins au pied d'un escalier en spirale que je gravis, en sentant mon cœur éclater dans ma poitrine.

J'arrivai enfin au sommet et dus m'arrêter pour ne pas défaillir. Je poussai une porte et respirai l'air froid avec une volupté que je n'avais jamais encore connue.

J'étais à l'air libre. Autour de moi, il y avait les arbres du parc et, sur ma tête, le grand ciel étoilé. Je sortais du cauchemar. J'étais sauvé.

Je me laissai choir au sol, exténué et hésitant à continuer. Un peu de réflexion, pourtant, me rendit à la raison. Beckett devait me suivre. Qu'il ne me découvrit pas lui-même, cela était probable ; mais j'étais dans le parc, il allait alerter les domestiques et quelle chance alors serait la mienne, dans une chasse à l'homme menée par des gens connaissant chaque pouce du terrain ?

Je devais d'abord assurer ma fuite en sortant. Ce n'est que hors de ces murs que je pourrais m'estimer en sécurité.

Je me relevai en geignant et me remis en marche. Il n'y avait pas de lune et je n'avais rien pour me diriger. Pourtant quelque chose m'apporta une indication précieuse : le bruit d'une automobile filant dans la nuit, quelque part sur ma droite.

Une route devait se trouver là. La direction que je suivais était donc la bonne.

L'alerte n'ayant pu encore être donnée, je ne perdis pas mon temps à me cacher et empruntai hardiment les chemins sablés. J'arrivai où j'espérais et débouchai en face de la grille par où, quelques heures auparavant, j'étais entré sans me douter vers quel drame de cauchemar je marchais.

Me souvenant de la manière dont le valet de pied l'avait barricadée et ne pouvant faire appel au gardien dont la maison était tout contre, je ne perdis pas mon temps. Bifurquant à gauche, je suivis la lisière des arbres qui longeaient le mur de clôture.

Le hasard serait vraiment par trop contre moi si je ne trouvais pas quelque chêne dont les branches, dépassant la crête de la muraille, me permettraient de gagner la grand'route.

Je marchai plusieurs minutes et arrivai enfin à ce que je cherchais. Un arbre centenaire dont une maîtresse branche rasait le mur. Un rétablissement, que je payai d'un enfer de souffrances, me porta au faite. Je calculai la distance et sautai. Mais, ayant manqué le pied, je roulai sur le sol et tombai dans le fossé. L'essentiel pourtant était accompli. J'avais échappé à mes ennemis. J'étais libre.

Reprenant ma respiration, j'escaladai le talus et, ayant jeté un dernier coup d'œil au manoir, lugubre dans la nuit, où j'avais failli dormir mon dernier sommeil, je m'éloignai rapidement dans la première direction qui s'offrit à moi.

Je n'avais aucune notion de l'heure, car, dans ma chute, ma montre s'était arrêtée, mais à l'aspect du ciel il me sembla qu'il devait être deux ou trois heures du matin. L'air était froid, mais très supportable, et, après les émotions que je venais d'éprouver, j'avais besoin de sentir ce vent glacé qui pénétrait tous mes pores et calmait, petit à petit, la surexcitation de mon être. Je buvais

littéralement l'air de la nuit et, par moments, je m'arrêtais pour ouvrir les bras et aspirer à pleins poumons.

Mon cou me faisait toujours souffrir, mais beaucoup moins, et la marche achevait de rendre leur souplesse à mes articulations.

Aucun village ne se profilait à l'horizon et j'ignorais la distance qui pouvait me séparer de la maison la plus proche. Une auto me dépassa, mais, en dépit de mes signaux, refusa de s'arrêter. Je réfléchis que ma mise ne plaidait pas en ma faveur : j'étais nu-tête et, de ma chute au fond du puits, je conservais sur mes vêtements une épaisse couche de boue liquide. Le chemineau le plus lamentable devait avoir meilleure allure et nul policeman au monde n'eût hésité à me mettre la main au collet.

Cela changea mes plans. Je ne pouvais pas, dans cet état, aller frapper à la porte d'une auberge et demander une chambre pour la nuit. Ou bien l'on me refuserait l'entrée en lâchant les chiens ; ou bien les racontars iraient leur train pour parvenir rapidement à la police.

Certes, je n'avais rien à me reprocher, mais, pour les raisons que l'on devine, je préférais passer inaperçu. Le mieux était donc d'attendre le matin.

Devant moi la route s'étendait, bordée sur les côtés par des boqueteaux et des prairies que séparaient d'épaisses haies de prunelliers et d'aubépines. J'empruntai un chemin de traverse qui, après avoir serpenté entre deux pièces de terre labourée, se terminait à la barrière d'un champ où dormaient des moutons. Une haie profonde surplombait un petit fossé où une charrette avait laissé tomber un peu de paille. Cela attira mon attention. J'étais harassé par la marche et surtout par les multiples événements de la nuit. Je relevai mon col et, m'étant adossé contre le talus, fermai les yeux pour réfléchir. Immédiatement, tout s'effaça dans ma mémoire. Je dormais à poings fermés. Ma première nuit de chemineau.

...Le soleil levant me tira de ma torpeur et je crus tout d'abord qu'il me serait impossible de bouger : ma chute de la veille, jointe au froid de la nuit, avait achevé de me paralyser. La pensée que bientôt les laboureurs seraient à l'œuvre et qu'il me fallait déguerpir pour ne pas m'exposer à des questions embarrassantes me rendit le courage nécessaire.

Je me mis debout par un effort de volonté et, faisant jouer mes articulations rouillées, retournai vers la grand'-route, dans la direction que j'avais suivie la veille.

J'ignorais toujours à quelle distance pouvait se trouver le village le plus proche, mais peu m'importait, l'essentiel était que je ne retournasse pas à Salisbury et surtout que je ne repassasse pas devant la grille de ce manoir où j'avais connu de si tragiques moments. J'avais tout le temps devant moi, maintenant.

Je marchai lentement et je devais avoir fait trois ou quatre milles quand je me trouvai aux abords d'une agglomération. J'étais à Wilton ; mais les maisons et magasins y dormaient encore et je décidai de poursuivre ma route.

« Le plus loin, songeai-je, le mieux cela vaudra. »

Une nouvelle marche d'environ deux heures m'amena à une autre bourgade que j'appris être Wishford. Le soleil était déjà haut au-dessus de l'horizon et la vie battait son plein.

La chance qui, jusqu'à cet instant, ne m'avait pas particulièrement souri, daigna enfin m'accorder une de ses faveurs : la première boutique se trouva justement être un *emporium*, à la fois poste nationale, parfumerie et bazar. J'y pénétrai et, expliquant que j'avais été victime d'une panne d'auto vers la fin de la nuit, fis emplette d'une casquette, d'une brosse et d'un nécessaire à barbe.

Ce n'est qu'après avoir emprunté l'arrière-salle pour faire ma toilette et me approprier, que je songeai à

demander où se trouvait l'hôtel où j'avais l'intention de me terrer durant cette journée. Il n'était qu'à quelques centaines de mètres de la boutique et, bientôt, sans que la moindre question insidieuse m'eût été posée, je disposai d'une chambre et d'un grand lit. Je m'y étendis tout habillé et ne tardai pas à m'endormir lourdement.

Je ne me réveillai même pas pour le lunch et il fallut que le propriétaire, inquiet, envoyât une bonne tambouriner à ma porte vers les cinq heures.

Je la suivis dans la salle commune et, m'étant mêlé aux habitués de l'endroit, j'y restai jusqu'à l'heure du dîner, à boire de la bière et à fumer.

La nuit fut tout aussi dénuée de danger et j'en arrivais à me persuader qu'aucun écho des péripéties de l'avant-veille n'avait filtré dans le grand public, quand un choc vint brutalement me tirer de ma quiétude.

J'étais entré à la cuisine me chauffer au feu de bois qui flambait gaiement dans la grande cheminée et près duquel dormait un chien roux, quand le patron de l'hôtel, un homme dont j'ai oublié le nom, mais qui avait été, dans sa jeunesse, capitaine de l'équipe d'Arsenal, entra en tenant un journal déplié à la main.

— *Morning, gentleman* ! énonça-t-il en m'apercevant. Cela vous distrairait-il de jeter un coup d'œil sur le *Daily Herald* de ce matin ? Il arrive tout frais de Londres et contient les derniers détails. Quelle aventure !

Je levai les yeux et le regardai sans bien comprendre.

— Voilà certainement ce qui va mettre le pays sans dessus dessous, continua-t-il. Je sais bien que le vieux renard passait pour fou à lier, mais le mystère de l'attentat est trop grand pour ne pas passionner les foules. Je parie qu'aucun de mes clients ne parlera d'autre chose. Quelles belles discussions en perspective. Me voilà le maximum assuré pour au moins une semaine. C'est extraordinaire la quantité de bière que peut ingurgiter un

homme excité quand il discute. Multipliez cela par tous les oisifs d'un village et vous voyez d'ici le bénéfice ?

— Mais, pardon, intercalai-je, de quel drame et de quel mystère voulez-vous parler ?

— Le mystère de The Rookery, à Salisbury, sir. On a trouvé lord Larwood Bryn mort au fond d'un puits abandonné. Et, selon les indications de son vieil intendant, il n'y aurait pas eu accident, mais le crime le plus sauvage et le plus habilement conçu.

J'avais pâli au nom du manoir, mais la fin de la phrase m'avait donné le temps de retrouver assez de contrôle sur moi-même pour ne faire naître aucun soupçon par mon trouble.

— Et quel aurait été le mobile du crime ? demandai-je de ma voix la plus calme et la plus indifférente.

L'hôtelier haussa les épaules.

— Les journaux sont muets sur ce point, mais, en tout cas, il y en a un sur lequel ils ne se taisent pas.

— Et c'est ?

— Le nom du criminel. Ce ne serait autre qu'un certain Oliver Wendel, un habitué des prisons sorti depuis peu de temps d'un pénitencier américain. Ce qui prouve, une fois de plus, l'imbécillité de remettre ces agneaux en liberté. Là, aucune erreur, l'assassin a signé son œuvre.

— Comment ?

— En laissant à côté de sa victime, on ne sait si c'est par mégarde ou par fanfaronnade, ses papiers d'identité, notamment son livret de sortie de prison.

J'étendis la main, en me raidissant, mais je sentais mon cœur battre à grands coups.

— Donnez-moi ce journal. Il faut que je lise ça par moi-même.

Le patron me le tendit en m'assurant que cette lecture me passionnerait et, appelé par de nouveaux arrivants dans la salle commune, sortit de la cuisine où je restai seul.

J'attirai une chaise et m'y assis, car mes jambes me paraissaient curieusement faibles et, dépliant le *Daily Herald*, je parcourus l'article de première page dont un titre, sur quatre colonnes, signalait l'importance.

J'y trouvai peu de choses que je ne connusse déjà ou dont l'hôtelier disert ne m'eût fait part. La police de Salisbury, alertée par les domestiques, s'était rendue à The Rookery et avait recueilli les témoignages du valet de pied qui m'avait ouvert la grille et du vieux Beckett. On savait que j'étais venu dans une voiture tirée par un cheval et l'on recherchait le cocher pour savoir où il m'avait rencontré. En un mot, l'on essayait de reconstituer mon emploi du temps et je ne doutais pas que l'on n'y parvînt facilement.

Sur un point, un fait nouveau m'était révélé.

« L'enquête, ajoutait l'article du journal, où la police de Salisbury a agi avec un tact et une célérité à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage, va entrer dès aujourd'hui dans une voie nouvelle. Par une décision de Scotland Yard, en effet, l'affaire a été confiée à William Romney, le célèbre inspecteur, plus connu sous son sobriquet de Falstaff Bill.

» Ayant déjà eu à s'occuper du sinistre Oliver Wendel, lors de l'affaire qui lui valut cinq ans de travaux forcés à Dartmoor et étant parfaitement au courant des habitudes de ce dernier, nul, plus que lui, n'était mieux qualifié pour résoudre ce mystère. On peut donc, d'ores et déjà, annoncer que les jours de liberté du sieur Oliver Wendel sont comptés et que la corde réclamera bientôt une nouvelle victime. »

Je laissai tomber le journal sur mes genoux et, fixant la flamme du foyer sans la voir, m'absorbai dans mes réflexions.

Ainsi, par un accident que je n'arrivais pas à m'expliquer, j'avais laissé derrière moi les seuls papiers qui me

rattachaient à ma vie ancienne ! Ils étaient maintenant entre les mains de la police et je devais abandonner tout espoir de rentrer en leur possession.

J'avais apparemment dû les faire tomber de ma poche en tirant les allumettes. En tout cas, le fait brutal demeurait et lui seul comptait.

Et c'est alors que, pour la première fois, s'imposèrent à mon esprit les conséquences possibles d'un fait dont je n'avais pas mesuré la gravité : je n'avais pas de passeport ; aucune papier d'identité ; j'étais à la merci du premier policeman.

Sur le *Shalimar*, ces détails n'avaient eu aucune importance et mon mensonge aux pêcheurs qui m'avaient sauvé et fait débarquer à Torquay m'avait épargné tout contact avec les autorités côtières.

Aujourd'hui, la situation était changée ; je me trouvais, moi, étranger, dans un pays où le devoir de tout hôtelier était d'exiger mon passeport. Par surcroît, je tombais dans une région où un crime allait renforcer l'observation des formalités. Il allait me falloir vivre sur un qui-vive perpétuel et à la merci du plus minime incident. Au cours de la nuit j'étais devenu l'homme traqué.

Je me levai et arpentai à grands pas la cuisine. Quelle conduite devais-je tenir ? Rester coi et demeurer dans cette petite auberge de village ? C'était possible, mais par trop dangereux. Il me faudrait faire de longues stations dans la salle commune et me mêler aux habitués. Ces gens-là seraient curieux de savoir d'où je venais et la raison de mon séjour prolongé. J'avais parlé d'une panne. On me demanderait où se trouvait ma voiture. D'autre part, Wishford était bien près de Salisbury. Les domestiques du manoir pouvaient en être originaires et devaient, à l'occasion, y pousser une pointe. La police, en tout cas, ne bornerait pas son enquête à la ville même, mais fouillerait les environs pour retrouver ma piste. Les premières

personnes chez qui l'on irait seraient, de toute évidence, les aubergistes, et force serait bien au propriétaire de mon hôtel de signaler ma présence !

Non, mon séjour à Wishford était impossible. Je devais voir les choses telles qu'elles étaient et retourner précipitamment me rejeter dans cette mer humaine qu'est Londres.

C'est là, seulement, où je pourrais espérer faire perdre ma trace. Tout retard pouvait m'être fatal. La catastrophe pouvant fondre sur moi d'un instant à l'autre.

Je ramassai le journal pour relire le nom du policier : William Romney, dit Falstaff Bill. Il s'était, paraît-il, occupé de moi, jadis, et c'est à lui que je devais mes cinq ans de Dartmoor. Son nom pourtant, ni son sobriquet, ne me disaient rien. Il est vrai que si peu de noms me disaient quelque chose dans le grand pays vide de souvenirs où je cherchais en vain des points de repère !

Quel genre d'homme était-il et pour quel crime m'avait-il mis la main au collet et fait endosser le costume aux larges flèches ? Je cherchai et, comme toujours, dus me contenter de hausser les épaules.

Après tout, que m'importait, puisque je n'avais pas l'intention de renouer connaissance.

Il ne devait pas être encore arrivé à The Rookery, car il avait dû passer la nuit à Scotland Yard à compulser mon dossier et à prendre des copies de mes empreintes digitales.

Et, à cette pensée, une vague d'hilarité, la première depuis bien des jours, me submergea. La chose était vraiment trop drôle ; car ce signalement qu'il allait puiser dans mon dossier et ces empreintes digitales qu'il emporterait précieusement pour les confronter avec celles qu'il recueillerait sur place, c'était tout simplement le signalement et les empreintes de l'Oliver Wendel qui

pourrissait dans quelque fosse commune de Hamilton, aux Bermudes.

Moi, j'étais certainement le vrai Oliver Wendel, mais j'étais le seul à le savoir. Pour tous les autres j'étais le capitaine Mac Grower, un homme de mœurs austères, un puritain rigide, que nul au monde n'aurait seulement osé soupçonner.

Mais aussi subitement qu'elle était née, mon hilarité se cassa. Car ce capitaine Mac Grower, que j'étais devenu, c'était lui qui avait été cause de la mort du vieux lord Larwood. Cela, le valet de pied, le majordome Beckett et le cocher qui m'avait conduit de Salisbury viendraient l'attester et, bien que je n'y fusse moralement pour rien, que pourrais-je contre le témoignage de ces trois hommes ?

Et, par surcroît, le capitaine Mac Grower était mort, tombé à la mer du côté d'Eddystone, et sa femme et ses enfants le pleuraient.

Dans quelle situation m'étais-je fourvoyé ?

Je n'étais plus Oliver Wendel ; je ne pouvais plus être le capitaine Mac Grower. Où que je me tournasse, je me heurtais à une impossibilité et à un danger qui ne me laissaient entrevoir que la prison, les assises et la condamnation à mort pour meurtre.

Je donnai un coup de pied dans la chaise et serrai les poings.

Ainsi, tout ce que j'avais fait et tenté jusqu'ici m'avait amené en face de cette seule solution : la mort par pendaison dans quelque prison lugubre, un matin au petit jour !

Ah ! non, non, je n'avais rien fait pour mériter cela. J'étais innocent. Je ne voulais pas me voir couvrir la tête d'un sac et entendre un prêtre livide me marmotter le service des morts ! J'avais déjà connu l'angoisse de la chose. Je tuerais plutôt ceux qui voudraient me mettre la main dessus, quitte à me suicider ensuite pour échap-

per à la punition. Après cela, le corps volé du capitaine Mac Grower pourrait pourrir à son tour, dédaigné de tout le monde. J'en aurais fini avec ce cauchemar.

Les mains derrière le dos, je marchais dans cette cuisine comme un fauve. Le chien roux s'était réveillé et me regardait faire de ses bons yeux étonnés. Seconde par seconde, je sentais monter en moi cette exaspération qu'à plusieurs reprises j'avais déjà connue. Quand je tenais Béryl dans mes bras par exemple et la frappais. Jadis, j'avais tenté de réagir, mais maintenant je laissais se déchaîner mon instinct, car je savais son nom. C'était celui d'Oliver Wendel qui s'imposait à la carcasse du capitaine. Lui seul avait le droit de parler.

D'un mouvement irraisonné, je poussai la porte et rentrai dans la salle commune.

— Ma note ! demandai-je d'un ton sec qui fit lever toutes les têtes.

— Dieu me pardonne, s'exclama le propriétaire qui ajustait un robinet à un tonneau de bière. Vous avez reçu de mauvaises nouvelles ? Vous avez la figure d'un homme qui vient de se colleter avec le malheur. Tenez, buvez ce petit verre de gin pour vous remettre.

Je me maîtrisai, jugeant mon attitude non seulement ridicule mais dangereuse, et acceptai l'offre si aimablement formulée.

— Voilà qui va vous faire du bien. Vous avez déjà meilleure figure. Alors vous nous quittez ?

J'inventai une fable sur une affaire urgente qui me rappelait dans la cité et mis ma colère sur l'ennui où j'étais de ne pouvoir prolonger mon séjour.

— C'est à Westbury, sans doute, que vous voulez vous rendre afin de prendre le train pour Londres, suggéra le patron. Oui ? Parce que, dans ce cas, il y a ici un gentleman qui ne demanderait certainement pas mieux que de vous conduire si vous êtes pressé. Cela vous

permettra d'attraper le rapide et de ne pas attendre le « local » qui ne passe qu'à quatre heures.

Je l'assurai que cette offre me serait particulièrement agréable.

— C'est un de mes amis qui a un garage là-bas et qui a conduit ce matin à Salisbury un voyageur pressé. Il n'a pas eu le cœur de repasser sans s'arrêter pour prendre un verre avec moi et faire un brin de causerie. Et savez-vous quelle était la personne si pressée d'arriver ? William Romney, en personne, sir ! Falstaff Bill, le policier chargé de l'affaire de The Rookery ! Le criminel serait ce soir sous les verrous, que cela ne m'étonnerait pas. Car c'est un homme, Falstaff Bill, et Oliver Wendel n'aura pas longtemps à attendre pour renouer connaissance avec lui. Mon ami m'a dit que le célèbre policier avait trois photos du bandit dans sa poche et qu'il les a étudiées tout le long du parcours. Ainsi, vous jugez...

En dépit de la situation, ma colère céda et, à nouveau, mon hilarité se fit jour.

— Eh bien ! tant pis pour Oliver Wendel, m'exclamai-je. Puisse-t-il bientôt goûter les douceurs de la prison... en attendant mieux. Quand partons-nous ?

— Tout de suite, si vous voulez.

Le patron me conduisit vers le garagiste et fit les présentations. Nous bûmes un dernier verre de bière et, cinq minutes plus tard, nous roulions sur la grand'route qui relie Salisbury à Westbury. J'étais assis à la place où, une heure auparavant, s'était prélassé le policier lancé à mes trousses. L'homme qui n'était pas prêt de m'attraper s'il se fiait aux photographies récoltées dans mon dossier à Scotland Yard.

Mais je n'avais toujours aucun papier et je n'avais même plus de nom. J'étais un errant. Un *res nullius*. Une bête hors des lois sociales et morales.

V

C'est à cette période de mon histoire que se place un des incidents qui devaient avoir les plus lourdes conséquences et me rejeter une fois de plus dans l'imbroglio dont je cherchais à m'évader.

Logiquement, rien ne l'explique et les médecins et psychologues qui se sont penchés sur mon cas n'ont pu se mettre d'accord. Les uns ont prétendu que j'avais simplement vérifié le vieil adage selon lequel un criminel retourne toujours vers les lieux qui hantent sa pensée, tandis que d'autres ont voulu y voir une sorte de fanfaronnade inconsciente : je serais retourné vers le danger comme on relève un défi.

J'ignore la parcelle de vérité qu'il peut y avoir dans l'une ou l'autre théorie; mais, personnellement, j'ai mon opinion sur la raison qui me poussa à agir ainsi et qui déclencha le tourbillon d'aventures où je faillis me perdre. Une fois de plus, la carcasse du capitaine jouait des siennes. C'était elle qui avait repris le gouvernail.

De retour à Londres, en effet, je n'avais rien trouvé de mieux que de réintégrer mon ancienne chambre de Bishop's Road. La propriétaire me connaissait et ne fit aucune difficulté pour me reprendre. Pas une seconde, non plus, la pensée lui vint-elle de me réclamer mes papiers.

Elle m'accueillit, au contraire, avec la joie, que dut manifester le père de la parabole au retour du fils prodigue.

Je restai quelques jours tapi dans cette chambre sans soleil, dormant à peine la nuit et entendant sonner toutes les heures au clocher d'une petite église évangéliste voisine. Il fallait laisser s'apaiser la rumeur publique, mais je m'aperçus vite, par la lecture des journaux, que l'idée n'était pas encore venue aux enquêteurs d'étendre leurs recherches vers la métropole. Pour l'instant, ils piétinaient sur les pistes de Salisbury. Une telle chance, évidemment, ne pouvait s'éterniser et il était fatal que, tôt ou tard, la police jetât son filet sur les bas-quartiers de Londres.

C'est cette apparente sécurité qui me poussa, un matin, à entendre l'appel de mon autre nature.

Je n'avais guère fait attention, lors de mon premier séjour, à la tristesse lamentable de ma chambre. Cette fois-ci, je ne sais pourquoi, cette atmosphère grise, où ne filtrait jamais un rayon de soleil, agit sur mon cerveau au point de me faire souhaiter le grand air comme jamais encore, sans doute, je ne l'avais fait.

Ce fut si fort que je ne pus résister à la tentation et, quittant mon logis, un matin, à l'heure où les *clerks* se rendent à leur travail, je me perdis dans la foule et, prenant un autobus qui allait à Maidenhead, m'arrêtai au premier village sur la route.

J'avais tout le jour devant moi, il faisait beau et, le cœur dilaté par le grand air, je sentais le besoin d'être seul pour fixer mes idées.

C'était une de ces journées de février comme nous en offre parfois la vieille Angleterre. Une journée au petit froid piquant qui cristallisait l'atmosphère et mettait en valeur les moindres reliefs. Dans les labours et au sommet des hauts peupliers, des nuées de corbeaux tour-

billonnaient, emplissant l'air de leur vacarme. Dans les buissons, où demeuraient encore quelques baies échappées aux gelées, des rouges-gorges poursuivaient leur manège, insouciant de la présence des promeneurs. Une légère vapeur montait du corps des chevaux attelés aux charrues. C'était une vraie journée d'Angleterre.

Je sentis mon cœur s'adoucir à ce spectacle, puis s'attrister brusquement à la pensée qu'il m'allait falloir retourner vers la laideur sordide et squameuse des bas quartiers londoniens. Pourquoi n'avais-je pas droit, moi aussi, à cette beauté et à cette fraîcheur de la nature ? Étais-je donc pour toujours condamné à ne voir que des murs gris et la routine de la vie sans joie ?

Au cours de mes années de prison, que de fois j'avais dû rêver en regardant ce qu'un poète a nommé :

*Cette petite tente de bleu
que les prisonniers appellent le ciel*¹,

à l'air libre des campagnes, aux champs labourés, aux prairies ! Et maintenant que j'avais tout cela, j'allais m'en éloigner, peut-être à jamais, pour replonger dans la hideur de la cité et retrouver la boue gluante, les rues mornes, les brouillards.

Non, non, c'était trop injuste et ça ne serait pas. A la fin je me révoltais.

J'avais quitté la grand'route et marchais à travers des champs dont les mottes s'écrasaient sous mes pas. Je jouissais de cette sensation comme de l'odeur de cette terre qui collait à mes semelles.

« Et qui me force à fuir ? m'écriai-je soudain à haute voix, qui m'oblige à chercher mon salut dans l'engloutissement de la foule ? La police est aussi bien faite, sinon mieux, à Londres que dans les provinces, et, à

1. *That little tent of blue which prisoners call : The Sky* (O. Wilde).

moins de coucher sur l'Embankment, parmi les parias de la société, force me sera bien, tôt ou tard, de décliner mon identité à ma logeuse. S'il faut lutter et faire front, que ce soit au moins au grand air, devant le ciel bleu. Je ne veux plus de murailles sordides autour de moi. »

Je m'étais arrêté en prononçant ces paroles et, debout sur une petite éminence, respirais à pleins poumons l'air froid qui sentait la campagne. Cela agissait sur moi comme une liqueur intoxicante et, petit à petit, l'exaltation me gagnait.

« *Damn*, leur fameux policier, repris-je, avec force et *damn*, toute la police du Royaume-Uni. Je ne retournerai pas à Londres. J'irai où me pousse ma fantaisie. Je veux être libre. »

Et l'autre pensée qui était là, attendant son heure, germa dans mon cerveau. Une pensée que peu de jours auparavant j'avais rejetée avec horreur. C'est que peu de jours auparavant je me croyais encore un honnête homme, tandis qu'aujourd'hui...

Grâce aux révélations de lord Larwood, j'étais fixé.

Cette pensée, je l'accueillis aussitôt qu'elle se présenta et je m'étonnai tellement de ne pas l'avoir fait plus tôt, que j'en restai étourdi.

N'était-elle pas la plus merveilleuse planche de salut et, en même temps, ne me permettait-elle pas de me venger... de la carcasse du capitaine ?

J'éclatai d'un rire caverneux qui m'eut, je suppose, épouventé en temps ordinaire. Cela acheva de me convaincre. En moi, je sentis monter tout l'ancien levain des laides années et de mes mauvais instincts. Tant que je les avais ignorés, ils m'avaient laissé tranquille et avaient dormi. Maintenant que je les savais là, ils se réveillaient et je les accueillais, sans l'ombre d'un remords.

« Oui, continuai-je, c'est là le salut. Dieu sait si j'ai lutté pour ne pas connaître cette minute et si même, à un

moment donné, je n'ai pas été sur le point de préférer la mort. Mais la bête traquée cherche l'issue qui lui assurera la vie ; et celle qui est là devant moi m'offre ce que je souhaite. Que les dés soient jetés. Ma décision est prise. »

Je retournai si vite sur mes pas à la gare que je me demande encore aujourd'hui si je ne craignais pas de voir ma raison prendre le dessus. Il s'en serait fallu de si peu pour me montrer l'ignominie et aussi la folie dangereuse de ce que j'allais accomplir. Mais j'étais comme un homme ivre. J'avais une idée fixe. Elle me tenaillait.

Chose curieuse, arrivé au guichet, je ne pus me décider à prononcer le nom de la ville où j'allais. On eût dit que le seul fait de l'articuler eût été capable de me rendre la raison. Je demandai donc un billet pour Fowey, qu'une carte me montra être quelques stations à peine plus loin et, le train étant arrivé, je montai dans un wagon où il ne restait qu'une place de libre. Sitôt parti, je m'enfermai dans un mutisme hargneux.

Les gares défilèrent sans que j'y prisse garde. Je fumais ma pipe, les yeux fixés au sol. Mais, à chaque arrêt, mon esprit guettait le nom où, une fois de plus, m'attendrait la destinée.

Enfin, la voix vulgaire d'un employé le jeta à la volée et, ouvrant la portière, je sautai sur le quai. Un immense panneau se dressa devant moi et je m'arrêtai pour le lire.

Je ressentis comme un frisson glacé des pieds à la nuque et une telle panique s'empara de moi que je fus sur le point de me détourner et de fuir. Mais déjà le train avait sifflé et continuait sa route. Je demeurai immobile, la mâchoire tremblante et les yeux fixés sur ce panneau où huit lettres épelaient un nom que je n'arrivais pas à prononcer en entier : PLYMOUTH.

J'étais dans la cité du capitaine Mac Grower, le port d'attache du *Shalimar*. Pis que tout, j'étais dans la cité où, tout proche, se trouvait un petit cottage avec une veuve

et deux orphelins. Et c'est vers ce cottage que j'allais me diriger, pousser la porte, entrer et prendre ma place.

Car dans ma folie de bête traquée, rendue encore plus insensée par le parfum de la campagne et la vision des grands espaces, j'avais décidé cette chose abominable dont, une fois pourtant, j'avais été victorieux : prendre la place du capitaine Mac Grower, me substituer à lui, avec toutes ses conséquences.

Que ma disparition du bateau et le silence qui s'était appesanti sur moi depuis mon débarquement pussent être prétexte à tous les soupçons, je n'y songeai même pas. L'eussé-je fait, d'ailleurs, que j'aurais mis cette objection de côté en me disant qu'il me suffirait d'arguer, ainsi que je l'avais fait sur le *Shalimar*, de ma crise au cerveau. Mais, je le répète, je ne pensai à rien. J'avais une seule idée : me terroriser chez le capitaine. Bien malin qui saurait y découvrir Oliver Wendel.

Un vieil homme qui traînait un chariot à bagage s'approcha et toucha sa casquette.

— Porteur, sir ?

Je déclinai son offre et il allait s'éloigner en sifflotant, que je le rappelai.

— Eh là ! Une minute s'il vous plaît. Il y a loin d'ici...

— je cherchai, un instant, le nom du village où habitait la femme du capitaine Mac Grower et le trouvai enfin — à Elburton Cross ?

Le vieil homme leva sa casquette et cracha par terre.

— Comme le corbeau vole, sir, six milles et demi. Mais je suppose que le vol du corbeau ne vous intéresse guère et que vous préféreriez être fixé... comme le cheval marche. Dans ce cas, je dirai qu'il y en a pour vingt-cinq minutes en voiture. A travers le plus beau paysage du monde. Car c'est une contrée admirable, sir, voyez-vous, que notre Devon.

Je coupai court à son enthousiasme.

— Je sais. C'est justement pour cela que je viens par ici. Et où peut-on trouver une voiture pour aller à Elburton Cross ?

— Simple comme bonjour, sir. Dans la cour de la gare. Maintenant, il y a aussi l'autocar !

Je secouai la tête. Bien que le fait de m'être rasé et d'avoir modifié ma coiffure eût apporté un notable changement dans ma physionomie, je n'étais pas assez sûr de moi-même pour risquer le contact avec des gens qui auraient pu me connaître jadis... quand j'étais encore vivant.

— Je préfère une voiture, décidai-je. Voulez-vous m'en appeler une ?

— *Right oh*, sir ! Si vous voulez me suivre.

J'emboîtai le pas au bonhomme qui agrémenta le parcours par une dissertation sur les beautés du Devon, ses filles, son cidre et ses grands navigateurs depuis Drake jusqu'à Walter Raleigh. Je le laissai dire et, arrivé à la sortie, lui donnai mon billet.

— Mais nous ne sommes pas à Fowey, sir ? s'exclama-t-il.

Je lui assurai que je n'avais commis aucune erreur et, lui allongeant une pièce de deux shillings, montai dans la voiture qu'il avait fait avancer.

Rien ne signala le début du parcours ; je m'étais renfoncé dans un coin, évitant de montrer mon visage, de crainte de rencontrer quelques marins du *Shalimar*. Rien ne vint pourtant justifier ma peur et nous quittâmes bientôt les rues de Plymouth pour rouler à travers la campagne.

Chose curieuse, en dépit de l'approche de l'instant redouté qui me mettrait face à face avec Mrs. Mac Grower, ma femme, je ne pouvais m'empêcher de m'attendre à la vue des petits cottages, aux coquets jardins et aux vertes pelouses, qui se succédaient sans interruption. Ils mettaient leurs tuiles rouges contre le ciel et

offraient déjà la promesse de leur chèvrefeuille, de leur laburnum et de leurs clématites.

Il me semblait revenir d'un long voyage et retrouver ce que je croyais avoir perdu à jamais !

L'impression fut si forte que je fus sur le point de faire arrêter la voiture pour aller cueillir une touffe de perce-neige contre un talus. Je me raisonnai et passai ma main devant mes yeux pour chasser cette faiblesse.

Sur la route sonore et dans cet air frais, le cheval, excité par la voix de son maître, un homme au chapeau de cuir bouilli et aux jambières en étoffe, allait bon train.

Nous avions dépassé Billacombe quand le cocher, en brandissant son fouet vers un clocher qui émergeait d'un bouquet d'arbres, m'annonça entre deux « hop la » : « Elburton Cross » !

Tout le charme de la nature s'évanouit brusquement à ce nom et je sentis une boule qui me montait à la gorge.

Combien de minutes encore me séparaient de l'arrivée ? J'aurais voulu savoir pour me préparer, pour réfléchir. Mais à nouveau la vague de panique fut en moi. Je tapai du pied et bandai toute mon énergie.

— J'irai jusqu'au bout, grondai-je ; rien ne m'arrêtera.

Le cheval avait ralenti l'allure à une montée et le clocher apparaissait maintenant avec les murs couverts de lierre de la petite église et son cimetière blotti à ses pieds. A nouveau, mon cocher se retourna.

— Vous ne m'avez pas dit où je devais vous arrêter, gouverneur ? A un des petits cottages, ou à l'auberge ? J'en connais une très bonne.

Mon cœur se remit à battre. Il était impossible que je débarque ainsi de but en blanc, et surtout devant cet homme. Que la femme du capitaine s'évanouît en me voyant ou se livrât à quelque manifestation désordonnée — ce qui était possible — et, ce soir même, tout Plymouth connaîtrait l'histoire. Je parai ce danger avec

d'autant plus de vivacité que cela retardait la minute redoutée.

— Tenez, dis-je, là, en haut de cette côte. Cela fera parfaitement l'affaire. J'ai envie de me dégourdir les jambes et quelques cents yards de marche me feront du bien.

Mon cocher opina et, arrivé en face de la petite église, stoppa. Je le réglai et, l'ayant vu repartir vers Plymouth, demurai quelques instants, hésitant sur le chemin que je devais suivre. Je ne tenais pas à rester dans l'artère principale où je risquais des rencontres désagréables, aussi, prenant un sentier de traverse, je disparus bientôt entre des haies vives où s'accrochaient le chèvrefeuille et les liserons.

On n'entendait aucun bruit et, déjà, le crépuscule tombait lentement.

Je marchais sans songer à rien et sans guider mes pas, jouissant du calme de la nature qui, pour un instant, avait su apaiser le tourbillon de mes pensées. Je laissais couler les minutes.

« Tout à l'heure, songeai-je, il sera temps d'envisager l'avenir. Pour l'instant, jouissons de ce répit. »

J'étais passé devant plusieurs petits cottages enfouis dans la verdure et les géraniums, ces cottages roses du Devon, aux toits de chaume où s'élancent des rosiers grimpants. Tout en leur accordant un coup d'œil, je n'avais arrêté sur aucun d'eux ma rêverie sans rêve.

Je me trouvai soudain immobile, pourtant, devant un cottage plus grand dont le bow-window de la salle à manger laissait apercevoir, grâce aux rayons d'une lampe déjà allumée, un dressoir de vieux chêne supportant des cruches de faïence bleue. Il n'y avait personne dans la pièce, mais devant une table, où le thé était servi, l'on voyait des chaises à haut dossier et, un peu plus loin, une ancienne horloge au lourd balancier de cuivre. Une

haie d'aubépine, régulièrement taillée, séparait la pelouse de la route, et un chemin de briques rouges conduisait de la barrière à la porte d'entrée, qu'abritait un petit porche couvert de paille.

Je contemplais ce cottage en songeant à la quiétude de ceux qui l'habitaient, mais, aussi, avec un autre sentiment que je n'arrivais pas à définir : il ne m'était pas inconnu. J'avais l'impression de l'avoir déjà vu, dans ce monde ou en rêve.

J'allais secouer cette sensation et retourner sur mes pas, quand, sur le seuil, nu-tête, une femme parut.

Elle était en deuil et, elle aussi, j'eus l'impression que je la connaissais.

Elle porta ses mains à sa bouche comme pour appeler, quand ses yeux tombèrent sur moi. Elle resta un moment immobile, puis, soudain, chancela et dut s'appuyer au chambranle.

Mais, dans un éclair, j'avais découvert la clef de l'énigme :

J'étais à la porte du cottage du capitaine et la femme qui était devant était Mrs. Mac Grower, ma femme.

Une fois de plus, la carcasse maudite avait été la plus forte. Elle m'avait conduit où elle-même voulait aller.

Un cri déchira l'air.

— Samuel !

L'instant d'après, la femme s'élançait comme une folle, ouvrait la barrière et tombait dans mes bras à moitié évanouie.

Je la soutins et cherchai à la faire revenir à elle. J'y parvins enfin et, la tenant toujours dans mes bras, l'aidai à traverser le jardin.

La porte refermée, elle se laissa tomber dans un fauteuil et, comprimant son cœur à deux mains, me regarda avec des yeux brillants de larmes et de joie.

— Sammy, Sammy, répéta-t-elle, c'est vous ? Vous que nous avons cru mort et que nous pleurons ? Mais

pourquoi avoir agi ainsi ? Pourquoi nous avoir laissés sans nouvelles et nous avoir infligé ce cauchemar ? Oh ! cette arrivée à bord du *Shalimar* où depuis une heure on fouillait le navire de fond en comble ! Si vous saviez la chose atroce que ces minutes d'attente ! Et c'est vous, vous ! Mais qu'est-il donc arrivé ?

Je m'étais assis en face d'elle et ma gêne du premier moment avait fait place à l'assurance la plus complète. Ah ! la carcasse du capitaine avait pu triompher tout à l'heure ; maintenant Oliver Wendel, le forçat libéré par erreur, l'être vil et sans honneur, allait se montrer égal à lui-même et prendre sa revanche.

Je pris une des mains de la femme et la tins entre les miennes.

— Ma pauvre amie, commençai-je...

Elle me regarda avec étonnement.

— Ne suis-je donc plus Binnie comme jadis ?

— Ma chère Binnie, repris-je, on vous a sans doute mise au courant des événements qui se déroulèrent aux Bermudes avec un individu que j'avais eu le tort d'accueillir à bord ?

Elle acquiesça.

— Alors, ma chère Binnie, vous savez que, gravement blessé à la tête, je fus plusieurs jours en danger de mort et me relevai dans un état tel qu'il me fut impossible d'accomplir les devoirs de ma charge.

Elle retira sa main et jeta ses bras autour de mon cou.

— Je sais surtout, dit-elle en m'embrassant, que, tout invalide que vous étiez, vous avez été magnifique et avez par deux fois sauvé votre navire de la perte certaine. Cela, tous les journaux l'ont dit.

Je me dégageai et dressai l'oreille à cette mention.

— Car vous pensez bien, pauvre chéri, continua-t-elle, que toute la presse de Plymouth s'est occupé de vous et vous a consacré de longs articles...

Elle hésita et je terminai la phrase :

— Nécrologiques ?

Je ris avec elle et cela me permit de cacher mon trouble. Je n'aimais pas beaucoup que les journaux se fussent ainsi emparés de l'affaire.

— Ils en seront quittes pour rectifier, repris-je, et pour raconter comment, dans un accès de neurasthénie, le capitaine Mac Grower, doutant de lui-même et croyant avoir hasardé la destinée de son navire, préféra couler à fond, où il dormirait, si une barque ne l'avait providentiellement sauvé.

— Mais depuis ce moment ? questionna-t-elle.

J'avais prévu cette curiosité.

— Je ne sais plus, avouai-je en secouant la tête. Je me rappelle avoir débarqué à Torquay et avoir pris le train. Mais, à partir de là, tout est vide. Où suis-je allé ? Qu'ai-je pu faire ? Mystère. Mes souvenirs ne reprennent que de ce matin, quand je me suis réveillé à Londres, dans une misérable chambre d'hôtel meublé. J'étais rasé et j'avais ce costume. C'est tout.

Ses mains avaient repris les miennes et les serraient fortement. Je vis qu'elle pleurait. Un long moment, nous restâmes silencieux, puis je vis un sourire se dessiner sur sa bouche.

— J'ai bien pleuré, Sammy chéri, et pourtant ma douleur n'a jamais été aussi forte qu'elle aurait pu l'être.

— Pourquoi ? demandai-je étonné.

— Parce que j'espérais.

Je me levai brusquement et m'exclamai :

— Mais en quoi ?

Elle se leva aussi et vint se blottir contre ma poitrine.

— Le lendemain du jour où les journaux, pour la première fois, ont parlé de votre disparition en mer, deux hommes sont venus me trouver. C'étaient des marins de

Torquay et ils m'ont dit que la lecture des quotidiens leur avait donné à réfléchir.

— Ah ! les marins qui m'ont sauvé ?

— Oui. A leur description, il m'a bien semblé qu'il s'agissait de vous ! Mais votre conduite à leur bord fut si étrange, si contraire à votre caractère, que je n'arrivai pas à me persuader. Et puis, les jours passèrent. Pourtant, j'espérais quand même.

Je l'embrassai, ému malgré moi ; puis, reprenant contact avec la réalité, je lui demandai :

— Et vous n'avez parlé de cette histoire à personne ?

Elle secouait la tête quand, brusquement, elle s'arrêta.

— C'est-à-dire, si. Au détective qui est venu hier et qui a passé plus d'une heure ici. Il le fallait bien.

Je manquai de lancer un juron et je dus me faire violence pour ne pas repousser brutalement cette femme, et, Dieu me garde, la frapper.

— Un détective ? demandai-je d'une voix sourde. Mais que voulait-il ce détective ? Je n'ai tout de même rien volé à bord du *Shalimar*.

La femme avait levé la tête et me contemplait avec une lueur d'angoisse dans les yeux.

— Sammy ? Mais pourquoi ce mouvement ? Je ne vous reconnais plus. Ah ! j'y songe, c'est toujours votre coup à la tête.

Je me maîtrisai et, feignant de sourire, repris d'un ton enjoué :

— Mais ce détective voulait savoir quelque chose sans doute ? Il ne serait pas venu sans cela.

— Bien sûr, *silly*. Il voulait me parler de l'homme avec qui vous vous êtes battu à Hamilton : Oliver... Oliver, je ne me souviens plus exactement quoi.

Je bouillais littéralement et je sentais mon cœur taper à grands coups dans ma gorge.

— Oliver Wendel, oui. A quel propos ?

— Il paraît que c'est un escroc invétéré, bien connu de la police. Il serait revenu en Angleterre peu de jours après le *Shalimar* et aurait commis un crime d'une sauvagerie inouïe à Salisbury. On le soupçonnerait d'avoir assassiné un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, dont il voulait se venger.

Je sentis mes jambes se dérober et, me dégageant de l'étreinte de la femme, m'assis sur le sofa.

Ainsi, j'avais fui pour échapper à la police et à l'accusation de cette ruine humaine : le vieux Beckett ; j'avais écouté la tentation et accepté d'un cœur léger l'ignominie qu'était ma présence dans cette maison ; et, la première chose que j'apprenais en arrivant, c'est que la police m'y avait devancé, soupçonnant sans doute du mystère dans l'aventure du capitaine Mac Grower.

Je posai mes coudes sur mes genoux et pris ma tête à deux mains.

Ma femme — ah ! que ce mot me sembla odieux — se méprit heureusement sur la cause de mon trouble. Elle glissa sa main sur mes cheveux.

— Sammy chéri, ne vous bouleversez pas ainsi. Cet homme est peut-être encore libre, mais son arrestation n'est qu'une question de jours. L'inspecteur a été très affirmatif sur ce point.

Je relevai le front, me demandant quelle nouvelle catastrophe allait fondre sur moi.

— Il m'a assuré que, sans le vouloir, l'assassin avait signé son crime et que, quel que soit son déguisement, on le retrouverait.

— Ah !

— Oui, il a bu un verre de whisky que lui avait offert le pauvre vieillard et a commis la faute qui lui fera goûter de la corde : il a laissé ses empreintes digitales sur le gobelet.

Je fus debout d'un bond et poussai un cri rauque.

— Ah ! non, non, assez, assez !

Je n'avais maintenant plus qu'une idée : quitter cette demeure, fuir, m'en aller n'importe où, mais fuir. Était-il donc possible qu'une fois de plus l'ombre du nœud coulant planât sur ma tête ?

Une voix venant de la porte ouverte à toute volée brisa mon élan.

— *Hullo, mammy*, c'est comme cela que vous êtes venue nous avertir que le thé était servi ? Mais...

Je m'étais retourné et regardais le nouveau venu. C'était un grand garçon de dix-huit ans environ, nu-tête et une raquette de tennis à la main. Derrière lui, se hâtait une jeune fille un peu plus jeune, blonde et les joues rougies par la vigueur du jeu.

Je n'eus pas besoin de les regarder longuement pour reconnaître les enfants du portrait : mes enfants.

— Mais... mais c'est le père, reprit la voix. Et nous qui... *Father !*

Il s'élança et me saisit la main. Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille, plus pâle qu'une morte, l'imita et se jeta dans mes bras. Je les embrassai à tour de rôle, perdant moi aussi la tête et ne sachant à qui répondre. Tous deux me harcelaient de questions, riant et pleurant à la fois. J'en perdais la respiration.

Enfin leur mère intervint.

— Le père a été gravement malade, expliqua-t-elle, des suites de la lutte qu'il a livrée à Hamilton et aussi de sa chute à la mer. Il ne faut pas le fatiguer. Quelques jours de repos lui sont nécessaires et, alors, vous pourrez l'interroger et profiter de lui à votre aise. Pour l'instant, c'est l'heure du thé, Nicky. A table, voulez-vous ?

Je m'assis entre les deux enfants et allais porter ma tasse à mes lèvres, quand un regard de Binnie m'arrêta. Elle attendit une seconde et, enfin, se décida.

— Votre père a oublié de dire « Grâce » avant le repas,

remarqua-t-elle, eh bien ! pour aujourd'hui, je le dirai à sa place : « Pour ce que nous allons recevoir, Seigneur... »

Je baissai la tête sur mon assiette et attendis l'amen final pour la relever.

Le thé fut enjoué et, devant cette tiédeur, cette bouffée de vie familiale, une fois encore, je sentis mon cœur s'attendrir.

Maintenant, il m'était impossible de repartir. Binnie, à la rigueur, aurait pu taire mon retour et mon brusque départ, comprenant, avec son intuition féminine, que quelque chose de grave les motivait. Mais, avec les enfants, il n'y fallait plus songer. Demain, tout Elburton Cross connaîtrait mon histoire. J'étais obligé de rester. J'étais prisonnier.

D'ailleurs, qui m'assurait que le policier fût à craindre ? Il était venu par acquit de conscience, mais il se pouvait fort bien que, pris par l'enquête de Salisbury, il ne perdît pas son temps à revenir. Quel rapport pouvait-il établir entre Oliver Wendel et le capitaine Mac Grower ? Et surtout entre ce dernier et l'assassin de lord Larwood Bryn ? Beckett, seul, pourrait dire en me voyant : « Voici l'homme. » Mais Beckett était retenu au manoir et je pouvais rester tranquillement terré comme je l'avais réglé. J'étais plus à l'abri ici que partout ailleurs. Je devais me fier au sort.

La soirée s'écoula rapidement, suivie du dîner dont la chère et l'intimité achevèrent de m'enliser dans ma nostalgie d'une vie de famille.

« Comment, songeai-je, ai-je pu vivre ces années sordides avec, pour seule amitié, la lie des bas-fonds et, pour cadre, les murs hostiles d'une prison ? C'est ici qu'est le bonheur. »

A dix heures, ma femme, prenant la Bible qui se trouvait sur le rebord de la fenêtre, commença la prière du soir par la lecture d'un chapitre de saint Luc dont je

goûtai, pour la première fois sans doute, la beauté et l'élévation.

Le *Notre Père* ayant été récité à genoux et à haute voix, nous nous apprêtâmes au repos de la nuit.

J'embrassai Nancy qui, après m'avoir longuement serré contre elle, gravit en courant les escaliers.

Je pensai que Nicky allait en faire autant, mais, décrochant sa casquette, je le vis hésiter.

— Vous sortez encore ? lui demanda sa mère avec une teinte d'inquiétude dans la voix.

Il baissa la tête et répondit très vite :

— J'ai rendez-vous au « Prince-George » avec des camarades pour jouer au billard. Je ne rentrerai pas tard.

— C'est bien ! répliqua la mère d'une voix glaciale.

Je le vis partir en me demandant quelle pouvait être la cause du mécontentement de sa mère, mais une autre pensée s'imposa brusquement à moi.

Binnie avait ouvert la porte de sa chambre qui donnait sur la salle commune et, sa lampe à la main, me souriait.

Je sentis un affreux désarroi bouleverser mon être.

L'Oliver Wendel du *Shalimar*, l'Oliver Wendel, d'il y a trois jours seulement, se serait raidi contre la tentation et en aurait triomphé. Mais je savais qui j'étais et la bête que je portais en moi.

Je tournai la tête à l'appel de ma conscience et, prenant la femme du capitaine Mac Grower par la taille, j'entrai avec elle et refermai la porte sur nous.

Je ne devais la rouvrir que le lendemain matin et il en fut ainsi tous les jours que je passai à Holly Oak.

VI

Près d'une semaine se passa dans un repos, qui me parut d'autant meilleur, qu'il succédait au tourbillon d'événements où j'avais été jeté.

« Calme avant la tempête, me répétais-je parfois, en portant les yeux sur cette famille groupée sous la lampe, à l'heure du thé. Attendons la suite. »

Mais, en dépit de ces craintes, une tranquillité, que rien ne troublait, s'installait en moi. J'en arrivais à accepter l'idée de demeurer toujours ici, dans les pantoufles du capitaine Mac Grower.

Je n'étais plus le révolté du premier soir qui s'était lancé dans l'ignominie, par bravade, et pour montrer qu'il était vraiment Oliver Wendel. J'étais simplement un homme conquis par le home et qui sent son cœur s'attendrir.

Comme bien on le pense, le bruit de mon retour s'était rapidement répandu dans Elburton Cross, mais la maladie dont je souffrais encore avait servi de prétexte à écarter les curieux. A peine avait-on permis d'entrer à ceux dont les récits feraient autorité et couperaient les ailes aux racontars : le pasteur et son vicaire, le directeur de l'école libre, quelques amis de la famille. Les autres

avaient été consignés à la porte avec promesse d'être reçus dans un avenir très proche.

Les journaux de Plymouth n'avaient que très brièvement relaté ma réapparition. Ils y seraient sans doute revenus si, dans le même temps, une célèbre romancière anglaise, Mme Agatha C..., n'avait, à son tour, fait une fugue à la suite d'une crise d'amnésie. Recherchée pendant huit jours par toute la police du royaume, on l'avait enfin découverte dans un hôtel d'Écosse, où elle vivait sans se souvenir de rien. Son cas parut aux journaux bien plus intéressant que le mien, aussi y accorda-t-on colonnes et articles, tandis que l'on me laissait retomber dans l'obscurité.

Je ne m'en plains pas, car une chose surtout m'inquiétait : la possibilité du retour de l'inspecteur de Scotland Yard.

Que les journaux de Londres s'amuse à parler de moi et qu'il lui prenne fantaisie de voir ce capitaine Mac Grower, si étrangement disparu et retrouvé, afin de l'interroger sur Oliver Wendel, et la menace se dressait à nouveau.

Le danger était encore plus grand si un quelconque journal s'avisait de publier mon portrait. Beckett pourrait le voir et me reconnaître en dépit du sacrifice de ma barbe. Que pourrais-je dire contre son accusation jointe à la trace de mes doigts laissée sur le verre de whisky ?

En songeant à cela, la nuit, il me semblait sentir, à nouveau, le contact de la corde. Dieu merci, aucune de ces craintes ne se matérialisa.

Une autre de mes appréhensions encore, en venant à Holly Oak, avait été les inconséquences que je pourrais commettre : les gestes qui n'auraient pas été ceux du capitaine ou bien des oublis inconcevables, qui auraient éveillé les soupçons. Je vis bientôt combien je m'étais abusé. D'abord, nul au monde ne pouvait avoir l'idée

de me suspecter et me fussé-je avisé, dans une minute de remords, de crier, comme j'avais failli le faire la première nuit de mon séjour sous ce toit : « Je ne suis pas le capitaine Mac Grower », que l'on m'aurait considéré comme un fou furieux et fait enfermer.

Et, surtout, j'avais compté sans la carcasse du capitaine. Ah ! elle n'avait rien oublié, elle, des gestes habituels et de tout ce qui avait composé sa vie. Les yeux fermés, elle me menait, sans que j'y songe, aux armoires, au jardin, à des emplacements que j'ignorais complètement.

Un matin du jour du Sabbat, je me surpris même en train de bêcher autour d'un arbuste et fus tout étonné quand Binnie, m'ayant aperçu de sa chambre, sortit et vint m'embrasser.

— *Darling*, murmura-t-elle, que de souvenirs, cela représente pour nous !

Je n'osai la questionner, mais je compris que cet arbre avait dû être planté par le capitaine pour commémorer un grand événement de leur vie.

Je fus sur le point de laisser là ma bêche et de rentrer. Je vis heureusement l'humour de la chose et, rendant son baiser à Binnie, je continuai à donner mes soins à l'arbre du souvenir.

La vie s'annonçait donc libre de tout écueil et, pourtant, ce n'était pas en vain que mes sens en éveil présentaient la catastrophe qui ferait crouler ce bonheur factice, comme un château de cartes.

Le sort me guettait depuis mon arrivée et s'il ne me frappa pas plus tôt, c'est que Binnie, pendant plusieurs jours, retint le coup. Mais il était là, dans une direction opposée à celle où je l'attendais, mais aussi lourd de menace, aussi terrifiant.

J'avais remarqué, le soir de mon arrivée, le ton de mécontentement de Binnie en autorisant son fils à sortir, comme aussi la gêne de ce dernier. Pris par d'autres

sentiments plus impérieux, je ne m'étais pas arrêté à ce détail et l'avais, par la suite, complètement oublié.

Une conversation avec Binnie vint me le rappeler. Il était dix heures du soir et il y avait exactement huit jours que j'étais à Holly Oak. Nancy était montée se coucher et, à son accoutumée, Nicky était sorti. Nous étions dans notre chambre où je fumais ma pipe — habitude qu'avait eue le capitaine — et Binnie procédait à sa toilette du soir. C'est elle qui amorça la chose.

— *Darling*, commença-t-elle en dénouant ses cheveux et en les laissant retomber sur ses épaules, il y a une chose dont il faut absolument que je vous parle.

Je relevai la tête. Elle continua.

— Oui, depuis votre retour je voulais vous mettre au courant, mais je me faisais scrupule de tout de suite vous importuner. Aujourd'hui, ça ne peut plus attendre.

Je retirai ma pipe, inquiet de ce préambule et me demandant de quoi il pouvait bien s'agir. Un mot heureusement me rassura.

— C'est au sujet de Nicky.

Je souris et retrouvai la parole.

— Et qu'a fait le pauvre garçon pour vous causer une telle inquiétude ?

Elle hésita une seconde, peignant ses cheveux pour se donner une contenance.

— Il a de mauvaises fréquentations.

Je haussai les épaules.

— Bah ! il faut que jeunesse se passe et il est assez grand et intelligent, je suppose, pour juger, par lui-même, ses camarades.

— C'est qu'il ne s'agit pas de camarades, Sammy.

— Et de quoi donc, alors ?

— D'une femme.

J'allais rire de bon cœur, mais je m'arrêtai à temps. Le capitaine Mac Grower devait être intraitable sur ce

chapitre et ce n'est pas lui qui se serait livré à une gaieté déplacée.

— Une femme, répétais-je d'un ton dubitatif. Mais où aurait-il trouvé, dans ce petit village, une femme susceptible de vous inquiéter ? Je suis sûr qu'un de ces matins il va vous présenter sa *sweetheart*. Et vous l'embrasserez de bon cœur.

Elle secoua la tête et soupira.

— C'est qu'il ne s'agit pas d'une femme de chez nous, Sammy. C'est une étrangère.

— Ah !

— Une femme dont nous ne savons rien et qui est arrivée ici, le lendemain du jour où le *Shalimar* s'est ancré à Plymouth. Une créature bizarre et qui, par surcroît, est muette.

Je bondis, la bouche grande ouverte.

— Vous dites ?

Binnie se retourna, étonnée de mon émotion.

— Vous la connaissez ?

J'étouffais et les mots s'étranglaient dans ma gorge.

— Peut-être ! Mais son nom, son nom ?

Binnie réfléchit une seconde.

— Attendez, Nicky me l'a dit les premiers jours, car, maintenant, il évite d'en parler. Ah ! j'y suis : Béryl.

J'attendais ce nom, les poings fermés et une lueur mauvaise dans les yeux. Et pourtant, à son énoncé, je crus que j'allais éclater. Béryl, Béryl était ici, et un autre homme, profitant de sa bassesse de chienne rampante, la fréquentait : le fils du capitaine Mac Grower !

— Où habite cette femme ? demandai-je d'une voix brève.

— A l'auberge du « Prince-George ». C'est là du moins où Nicky m'a dit l'avoir rencontrée la première fois.

Je marchai vers la porte.

— Je vais les trouver.

Binnie dut avoir peur de la colère peinte sur mon visage, en tout cas elle se méprit sur sa cause.

— Sammy, s'écria-t-elle en s'élançant, ne soyez pas trop dur. Vous l'avez dit vous-même, c'est un enfant, et peut-être, après tout, cette femme...

J'éclatai.

— Elle ? une chienne pourrie. Une créature de perdition et de vice.

— Vous la connaissez donc ?

Je haussai les épaules.

— Qui ne la connaît ! Et elle voudrait... Ah ! non, non. Adieu, Binnie.

J'ouvris la porte et traversai le salon comme un fou. Binnie m'y suivit et, sans une parole, me tendit mon manteau et mon chapeau. J'étais sur le seuil et la nuit s'étendait devant moi. Elle prit ma tête à deux mains et m'embrassa longuement. On eût dit qu'elle pressentait que ce baiser serait notre dernier.

— Revenez vite, répéta-t-elle et souvenez-vous : c'est un enfant.

Je me dégageai et sortis.

Je savais vaguement où se trouvait l'auberge du « Prince-George » et me rappelais qu'un sentier partant de la poste m'y conduirait. Je marchais vite et, dans mon cerveau, j'étais gronder une tempête dont, malgré moi, je m'épouvantais.

« Béryl ! Béryl ! Béryl ! répétais-je en scandant chaque fois ce nom de violents coups de canne sur les arbustes qui m'entouraient. Tu es donc revenue et je vais pouvoir me venger ! »

Malgré moi, des idées de meurtre passaient comme des éclairs devant mes yeux. Je crispais les mains avec la sensation de tenir un cou et d'étouffer à jamais le mensonge.

Pourquoi le sort la jetait-il sur ma route et pourquoi

la Fatalité me suscitait-elle un rival dans l'homme qui croyait me devoir le respect et l'obéissance ?

Je ricanai à haute voix et jetai dans la nuit une bordée de noms injurieux à son adresse.

Depuis ma disparition du *Shalimar*, pas une fois je n'avais pensé à elle. On eût dit qu'un voile était tombé sur toute cette partie de ma vie, la dérochant à mes regards ; et, brusquement, ce passé s'évoquait avec son relent de luxure et de brutalité, de soumission et de fausseté. Béryl ! La femme qui venait de ma vie lointaine, au temps où j'étais Oliver Wendel et qui m'accompagnait, sans soupçonner la vérité !

Je m'arrêtai pour reprendre haleine et calmer la ruée folle de mes sens.

Qu'allais-je faire ce soir en me retrouvant face à face avec elle ? En ce qui le concernait, lui, je ne m'inquiétais guère. Le capitaine Mac Grower avait assez dû inculquer à ses enfants l'obéissance totale, pour qu'il ne se révoltât pas. Mais elle ? Chienne qui m'avait trompé jadis, qui m'avait trompé avec moi-même, et qui, maintenant, me trompait sans doute encore.

« Je la tuerai ! Je la tuerai ! grondai-je en reprenant ma marche. Que m'importe après tout la corde, puisque, de quelque côté je me tourne, je n'aperçois que la menace de son nœud coulant. »

J'allais quitter le sentier pour la grand'route, quand un bruit de pas me fit sursauter. Quelqu'un venait et se dirigeait de mon côté.

Je me jetai dans l'ombre d'une haie et écoutai.

« Ils sont deux, murmurai-je. Serait-ce eux ? »

Je n'eus pas à attendre longtemps pour être fixé.

Comme ils arrivaient sous un bec de gaz, la clarté bleuâtre, qui tombait dans la nuit froide, me les révéla. Ils marchaient lentement et se tenaient enlacés. Je les vis s'arrêter et s'embrasser longuement. Pourtant je me contins.

— Restons ici, raisonnai-je, ils seront tout à l'heure à ma hauteur. Je les suivrai et alors... à la grâce de Dieu.

Tout se déroula comme je l'avais prévu. Je les vis passer devant le buisson où j'étais caché et une bouffée du parfum de Béryl me parvint et m'arracha presque un soupir. Je les laissai prendre de l'avance et, sans bruit, comme une bête fauve ou comme le malheur, je sortis de ma cachette et les suivis.

La nuit sans lune et le sentier maintenant sans éclairage me favorisaient. Bien que je marchasse à peu de distance derrière eux, et que j'entendisse chaque parole prononcée par Nicky ainsi que les rires de Béryl, rien ne vint leur faire soupçonner ma présence.

Ils se trouvèrent enfin devant le cottage où la tache jaune d'une fenêtre indiquait la chambre de Binnie. Elle devait attendre anxieusement.

Le couple fit une dernière halte et s'enlaça. Je m'immobilisai, la main crispée sur ma canne et refrénant, à grand'peine, mon désir de m'élancer pour les séparer.

Nicky s'arracha enfin à l'étreinte et, sur une parole d'adieu, poussa la petite barrière d'entrée. La porte de la maison s'ouvrit avant qu'il y parvînt et la silhouette de sa mère se dressa sur le seuil, toute blanche dans son peignoir, et la lampe à la main.

— Ah ! c'est vous ! remarqua-t-elle d'une voix troublée. Je croyais...

La porte se referma et je n'entendis pas la fin de la phrase.

Béryl n'avait pas bougé. Elle resta immobile à contempler la maison, puis, après un petit geste de la main, elle tourna sur ses pas et s'apprêta à regagner l'auberge.

Jusqu'à cette minute, rien n'avait pu lui faire soupçonner ma présence et, pourtant, réalité ou illusion, il me sembla qu'à quelques mètres de moi elle hésitait dans sa marche, comme si elle eût pressenti le danger.

Enfin, elle fut à ma hauteur et, quittant mon abri, je fis deux pas au milieu de la route et me dressai devant elle.

— Bonjour, Béryl, prononçai-je lentement d'une voix glaciale.

Elle poussa un de ces cris inarticulés qui lui étaient habituels, un cri presque de terreur, et leva son coude, tandis qu'un peu d'angoisse passait dans son regard.

Elle se remit vite pourtant, car, retrouvant son entier contrôle, elle esquissa un sourire et, se jetant vers moi, me prit dans ses bras.

Je la repoussai brutalement, les poings serrés, grondant de colère, mais gardant le silence.

Elle me regarda avec ce sourire triste que je lui avais déjà vu à bord du *Shalimar*.

A la fin, je n'y tins plus.

— Chienne, chienne, lançai-je d'une voix sourde. Ainsi la mort même de ton amant n'a pu t'inspirer un peu de retenue ? Il a fallu que tu viennes ici jeter ton dévolu sur le seul homme qui aurait dû être sacré pour toi ? Bête vile et malfaisante ! Tu trouvais sans doute un relent de volupté à te rouler dans les bras du jeune, tandis que le vieux pourrissait quelque part ? Mais les cadavres sortent, parfois, de leur tombe et me voici pour te crier mon dégoût et te châtier.

Sous cette avalanche d'injures, elle avait plié comme devant un ouragan et, après quelques instants de surprise, une sorte de supplication muette s'était peinte sur son visage. Le malheur voulut que sa bouche s'arqua comme pour mendier un baiser. Cela fit déborder la coupe.

— Ah ! Tu n'avais pas besoin de les mendier, les baisers, tout à l'heure ! Et à peine au sortir des bras du jeune, tu voudrais...

Je fis un pas et, malgré son mouvement de recul, lui

saisis les poignets. Un moment, je les serrai sans parvenir à lui arracher une plainte ; puis, la secouant brutalement, je la lançai au loin. Elle trébucha et, avec un cri de douleur, s'abattit sur le sol.

J'étais déjà à genoux à ses côtés, lui labourant le corps de coups de poing, m'exaltant à l'idée du meurtre en écoutant la plainte rythmée que lui arrachait chaque coup. Je n'avais qu'un mot à la bouche : « Chienne ! chienne ! » Et j'aurais voulu la briser.

Je ne sais comment la chose se serait terminée si, dans un cri déchirant, elle ne s'était redressée pour s'abattre brutalement sans plus donner signe de vie.

Cela me dégrisa et, me relevant sur un genou, je contemplai ce corps étendu devant moi.

De sa bouche, que j'avais écrasée en souvenir des baisers donnés, un petit filet de sang coulait, mêlé à un peu d'écume.

Je me mis debout tout à fait et, reprenant conscience de moi-même, passai avec égarement mes mains devant mes yeux.

Qu'avais-je fait ? L'avais-je tuée ? J'appelai à voix basse !

— Béryl !

Elle ne bougea pas et, pris de panique, je me précipitai à nouveau à genoux, collant mon oreille contre sa poitrine. Son cœur battait doucement et cette découverte me causa une joie telle que je faillis pleurer.

— Béryl ! Béryl ! murmurai-je en essuyant ses lèvres avec mes doigts.

Elle ouvrit les yeux et, se souvenant, se tassa sur elle-même comme pour fuir le coup. Je la rassurai de la voix, y mettant autant de douceur que, l'instant d'avant, j'y avais mis de dureté.

— Béryl ! Béryl ! pardonne-moi.

Je la vis hésiter et enfin sourire, puis, comme si tant

d'émotion l'avait brisée, elle s'abandonna et s'évanouit à nouveau.

Je me relevai et, la soulevant comme une plume, la pris dans mes bras.

Nous ne pouvions pas rester là, toute la nuit, et elle avait besoin de secours. Il n'y avait qu'une chose à faire : retourner à l'auberge et la coucher. Si la malchance voulait que l'on rencontrât quelqu'un, l'excuse était toute trouvée : dans la nuit, Béryl avait fait un faux pas et était tombée.

Je serrai mon fardeau contre moi et suivis le sentier menant à la grand'route. Jamais elle ne m'avait paru si légère. Il me semblait porter un enfant. Ses traits, un moment contractés, avaient repris leur quiétude et, malgré moi, je leur souris, oubliant que, quelques minutes auparavant, j'avais voulu les marteler pour leur enlever toute apparence humaine, pour les briser à jamais.

Nous avions atteint la grand'route, quand un incident vint changer mon plan primitif. Devant nous, trouant l'obscurité, deux phares d'automobile s'allumèrent à un tournant, inondant la nuit de leur clarté. Je jurai tout d'abord contre l'importun qui pourrait nous apercevoir et s'étonner du couple étrange que nous formions. Mais nul chemin de traverse n'était proche et il était trop tard pour se cacher. Je n'avais qu'à faire face au danger.

Je vis l'auto se rapprocher et, parvenue à notre hauteur, ralentir et s'arrêter. Au même moment, une voix jeune me hélait :

— Ho ! là-bas, il y a un accident ?

Je m'arrêtai à mon tour pour répondre.

— Rien de grave, Dieu merci. En rentrant avec moi de la ville, ma femme a heurté une racine d'arbre et est tombée. Par mesure de sûreté, je la conduis chez le médecin. Mais ça ne sera rien, merci.

— Vous serez malin si vous trouvez un médecin à

Elburton Cross. Le plus proche est à 15 milles d'ici. Tenez, je rentre à Plymouth, sautez dans ma bagnole, nous y serons en rien de temps.

Mon esprit, travaillant à toute allure, envisagea, pour la première fois de la nuit, la situation exacte. Qu'allais-je faire maintenant que j'avais retrouvé Béryl et quelles étaient mes intentions ? Retourner au cottage du capitaine ? Je n'y songeais même plus et il était impossible que je m'installe à l'auberge où était logée Béryl. J'étais dans un petit village puritain de la vieille Angleterre, je ne devais pas l'oublier.

Et, sans que je l'aie appelée, la chance venait à moi pour me tirer d'embarras !

Tout ceci se passa en un éclair dans mon cerveau.

— Vous montez ? répéta le jeune homme en se penchant hors de la voiture pour ouvrir la portière arrière.

— Vous me sauvez la vie, répondis-je ; grâce à vous ma femme aura rapidement les soins nécessaires.

— Alors, allons-y.

Je montai en tenant toujours Béryl dans mes bras comme une enfant et m'installai dans un coin, sans la lâcher. Sur mon épaule, j'avais sa tête ; et ses cheveux fous, caressant ma bouche, me donnaient leur parfum et leur douceur.

— Vous y êtes ? interrogea notre sauveur.

— Merci, répondis-je.

La voiture reprit sa marche et nous sortions bientôt du petit village où, quelques jours auparavant, vaisseau battu par la tempête, j'avais trouvé le havre tranquille et le calme reposant.

Maintenant, je retournais vers la haute mer et ses dangers. Dieu seul aurait pu dire les luttes nouvelles que j'allais avoir à affronter et quels écueils se dresseraient devant moi pour me briser !

Je songeais que là-bas, à la fenêtre d'un petit cottage,

une clarté jaune devait mettre un peu de lumière sur le gravier du jardin. Toute blanche dans son peignoir, une femme devait attendre anxieusement le retour de l'homme qu'elle croyait être son mari.

Et jamais plus elle ne le reverrait. C'en était fini de ce chapitre heureux.

Sur mes genoux et contre ma poitrine, il y avait Béryl, la femme que j'avais voulu tuer à cause de la force obscure de mon passé. Béryl, aux yeux de mystère, et dont tout l'être était une énigme. Et c'était cette femme dont, à l'avenir, j'allais partager la vie.

Une sorte d'angoisse m'étreignit à la pensée de la petite clarté jaune et des jours alcyoniens.

« Chienne ! Chienne ! » murmurai-je. Mais, attirant sa tête, je l'embrassai à pleine bouche.

VII

Comment rendre compte des quelques semaines qui s'écoulèrent ? Une sorte de détresse m'emplit le cœur, lorsque j'y songe et c'est à peine si les images se dressent, à mon appel, devant moi.

Est-il possible que j'aie vécu ces jours et ces nuits ? Que j'aie fréquenté ces compagnons perdus et en sois arrivé à l'abaissement final ?

Je ferme les yeux et revois, à travers la fumée des pipes, des salles de bars louches, ces lieux de réunion où évoluent, comme des larves, des êtres aux physionomies inquiétantes et aux paroles obscènes. Oh ! ces rues lourdes de brouillard et ces murs lépreux !

A dire vrai, le brouillard ne s'est jamais complètement levé en moi. Il est là qui écrase tout, qui déforme mes souvenirs, mes actes, et leur donne un aspect de cauchemar. Ai-je rêvé ou vécu ? Et pourtant les preuves irréfutables sont là. Non, j'ai vécu.

Je revois notre arrivée vers une heure du matin, à Plymouth, cette ville où je n'avais pas voulu entrer et où la destinée s'amusait à me ramener, malgré moi.

Notre conducteur avait insisté pour nous déposer à la porte d'un médecin. Mais j'avais expliqué qu'il importait

d'abord de trouver une chambre d'hôtel où l'on pût coucher la blessée.

— Inutile, dans ce cas, que j'aie à la recherche d'un médecin, me dit-il en me serrant la main, sur le seuil de l'hôtel, par téléphone ce sera facile.

Je le rassurai, et après l'avoir remercié chaleureusement, pénétrai, avec Béryl, dans le hall.

L'air de la nuit l'avait fait revenir à elle, durant le trajet et, bien que tout son être fût brisé et que chaque pas lui arrachât une plainte, elle pouvait se tenir debout et marcher.

Elle n'excita donc aucune curiosité chez le veilleur de nuit, à demi réveillé, qui nous conduisit à notre chambre. Une seule chose aurait pu l'intriguer : la lèvre gonflée de Béryl. Mais, d'elle-même, elle la masqua de son mouchoir.

Enfin, nous fûmes face à face et seuls.

— Béryl !

J'étais debout devant elle et l'avais prise à bout de bras. Je répétais son nom :

— Béryl !

Malgré la douleur de sa bouche meurtrie, elle esquissa un sourire.

Je restai ainsi, un moment, sans parler. Je cherchais à voir clair en moi. Pourquoi avais-je cédé à cette tempête et m'étais-je conduit comme une brute ? Il ne pouvait y avoir qu'une raison : j'aimais cette femme.

« Ah ! monologuai-je intérieurement, pouvoir rompre ce mutisme qui te mure hors de tout ! T'entendre conter les souvenirs que nous avons en commun ! Où t'ai-je rencontrée et sous quel signe s'est déroulé notre vie ? Toi seule pourrait dire à Oliver Wendell : « Voici ce que tu fus. » Mais, par une malédiction, il faut que tu sois muette ! D'ailleurs, comment te faire comprendre que, sous l'enveloppe charnelle du capitaine Mac

Grower, à qui tu t'es si vite donnée, il y a l'âme de ton amant Oliver Wendel ? Le comprendrais-tu que cela t'expliquerait mes sautes d'humeur et mes revirements ! Mais tu ne peux rien savoir et, devant l'homme qui te frappe, tu n'es qu'une pauvre créature soumise qui lève les bras pour se protéger, mais accepte l'inévitable. Béryl, de quoi va-t-elle être faite, la vie, maintenant ? Oliver Wendel est traqué. Le capitaine Mac Grower est traqué. Tous deux sont guettés par la trappe et la corde. Et te revoici, Béryl, appelée à partager cette existence de bête fauve. Eh bien ! puisque de partout la loi inexorable me guette, je me mets hors la loi et je t'emporte. J'avais voulu m'évader de la bauge, j'y retourne. »

Tout le temps qu'avaient roulé ces pensées dans ma tête, j'étais demeuré silencieux, mon regard fixé sur les yeux de Béryl. Elle le soutint avec une angoisse croissante. Mon silence devait l'inquiéter.

A la fin, je n'y tins plus et, serrant plus fortement ses épaules, l'attirai vers moi.

— Béryl ! murmurai-je en fermant les yeux.

Et, me penchant sur elle, je cherchai sa bouche et pris un baiser. Un baiser qui sentait le sang et qui me fit frissonner.

Deux faits s'imposèrent brutalement à moi, le lendemain matin, à mon réveil.

Le premier, c'est qu'il me fallait quitter Plymouth au plus tôt, si je ne voulais pas courir le risque d'être reconnu.

Le second — et il ne laissa pas de m'inquiéter plus que le premier — c'est que, dans ma précipitation à quitter Holly Oak, j'avais négligé de me munir de l'argent trouvé dans la cabine du capitaine, et que j'en étais réduit aux quelques livres que j'avais en poche.

La situation se présentait donc sous un jour plus

mauvais que je ne l'avais jamais connue. Seul et le gousset bien garni, je pouvais aller n'importe où, sans susciter de soupçon. Mais j'avais Béryl avec moi et peu de jours auraient épuisé mes réserves. De quoi demain allait-il être fait ?

Je ne crus pas devoir révéler mon impécuniosité à Béryl et me contentai de lui assurer la nécessité qu'il y avait pour nous à quitter Plymouth sans délai.

— Hier soir, lui avouai-je, j'ai abandonné ma femme sans esprit de retour ; aujourd'hui, je suis à toi et lie ma destinée à la tienne. Nous allons partir à l'aventure, mais d'abord il faudra nous cacher. L'on n'est guère tendre, en Angleterre, pour les couples irréguliers. Mais nous avons de l'espace devant nous et nous saurons triompher.

Eussé-je eu de l'argent qu'immédiatement j'eusse pris le train pour Londres. Là, nous nous serions perdus, une fois de plus, dans la fourmilière humaine où bien malin aurait été celui qui nous aurait trouvés. Mais nos ressources étaient trop limitées pour que je les gaspille en frais de voyage.

Ce fut Béryl qui me tira d'embarras.

J'étais assis devant la table où nous venions de déjeuner et regardais machinalement la carte de la région gravée sur le sous-main, quand, se penchant sur mon épaule, elle suivit du doigt une des lignes rouges et, après un moment d'hésitation, s'arrêta sur un nom de ville. C'était Princetown.

— Tu connais Princetown ? demandai-je.

Elle hocha la tête et, prenant un crayon, comme cela était son habitude, griffonna quelques mots sur une feuille de papier.

« J'y ai habité jadis et j'y ai des amis. »

Je la regardai plus attentivement. L'idée ne m'était pas encore venue qu'elle eût pu déjà fouler le sol anglais.

Pour moi, c'était un produit purement américain et je l'avais toujours imaginée à son premier voyage.

Cette révélation me fut pourtant un trait de lumière.

Puisque Béryl connaissait Princetown, autant aller là qu'ailleurs. Peut-être, par ses amis, arriverait-on à se débrouiller ? Je lui en fis la proposition et je compris, à sa joie, que tel avait été son but en me désignant ce nom sur la carte.

Il ne nous restait qu'à mettre notre projet à exécution et c'est ce que nous fîmes le matin même. Le garçon nous annonça qu'un autocar partait deux fois par jour et que nous étions à temps pour prendre le premier.

Un quart d'heure plus tard, nous quitions Plymouth et, après une randonnée dans un cadre sauvage et grandiose, nous débarquions à Princetown, au centre de la ville, devant le Monarch, le meilleur hôtel.

Dans l'état de mes finances, il eût été fou d'y descendre, mais, d'elle-même — comme si elle eût compris mes intentions — Béryl me prit par le bras et m'entraîna vers une autre partie de la ville. Après avoir suivi diverses petites ruelles, elle s'arrêta enfin devant une maison d'aspect minable où pouvait se lire une annonce en lettres jaune sale : « Boarding House ».

L'aspect était rien moins qu'engageant, mais je songeai que les prix devaient être en conséquence. Aussi, acceptant l'invite muette de Béryl, appuyai-je sur le bouton de sonnette.

Une femme en robe de percale noire, aux cheveux tirés en arrière et à la figure maussade, vint ouvrir.

Elle porta les yeux sur Béryl et j'eus l'impression que sa physionomie se détendait. Mais ce ne fut qu'un éclair, car, la seconde d'après, elle avait retrouvé son aspect revêche.

Elle écouta ma demande et, ayant fait ses prix, nous mena à la chambre qu'elle nous destinait. Elle donnait

sur la rue, mais, malgré cela, était d'une tristesse qui vous prenait au cœur. C'était, paraît-il, la seule qui fût libre. Et, comme je l'ai dit, je n'avais pas le droit d'être exigeant. La semaine payée d'avance, il me restait juste de quoi assurer notre nourriture. Qu'advierait-il après ? Je préférerais ne pas y songer.

La logeuse, qui tenait ses bras croisés sur sa poitrine, allait quitter la pièce quand l'idée me vint de lui demander quelques renseignements sur mes voisins de chambre.

Elle pinça ses lèvres minces, au point de les rendre exsangues, et, me regardant fixement, déclara que la principale qualité de sa maison était la discrétion.

— Nul ne s'occupe de son voisin, ici, continua-t-elle, et le respect du secret de la vie privée est la règle générale. Pourtant, dans le cas présent, je puis satisfaire votre curiosité. Votre voisin de droite est un *hawker* (camelot) qui vend des cartes postales et des souvenirs aux visiteurs. Quant à celui de gauche, il est propriétaire d'un petit taxi et emmène les parents en visite chaque semaine.

— Où donc ? demandai-je sans songer à ce qu'allait m'apporter ma question.

La logeuse pinça à nouveau la bouche et se redressa comme si je me fusse moqué d'elle.

Comme je la contemplais avec un étonnement qui n'avait rien de feint, elle ajouta :

— Je ne suppose pas que vous soyez assez ignorant pour ne pas savoir que Princetown n'a qu'une attraction à quelques minutes d'ici : Dartmoor !

La foudre serait tombée sur moi que j'aurais été moins bouleversé. Je dus pâlir et chanceler.

La logeuse qui m'observait me gratifia d'un sourire narquois.

— Cela vous dit quelque chose maintenant. J'espère

seulement que vous irez en simple touriste. Au revoir, monsieur.

Elle quitta la pièce et, fermant la porte derrière elle, descendit l'escalier.

Dartmoor ! Je comprenais maintenant pourquoi ce nom avait eu, en moi, un retentissement qui m'avait arrêté le cœur. Ce n'était pas la première fois, hélas ! que je l'entendais. Il y a peu de jours, à « The Rookery », lord Larwood Bryn et le vieux Beckett l'avaient déjà jeté à la face du capitaine Oliver Wendel.

Dartmoor ! J'imaginai la longue théorie d'hommes aux crânes rasés et aux ridicules costumes constellés de larges flèches, que gardaient, dans le Moor, des soldats armés de fusils. La lie et l'écume de l'Angleterre. Et j'avais été de ces hommes-là ! Et, par une fatalité contre quoi je ne me révoltais même plus, voilà que je revenais au pied de ces murailles, alors que la corde me guettait, comme si j'avais voulu me jeter dans le filet !

Le contact d'une main fraîche sur mon front brûlant me fit tressaillir.

C'était Béryl qui, ne comprenant pas ma brusque dépression, venait de s'approcher.

J'eus un mouvement nerveux et une mauvaise lueur dans les yeux. N'était-ce pas elle qui m'avait conduit ici, et dans quelle intention, sinon de me livrer ? Je réfléchis, heureusement à temps, à la folie de cette pensée. Si j'ignorais tout de Béryl, quelle apparence y avait-il qu'elle soupçonnât seulement le drame de « The Rookery » ?

Habituée à mes sautes d'humeur et à mes accès de brutalité, elle avait fermé les yeux et attendait.

Je lui pris la main et, la maintenant droite devant moi, la regardai fixement.

La lumière se faisait dans mon esprit et je comprenais maintenant comment elle connaissait si bien Princetown

et pourquoi cette logeuse l'avait reconnue sans rien en témoigner, puisqu'un étranger l'accompagnait. Elle était déjà venue ici pour attendre la sortie de l'homme qui payait le prix de sa faute. Et, cet homme, c'était moi. Du moins, le moi qui était Oliver Wendel.

Je voulus en avoir le cœur net et, l'attirant doucement, l'assis sur mes genoux. Elle se laissa faire avec son sourire triste.

— Béryl, demandai-je en parlant lentement et en appuyant sur chaque parole. Dis-moi la vérité, car il faut que je la sache et je te jure que tu n'as rien à craindre. Tu es déjà venue ici ?

Elle hésita une seconde puis, se décidant enfin, inclina la tête.

— Oui, n'est-ce pas ? Tu me l'avais, en effet, dit à Plymouth. Mais avec qui y étais-tu la dernière fois ?

Elle baissa les yeux et je compris qu'il fallait poser autrement ma question.

— Béryl, je te répète que tu n'as rien à craindre, mais, pour notre sécurité, je dois être au courant. Tu es venue ici avec Oliver Wendel, n'est-ce pas ?

Son hochement de tête fut fait un peu à contre-cœur, mais il fut fait quand même.

Je l'attirai vers moi pour lui montrer la sincérité de mes paroles. Elle ne sourit pas pourtant, à son accoutumée.

Je continuai :

— Au moment de sa libération sans doute ?

Elle garda le silence.

— Non ? Tout le temps que Wendel a été en prison, alors ? Mais, dans ce cas, quelle pensée a pu te pousser à venir ici avec moi ? Cette ville ne devrait représenter pour toi que de mauvais souvenirs ?

Elle conserva son immobilité, mais je vis que ses yeux étaient fixés au loin.

— Tu as eu une raison pour revenir ?

Lentement, par deux fois, elle fit un signe affirmatif.

— Mais laquelle, Béryl ? m'exclamai-je.

Elle s'échappa de dessus mes genoux et, s'écartant de quelques pas, demeura au milieu de la pièce, les mains jointes et une supplication muette dans le regard.

J'étais abasourdi, mais trop d'événements s'étaient abattus sur moi depuis quelques jours pour que je me misse en colère devant ce nouveau mystère. Je me contentai de me lever et d'aller vers elle. Elle eut un recul d'effroi, mais je la rassurai.

— Béryl, il me semble qu'une entière franchise serait nécessaire entre nous, puisque nos existences sont liées. Je respecterai tes secrets, mais je veux seulement te demander une chose. La raison qui t'a amenée à Princeton venait de toi ? Non ? D'un autre alors ? Et tu ne veux pas me dire son nom.

Elle eut un petit mouvement d'épaules et, se décidant, s'approcha de la table. Je suivis sur le bout de papier les lettres au fur et à mesure de leur apparition, me demandant ce qu'allait m'apprendre la phrase. Un instant, elle s'arrêta, mais son hésitation ne dura qu'une seconde. Fronçant le sourcil, elle se remit à écrire. Je me penchai sur son épaule et lus : « C'est Oliver Wendel ! »

Je ne dirai pas que j'eus un choc au cœur, mais je restai quelques secondes silencieux.

Oliver Wendel ! Elle était ici et m'y avait amené parce qu'Oliver Wendel l'avait voulu. Et j'étais Oliver Wendel et, seul des deux, j'ignorais tout.

Malgré moi, le ridicule de la situation me saisit et, tombant assis sur le pied du lit, je me mis à rire, d'un rire nerveux, douloureux, impossible à arrêter.

Sans doute, dut-elle croire que je riais de l'homme qui avait été son amant et à qui j'avais succédé, moi le capitaine Mac Grower, car, la figure contractée, un peu

de tristesse dans les yeux, elle me regarda faire sans bouger de place.

Mon rire se cassa net et, allant à elle, je lui pris les deux mains. Une idée venait de me traverser le cerveau, une idée dont j'étais à cent lieues la seconde d'avant. Enfin, j'allais donc, peut-être, soulever un peu le voile sur mon passé !

— Béryl, commençai-je avec douceur, tout ce que tu viens de me dire, je le savais. Oliver Wendel et moi nous sommes de vieux camarades et je n'ignore rien de sa vie. C'est pourquoi, lorsque tu es venue à bord du *Shalimar*, je t'ai acceptée comme passagère. Mais il y a une chose pourtant que tu ne sais pas : Oliver Wendel est mort dans mes bras à Hamilton.

Je vis les traits de Béryl se contracter, tandis qu'elle se retenait à une chaise pour ne pas tomber. Je poursuivis :

— Se sentant sur la fin, Oliver t'a confiée à moi et m'a dit que tu avais une mission à remplir ici. Malheureusement, il est mort avant d'avoir pu me révéler son secret. Béryl, en son nom, je te le demande : veux-tu avoir confiance et me dire toute la vérité ?

Tout le temps que j'avais parlé, le regard de Béryl était demeuré fixé sur moi, comme si elle eût tenté de lire au fond de mon âme. Quelque chose dans mon accent — mon mensonge après tout n'était-il pas une face de la vérité ? — dut la convaincre, car, serrant nerveusement mes mains, elle attira la feuille de papier et se mit à écrire :

« Seul Billy Winkles peut nous renseigner. »

Je fronçai les sourcils à ce nom inconnu, mais ne montrai rien de mon ignorance. Je tentai, au contraire, de donner le change.

— Billy Winkles ? l'ami d'Oliver ?

Elle acquiesça.

— Eh bien ! s'il est ici et si tu sais où il loge, allons tout de suite le trouver.

Elle fit signe que non.

— Pourquoi ?

A nouveau le petit papier vint à notre secours.

« Billy Winkles pourrait se méfier d'un étranger. Et puis, il a peut-être changé son lieu de réunion. »

J'allais demander pourquoi ce Billy Winkles faisait un tel mystère de sa personne, mais je me retins. Avant tout, je devais rester dans le rôle que je m'étais assigné.

— Quand penses-tu arriver à le joindre ? J'ai hâte, je te l'avoue, de le rencontrer.

Deux yeux se posèrent sur moi, tandis que deux bras se liaient à mon cou.

Béryl n'écrivit pas, mais, des lèvres, prononça un mot que je parvins à y déchiffrer.

— *Soon !* (Bientôt.)

Mais maintenant que j'y songe, je me demande si elle ne prononça pas un mot de plus, bien de circonstance, hélas !

— *Too Soon !* (Trop tôt.)

.....
Nous demeurâmes le reste de la journée à couvert. L'honorable Landlady, bien qu'elle nous déclara avec hauteur que ce n'était pas le genre de la maison, consentit néanmoins — contre paiement immédiat, car la confiance ne paraissait pas être de mise — à nous servir un déjeuner composé de deux tranches de bœuf froid datant d'au moins trois jours et de deux morceaux de « pie » dont Béryl, en riant, renonça à calculer l'antiquité.

Un grand changement s'était d'ailleurs produit en elle. L'annonce de la mort d'Oliver Wendel ne paraissait pas l'avoir affectée outre mesure. Au contraire, on aurait dit qu'elle y avait puisé une plus grande confiance en moi. Elle était réellement femme, plus gaie, plus rieuse et

n'avait plus cet air de chien rampant qui m'avait tant indisposé au début. Peut-être, aussi, était-ce de se voir à Princetown, dans le cadre lépreux de ce *boarding-house*. Car je devais le remarquer en diverses circonstances : Béryl n'était pas faite pour les cadres raffinés. Elle s'y sentait perdue. Fille probablement jaillie des bas-fonds, il lui fallait le contact et le reflet de ces mêmes bas-fonds, pour se sentir à l'aise et chez elle.

La pensée de ce que pourrait me réserver le proche avenir m'assombrissait, au contraire, et me tenait, par moments, obstinément silencieux. Huit jours de vie mesquine et c'en serait fait, ou presque, de mes misérables ressources. Quel imbécile j'avais été de ne rien prévoir ! Maintenant il était trop tard pour retourner à Holly Oak. Bientôt, mon dernier penny serait dépensé et devant quel mur me trouverais-je alors acculé ? Trouver du travail, il n'y fallait pas songer. Cela m'obligerait à dévoiler mon identité et je n'avais de papiers ni à un nom, ni à un autre. Savais-je seulement ce que j'étais capable de faire ?

A diverses reprises, Béryl essaya de m'égayer, mais ce fut en vain.

Le soir vint, lugubre dans cette pièce éclairée par un vulgaire bec de gaz planté dans la muraille ? Aussi, pour fuir cette hideur qui contrastait si étrangement avec la quiétude heureuse de Holly Oak, je décidai de me coucher et de demander au sommeil le repos moral que je n'arrivais pas à trouver.

Malgré moi, je songeai à celle que j'avais laissée là-bas, et à la fenêtre qui devait jeter une tache jaune. M'attendait-on encore et me pleurait-on ?

Avait-on seulement signalé ma disparition ? Je ne le pensais pas. La femme du capitaine, tout en me croyant réellement son mari, avait trop bien dû comprendre qu'un drame, dont elle ignorait le premier mot, se jouait en

moi et autour de moi. Elle se tairait certainement et recommanderait le silence à ses enfants.

Mais que devait-elle penser ce soir, le premier soir de sa nouvelle solitude ?

Pour chasser ces fantômes, j'étreignis Béryl et la pressai contre ma poitrine à lui faire mal.

J'avais besoin de me pencher sur le mystère de ses yeux.

.

...Il devait y avoir plusieurs heures que je dormais, quand un pressentiment inexplicable me réveilla. Je demeurai d'abord sans bouger et, ayant entendu une horloge sonner dans le lointain, tendis l'oreille. Il était onze heures.

Étendant le bras pour me tourner, je fis alors une constatation qui me tira de ma somnolence : j'étais seul dans le lit. Béryl n'était plus à mes côtés.

Je grattai une allumette et, tout en maugréant, allumai le bec de gaz. La clarté confirma ma première impression : la chambre était vide.

Je sautai à bas du lit et, allant à la porte, écoutai. Aucun bruit ne me parvint du corridor ; mais, ayant porté mes yeux sur la chaise où Béryl avait déposé ses affaires, j'eus un coup au cœur : les vêtements aussi avaient disparu.

Béryl était donc sortie et tout donnait à ce départ les apparences d'une fuite.

A mon tour, je m'habillai rapidement, nerveusement, incapable de trouver la raison plausible qui m'aurait tranquillisé. Les idées les plus folles passaient dans ma tête, chassées par d'autres plus impossibles encore. Béryl aurait-elle soupçonné ma sincérité et avais-je eu tort de parler d'Oliver Wendel ? Avait-elle, au contraire, compris que j'étais sans argent ? Autant de raisons qui, toutes, semblaient aussi valables.

Enfin, je fus prêt et, ouvrant doucement la porte, descendis l'escalier sur la pointe des pieds. J'avais craint un instant de trouver l'entrée verrouillée, mais apparemment que la clientèle de notre *boarding-house* était de celle qui rentre et sort à toute heure du jour et de la nuit, car je n'eus qu'à tourner la poignée pour me trouver dans la rue.

Le plus difficile restait à faire. Où me diriger pour retrouver Béryl, et, même en admettant que la chance me favorisât, qui me disait qu'elle serait dehors et non pas à l'abri de quatre murs où je ne pourrais l'atteindre !

Je grondai presque à haute voix à cette pensée et serrai les poings. L'instant d'après, comme la bête lancée sur la piste, je partis par la première rue qui s'offrit devant moi, en relevant le col de mon veston pour me protéger du froid, car, dans ma hâte, j'avais oublié de prendre mon pardessus et ma casquette.

Je marchai longtemps au hasard de ces rues, tantôt sombres, tantôt éclairées, m'égarant dans des ruelles infectes pour me retrouver l'instant d'après sur quelques places aux maisons de belle apparence. A certains coins de rues, je croisai des filles qui arpentaient le trottoir en quête du client possible. Je fus sur le point d'en interroger une, mais renonçai sur-le-champ à ce moyen. Quelle probabilité y avait-il qu'une de ces créatures pût me renseigner sur Béryl ?

Il y avait plus d'une heure que je marchais, allant droit devant moi, revenant sur mes pas et brouillant mes pistes. La lassitude, jointe au découragement, commençait à se faire sentir, quand, à un tournant, à l'angle d'une petite place, une vision m'immobilisa.

Deux femmes s'entretenaient sous un bec de gaz et si l'une n'était qu'une hétaïre de la plus basse extraction, semblable à toutes celles que je venais de croiser, il n'y avait aucun doute à avoir sur sa compagne : c'était Béryl.

Je vis la première parler avec volubilité, tandis que Béryl, du geste, semblait supplier. La discussion continua quelques instants, coupée d'arrêts pendant lesquels Béryl faisait appel à ses petits papiers.

A la fin, les deux femmes semblèrent tomber d'accord, et, tandis que Béryl, après avoir serré la main de la promeneuse, traversait la petite place et se postait à l'un des coins où l'ombre était plus dense, l'autre, quittant son bec de gaz, se remit à arpenter le trottoir en fredonnant, à mi-voix, une chanson de café-concert.

Je m'étais, moi aussi, rejeté dans l'ombre et observais ce manège. Que pouvait-il signifier et quel rapport pouvait-il y avoir entre Béryl et cette créature ? Certes, je ne me faisais aucune illusion sur le rang social de la femme adoptée par Oliver Wendel. Pourtant, je me refusais à croire qu'elle fût l'égale de ces créatures qu'une pièce de dix shillings achète pour une heure.

De l'endroit où j'étais posté, je ne pouvais pas apercevoir Béryl, mais je ne perdais aucun mouvement de son étrange amie. Près d'un quart d'heure se passa ainsi, sans que rien vînt apporter un changement à la situation. Enfin, dans une rue adjacente, un pas lourd se fit entendre. Un homme allait traverser la place.

La créature dut flairer l'occasion, car, retournant à son bec de gaz, elle s'y adossa et, la figure fleurie d'un sourire, attendit.

Elle ne s'était pas trompée ; c'était bien le client espéré. Je vis l'homme parvenir à sa hauteur et s'arrêter. Je ne pus entendre les pourparlers, mais apparemment qu'ils durent être satisfaisants, car, passant son bras autour de la taille de la femme, l'homme s'éloigna avec elle et fut bientôt englouti dans la nuit.

J'étais seul dans ma rue et, là-bas, dans son trou d'ombre, il y avait Béryl. Un moment, un désir fou me harcela d'aller vers elle et de la confondre. Je réfléchis

que cela ne me livrerait rien du mystère et que le mieux était d'attendre.

Un quart d'heure, puis une demi-heure se passèrent. Le froid me pénétrait de plus en plus et j'aurais voulu courir pour rendre un peu de sensibilité à mes pieds. Une sorte de torpeur aussi, due à mon immobilité absolue, pesait lourdement sur moi.

Béryl était-elle toujours là ou, sans que j'y aie fait attention, avait-elle disparu ? En dépit de toutes mes résolutions, je fus sur le point de me montrer. Je n'en eus heureusement pas le temps. Le même refrain retentit et, comme à un signal convenu, Béryl sortit de l'ombre. Je la vis traverser la place et, à son tour, s'adosser dans la pleine lumière du bec de gaz. Deux minutes plus tard, sa compagne apparaissait et était bientôt à ses côtés.

Je vis la nouvelle venue parler en multipliant les gestes, et Béryl approuver de la tête. Puis, marchant toutes deux, côte à côte, elles traversèrent la place et empruntèrent la rue qui faisait suite à celle où je me trouvais.

Je leur laissai prendre un peu d'avance et, certain de n'être ni vu ni entendu, partis à leurs trousses.

Elles marchaient vite et je dus hâter le pas pour ne pas les perdre, mais pas une fois elles ne se retournèrent et c'est sans avoir soupçonné ma présence qu'elles s'arrêtèrent, enfin, devant une boutique aux volets fermés où la femme de la rue, après avoir tendu l'oreille, frappa d'une manière certainement réglée à l'avance.

Instantanément un des panneaux leur livra passage. Il se rabattit derrière elles et, une fois de plus, je me retrouvai seul.

Cette fois, je n'écoutai aucun des conseils que m'offrait la raison. J'attendis quelques minutes et, m'approchant du panneau, frappai à mon tour, ainsi qu'on l'avait fait l'instant d'avant. Mon geste fut couronné de succès et, ayant franchi le seuil de la boutique, je me trouvai dans

une vaste salle de cabaret où des buveurs étaient attablés devant des pots de bière et des verres de gin, en fraude de la loi D. O. R. A.

Les habitués de ce cabaret clandestin devaient être nombreux dans la ville, car nul ne fit attention à moi et c'est le patron lui-même, une serviette sur le bras, qui vint à mes devants pour m'offrir une table. Un coup d'œil circulaire me convainquit, sur-le-champ, que ce que je cherchais ne se trouvait pas ici. Cette première salle ne devait pas être tout le cabaret. De toute nécessité, il en existait une autre, réservée, celle-là, aux initiés.

Je portai mes regards à droite et à gauche et allais interroger le patron, quand je découvris ce que je cherchais : une porte encastrée en contre-bas, dans une des murailles et à laquelle conduisaient deux marches.

Je m'y dirigeais et avançais la main, quand une poigne s'abattit sur mon bras. D'un mouvement d'épaule je me dégageai et, me retournant, me trouvai face à face avec le patron. Je n'attendis pas son attaque, et, lançant mon poing à toute volée, l'atteignis à la mâchoire. Il étendit les deux bras et tomba à la renverse.

Profitant du désarroi qui s'ensuivit, je descendis d'un bond les deux marches et, ouvrant la porte, pénétraï dans la pièce dont on avait prétendu me refuser l'entrée.

Un juron suivi d'un cri aigu de femme salua mon arrivée inopinée.

Dans le fond d'une petite pièce basse, un homme venait de se dresser derrière une table, la renversant dans sa précipitation ; à côté de lui, deux autres hommes restaient assis, la main dans la poche de leur veston.

Mais ce n'est pas ce qui me frappa le plus.

Devant cet homme, il y avait deux femmes : la créature de la rue, d'abord, et, livide d'une pâleur de morte, Béryl.

— *What on Hell ?* gronda l'homme en se baissant lentement sans me quitter du regard.

La seconde d'après, il ramassait un des lourds pots de bière en grès et, sans que j'aie pu prévoir son geste, me le lançait au visage.

Le pot m'atteignit vers le sommet du front et, sous le choc, bien que je n'aie pas perdu connaissance, je titubai et m'effondrai au sol.

Un nouveau cri retentit, tandis qu'une main saisissait la mienne et la serrait convulsivement.

J'entendis la porte derrière moi se rouvrir et une voix demander, à travers une sorte de brouillard ;

— Faut-il le jeter dehors, Billy ? Il est plus glissant qu'une anguille et je ne sais comment il m'a échappé tout à l'heure.

Je me redressais, bandant tous mes efforts pour la lutte, quand la voix rauque du début se fit entendre.

— Inutile. Ferme la porte et fous-nous la paix. Je vais régler ça tout seul.

Je rouvris les yeux. A genoux à mes côtés, il y avait Béryl et debout à la même place qu'il occupait tout à l'heure, un sourire narquois aux lèvres, l'homme qui venait de parler. Ses deux acolytes n'avaient pas bougé, mais, eux aussi, semblaient considérer la scène avec amusement.

— Une petite erreur, sans conséquence grave, qui ne serait pas arrivée si on avait fait les présentations à temps ! remarqua-t-il. Béryl, cela serait-il un effet de ta bonté de nous dire qui est ce gentleman ?

Il n'attendit pas et poursuivit :

— Ton amant, sans doute, à moins que ce ne soit ton vieux père ? Mais Oliver Wendel n'étant pas présent, j'opinerais plutôt pour le premier.

Béryl, pour confirmer ces paroles, avait pris ma tête entre ses mains et embrassait la blessure que m'avait occasionnée le pot de grès

— Parfait ! C'est donc bien comme je pense ! Tom,

verse un verre de gin à l'honorable gentleman, l'amant de notre amie Béryl. Ça le remettra d'aplomb et nous pourrions causer et tirer cette affaire au clair.

Je pris le verre que l'on me tendait et le bus d'un trait. Cela me donna un coup de fouet et je pus me tenir avec plus d'assurance sur mes jambes.

Me dégageant de l'étreinte de Béryl, je fis un pas vers la table renversée.

— Monsieur Billy Winkles, sans doute ? commençai-je. Les trois hommes, après s'être regardés une seconde, éclatèrent de rire.

— Supprimez le monsieur, rectifia le premier. Billy Winkles suffit. Il n'y a pas de monsieur ici. Sauf vous, peut-être ? Et j'espère que ce n'est, tout de même, pas le cas.

Je ne relevai pas le propos, mais continuai :

— Une affaire m'a fait venir à Princetown et m'a obligé à vous chercher sans délai.

Le regard de l'homme se posa sur moi et j'eus l'impression qu'il cherchait à lire au fond de ma pensée.

— Et cette affaire ? interrogea-t-il.

— Vous parler d'Oliver Wendel.

— L'amant en titre de madame ! L'amant le plus trompé d'ailleurs, comme vous devez vous en apercevoir. Et qu'avez-vous à me dire sur Oliver Wendel ?

— Simplement ceci : qu'il est mort.

Un nouveau juron éclata, tandis que, sous le choc de l'émotion, l'homme assénait un coup de pied parmi les pots de bière renversés.

— *Dam it all !* Vous ne voulez pas dire qu'il est...

— Mort, répétais-je. J'étais à côté de lui, à Hamilton, aux Bermudes, quand il a été tué dans une rixe de cabaret et si je suis ici, ce soir, c'est parce qu'il en a exprimé le désir, son dernier.

Un lourd silence plana sur la pièce. L'homme m'exa-

minait et réfléchissait. Sans doute, le résultat dut m'être favorable, car, brusquement, il me tendit la main et me la secoua fortement.

— Tom et Jerry, ordonna-t-il d'une voix brève, relevez la table et faites remplir les pots. Un ami d'Oliver Wendel est avec nous. Il est des nôtres.

L'ordre fut vite exécuté et, sur un signe de Billy Winkles, je m'assis près de lui sur la banquette. Les deux hommes avaient pris place aux deux bouts et, en face de nous, il y avait Béryl et son amie de la rue.

— Racontez-moi tout ça, me dit Billy Winkles en me poussant un pot de grès débordant d'écume.

Je le portai à mes lèvres et, tout en buvant lentement, détaillai l'homme.

Bâti en hercule, le cheveu coupé ras, le nez cassé et les oreilles décollées, il donnait l'image exacte du souteneur londonien qui a été boxeur dans sa jeunesse et, probablement, footballeur professionnel.

La femme de la rue présente à notre entretien devait certainement faire partie de son troupeau.

— Racontez-moi ça, répéta-t-il, en roulant une cigarette et en la collant derrière une de ses énormes oreilles en feuille de chou.

Mon récit n'était pas difficile. Je n'avais qu'à conter la vérité, en arrangeant les rôles, en ce qui concernait la lutte à Hamilton. Je parlai dans un silence impressionnant, troublé seulement par le sifflement de la pipe d'un des protagonistes de cette scène.

Je m'arrêtai enfin et regardai Billy Winkles. Il avait les sourcils froncés.

— Et c'est avant ou après la rixe que vous avez pêché cette femme ? La Carpe, comme nous l'appelions en riant, bien que cela fichait Oliver dans des rages noires !

— Après. Oliver, pensant rentrer en Europe, lui avait donné rendez-vous sur le bateau que je commandais.

Le menton de Billy Winkles se releva brusquement. Je vis que j'avais commis une erreur.

— Que vous commandiez ?

— Oui, je suis le capitaine Mac Grower. Mais j'ai quitté la mer ou, plutôt, elle m'a quitté. J'ai été cassé.

Le rire puissant de Billy Winkles me rassura.

— A la bonne heure ! Je me disais aussi ! Un capitaine, c'est un gentleman, et il n'y a pas de place ici pour un gentleman. Hein ! les gars, qu'est-ce que vous en dites ? Heureusement que vous n'êtes qu'un capitaine... dégradé.

Un éclat de rire salua ces paroles et, bien que j'y fisse chorus, j'en éprouvai une sensation pénible, quelque chose comme un reproche de ma conscience. La carcasse du capitaine manifestait, une fois de plus, sa présence. Mon trouble, néanmoins, fut de courte durée.

— Et comme Oliver Wendel, votre ami, était mort, reprit mon interlocuteur, vous avez pris sa succession. Ce qui n'a pas dû vous être très pénible. Car enfin, tant que nous sommes... Mais on est galants. Va, n'aie pas peur pour tes secrets, la Carpe !

Devant ces accusations, Béryl pâlit et me jeta un regard inquiet. Je détournai simplement la tête. Ce que me disait cet homme ne m'apprenait rien. Il y avait longtemps que je savais à quoi m'en tenir sur la passivité de cette énigmatique créature.

— Elle était sans ressources et à la rue, rectifiai-je. Et puis, elle voulait rentrer en Angleterre et il était nécessaire que je vinsse avec elle.

— Pourquoi ?

— Pour obéir à Oliver. Car, en mourant dans mes bras, sur les pavés d'Hamilton, Oliver n'a prononcé qu'un nom : Billy Winkles.

— Et cela vous a suffi pour me trouver dans toute l'Angleterre ?

— Vous oubliez qu'il y avait Béryl.

Tout le temps qu'avait duré ma petite histoire, une crainte m'avait assailli : que Béryl me démente, du moins pour la partie où elle aurait pu me convaincre de fausseté. Mais, pas une fois, elle n'intervint. Peut-être avait-elle été matée par les révélations de Billy Winkles et, connaissant mon caractère, tremblait-elle de ce que pourrait être plus tard ma réaction. Ce fut sans un geste qu'elle écouta tout mon discours.

Quelques instants, Billy Winkles s'absorba dans ses pensées. Il était clair qu'un doute devait subsister en lui. Peut-être s'étonnait-il de cet ami dont il n'avait jamais entendu parler. Peut-être, encore, mon grade de capitaine lui semblait-il louche. Je devinai le travail de son esprit et j'eus peur de quelque question embarrassante. Dans ce coupe-gorge, mon affaire eût été vite réglée et ce n'est certainement pas la protection de Béryl qui aurait été capable de me sauver, si tant est qu'au dernier moment elle ne se fût pas retournée contre moi. Je pris sur-le-champ une résolution héroïque.

— La meilleure preuve de l'amitié qui me liait à Oliver Wendel, lançai-je en reposant ma chope, elle réside, peut-être, dans l'acte que j'ai commis peu de jours après mon retour en Angleterre.

Je sentis à nouveau tous les regards braqués sur moi.

— J'ai été chez l'homme qui, le premier, avait persécuté Oliver et, pour le venger, je n'ai pas hésité une seconde.

— A quoi ? interrogea d'une voix cassante Billy Winkles, à demi affalé sur la table.

— A le tuer. C'est moi qui, à « The Rookery », ai assassiné lord Larwood Bryn.

Les deux femmes poussèrent un cri que coupa net Billy Winkles.

— Silence, damnées imbéciles, ou je vous chasse.

Il s'était levé et m'avait saisi la main.

— Maintenant je vous crois, et vous êtes des nôtres. Je vous demande pardon des doutes qui ont pu vous froisser.

Il appela d'une voix forte :

— Jackson.

La porte d'entrée s'ouvrit et l'homme qui avait prétendu me jeter dehors, après avoir voulu m'empêcher de franchir le seuil, apparut.

— Oui, Billy, qu'est-ce qu'il y a ?

— Du gin, de la bière et des cigares. Fiche tout le monde à la porte, là-haut, et ferme tout. Je veux être tranquille pour le reste de la nuit. Nous avons à causer.

— *Right oh*, Billy !

Billy Winkles resta un moment silencieux. Il était debout et semblait rêver. Enfin il s'assit.

— Au travail, maintenant, dit-il en remplissant les verres. Seulement, vous, les poules, au logis, ouste. Ce qu'on a à préparer ici, c'est de l'ouvrage pour les hommes. Caltez.

Habituées à l'obéissance passive, les deux femmes n'émirent aucune objection. Seulement, après une seconde d'hésitation, Béryl se jeta à mon cou et m'embrassa farouchement.

C'est alors que je me souvins de l'aveu que je venais de laisser échapper devant elle et qui expliquait son élan : elle voyait en moi l'assassin d'un ennemi d'Oliver Wendel et me témoignait sa gratitude. Mais je n'eus pas le temps de chercher si j'en étais heureux ou non.

— Et, maintenant, travaillons, déclara à nouveau Billy Winkles, quand la porte se fut refermée.

Et, sous la lumière douteuse du bec de gaz, nos têtes se rapprochèrent pour discuter une chose où j'allais être un des acteurs principaux, mais dont je n'avais encore pas la moindre idée.

VIII

Je revois ces jours, ces nuits ; et leur évocation seule suffit pour m'assombrir. Journées passées dans les bas-fonds de cette petite ville de Princetown sur laquelle semble peser l'ombre lourde du pénitencier tout proche. Nuits perdues en compagnie de la lie de la société. J'avais été conduit par le hasard vers le seul Billy Winkles, mais je n'ai pas tardé à connaître tous ceux qui l'approchent, toute cette ramification savante, ignorée de la police, que Billy Winkles a groupée autour de lui et qui est une des forces du monde de la pègre.

Et ils ne sont pas beaux, ces hommes et ces femmes que je vois évoluer autour de moi et dont je suis l'égal, que je le veuille ou non !

Maintenant, je le comprends sans peine, j'ai tout à fait maté la carcasse du capitaine et c'est vraiment Oliver Wendel qui a reparu. Mais un Oliver Wendel qui s'étonne, par moments, et qui refuse de se rendre à l'évidence. Le fait brutal, cependant, est là et, devant lui, Oliver Wendel capitule. Mieux même, il se jette tête baissée dans la boue avec une sorte de frénésie sauvage.

On dirait que je suis joyeux de me retrouver tel que j'étais jadis ! C'est ma revanche sur mon corps et je la prends en me grisant.

Je sais maintenant ce que je suis : la plus jolie canaille et l'être le plus méprisable. J'ai eu tort d'avoir un haut-le-corps le soir de ma première rencontre avec Billy Winkles. Lui, est né dans le ruisseau et a toujours appartenu à la pègre. Mais moi ! Par quelle suite de déchéances physiques et morales ai-je roulé si bas ? C'est sans doute ce que je ne saurai jamais, puisque si Billy Winkles a connu l'Oliver Wendel déjà dévoyé et semblable à lui, il ne l'a pas connu quand il était un gentleman.

Car j'ai été un gentleman ! Mais il doit y avoir si longtemps ! Un gentleman comme le capitaine Mac Grower dont j'ai volé la carcasse et dont j'ai volé la femme. Mais j'aime mieux fermer les yeux devant ce dernier souvenir, car, je ne sais pourquoi, il me fait mal. A son appel, immédiatement une vision s'évoque : je revois la lampe allumée, la pièce souriante, j'entends une voix... et cela me fait paraître si lépreuse, si infâme, la salle de cabaret borgne où je me trouve avec Billy et Béryl... quand elle ne travaille pas.

Dieu ! dire que c'est moi cela !

A cette pensée, j'ai un rire qui me secoue et je bois d'une traite le verre de gin ou de whisky posé devant moi. Étais-je assez bête de m'inquiéter de mon manque d'argent ? Béryl n'a même pas eu besoin que je lui en parle. D'elle-même, elle a deviné et résolu le problème.

Le premier soir où elle m'a rapporté une guinée, j'ai cru que j'allais la battre. Et puis, je me suis souvenu que j'étais Oliver Wendel et que je devais avoir l'habitude. J'ai pris l'argent, comme une chose toute naturelle, et maintenant, chaque soir, elle continue. Et c'est quand elle ne rapporte rien que je me fâche.

Le terrible, c'est que je ne peux pas dire aux autres qui je suis réellement. L'aveu, faux d'ailleurs, de mon crime — car je n'ai pas tué quoi qu'en pense la police — m'a imposé une fois pour toutes. Pour chacun, je suis

l'ami intime, le frère d'armes d'Oliver. C'est moi qui l'ai vengé. J'ai pris — oh l'ironie des mots — la place du défunt et l'on s'habitue à avoir confiance en moi.

Nuit après nuit, dans l'arrière-parloir où, le premier soir, j'ai suivi Béryl au risque de ma vie, je vois Billy Winkles préparer des coups pour ses amis et monter des affaires. Non pas qu'il les réalise à Princetown. Princetown n'est que son centre, son poste de commandement comme il l'appelle, et son raisonnement doit être juste, puisque c'est impunément qu'il manœuvre.

« Ce n'est jamais sous les murs d'un pénitencier, assure-t-il, que la police aura l'idée de chercher une organisation criminelle. Elle est bien trop occupée à surveiller ceux qui sont bouclés et qui pourraient s'évader. Quel policier, d'ailleurs, aurait assez d'imagination pour penser qu'aux portes mêmes de Dartmoor on prépare les coups qui seront exécutés à Londres, à Manchester, à Glasgow ? C'est un simple trait de psychologie, le tout était d'y penser. »

Les résultats, en tout cas, confirment le raisonnement de Billy Winkles et c'est sans l'ombre d'une menace que sa bande poursuit ses agissements. Cambriolages, chantages, attaques de banques, tout se trame, pêle-mêle, ici, et est réglé dans les moindres détails.

Des gens, aux allures sinistres ou anodines, apparaissent un jour, reviennent deux ou trois nuits de suite et puis disparaissent. Le surlendemain, les journaux de Londres annoncent un nouveau vol sensationnel qui déroute la police ou un cambriolage dont la piste est vite perdue. Ces soirs-là, la boisson coule à flots dans l'arrière-parloir et les femmes ne travaillent pas de la nuit. Billy Winkles, son melon gris rejeté en arrière et une cigarette collée aux lèvres, a des billets de la Banque d'Angleterre qu'il distribue ; et son autorité doit être grande, car, pas une seule fois, je n'ai vu une contestation à l'heure du partage.

Et je comprends que le vrai Oliver Wendel a reparu pour tout de bon. Je n'ai plus aucun écœurement, aucun sursaut. J'étais de la lie. J'ai repris ma place. Tout me paraît naturel de ce qui m'entoure aujourd'hui.

A peine si, par moments, j'ai des tristesses profondes. Mais cela n'a rien à voir avec la carcasse du capitaine. C'est l'autre, Oliver Wendel, qui se réveille ; celui que l'on a chassé de l'armée des Indes. Dieu merci, ces réapparitions sont courtes. Il suffit d'un verre de gin, plein jusqu'au bord, et c'en est fait.

Comme il suffit, heureusement, du même traitement pour chasser un autre fantôme qui, sans que je l'appelle, s'obstine, certains soirs, à revenir vers moi : Binnie ! la femme du capitaine que j'ai prise et dont je ne puis m'évader.

A ces moments-là, Béryl ne comprend pas la frénésie qui me fait l'étreindre. C'est que mes sens, eux aussi, ont besoin d'alcool. Et Béryl et ses yeux énigmatiques, Béryl et le secret de sa vie, c'est l'alcool qui me grise en m'amoindrissant et en me rendant pareil à la Bête.

Et pourtant, je suis bien forcé de me l'avouer, ce n'est que le besoin irrésistible de revoir Binnie qui m'a fait commettre une folie qui pouvait causer ma perte.

A moi-même et aux autres, j'ai raconté que c'était la question d'argent, mais mon vrai Moi sait la vérité, même s'il ne veut pas se l'avouer !

Billy Winkles venait de régler quelques détails de peu d'importance avec un homme arrivé la veille et sorti depuis peu de la prison de Pentonville : un cambriolage de bijouterie préparé avec des camarades de cellule. Il était de bonne humeur et, par manière de plaisanterie, se tourna vers moi.

— Aucune petite affaire à l'horizon pour vous, amiral ? — car c'est ainsi qu'il m'appelle — me lançait-il en roulant une de ses éternelles cigarettes.

Ma pensée était loin et il dut répéter sa question. Je sursautai et je ne sais quelle idée, plus forte que moi, me fit répondre, sans que ma volonté y fût pour quelque chose.

— Si, pour ce soir-même, si vous voulez.

Il me regarda en fermant un œil et en avançant la lippe comme il a accoutumé quand il veut scruter une conscience.

— Vous parlez sérieusement, amiral ?

Je vidai mon verre.

— On ne peut plus sérieusement.

Et, me penchant sur la table de manière à n'être entendu que de lui, je lui glissai, en quelques phrases, le plan qu'une minute m'avait suffi à échafauder. Il hocha la tête d'un air amusé.

— Facile en apparence et sans grand danger ! Si ça vous amuse, amiral, on va vous donner ce plaisir !

Il fit signe à un de ses amis qui buvait avec un groupe de femmes, à une autre table, et lui donna rapidement quelques ordres que je n'entendis pas. D'ailleurs, je n'écoutais pas, hébété que j'étais et me demandant quel accès de folie venait de me saisir.

J'avais, en effet, simplement proposé d'aller reprendre le rouleau de bank-notes américaines que j'avais sur moi en arrivant à Holly Oak, et que Binnie avait serré dans son secrétaire.

Mais, maintenant, il était trop tard pour reculer.

Je revois la scène comme à travers un brouillard : la poignée de main de Billy, l'auto qui attend au coin de la rue, les deux hommes qui sont avec moi. Je perds la notion de la route et me souviens seulement avoir remarqué que la lune était pleine. Je me revois enfin, seul à la porte du jardin, loin de l'auto restée à quelque trois cents yards sur la grand'route. Comment ai-je eu la force de pousser cette porte et de franchir le seuil ? Je me sou-

viens seulement que mon hésitation fut balayée par une vague plus forte : je songeai à Binnie.

Je savais que, chaque soir, une des fenêtres à guillotine de la salle à manger restait ouverte, dans sa partie supérieure, afin d'aérer la pièce. L'ouvrir et pénétrer était donc jeu d'enfant. Une fois dans la place, je m'arrêtai et me tins immobile de peur d'avoir été entendu. Mais Nicky et Nancy étaient dans les chambres du premier étage et Binnie devait dormir, et puis, qu'aurait-on pu me dire si quelqu'un était survenu ? N'étais-je pas le capitaine Mac Grower, le maître de la famille et de la maison ? Je rentrais chez moi, simplement. Je marchai à pas feutrés vers la chambre de Binnie et ouvris la porte. Ainsi que je l'avais prévu, elle dormait, étendue sur le dos, la figure légèrement tournée vers moi. Je la contemplai un moment, tout l'être bouleversé, et je fus pris de l'envie folle de lui saisir la main pour la redresser et lui crier : « C'est moi, me voici de retour. »

Oliver Wendel fut heureusement le plus fort. Il songea à ce qu'il était. A la bête traquée que la police recherchait. A Béryl qui l'attendait, en arpentant, dans la nuit, les rues de Princetown.

Je me ressaisis à temps et, avec un frisson, ricanai de mon émoi.

— Non, carcasse, carcasse, grondai-je, tu ne m'auras pas. Je suis Oliver Wendel. Tu n'es plus rien.

J'allai au chiffonnier et ouvris le tiroir. Le rouleau de notes du Trésor était toujours là où Binnie l'avait mis le lendemain de mon arrivée. Je le pris et le glissai dans ma poche.

Mais, avant de partir, je ne pus résister à une dernière et subite impulsion.

Regardant Binnie qui semblait sourire à quelqu'un dans son rêve, je pris la photographie qui était sur la table de nuit. C'était la même que celle que j'avais vue à

bord du *Shalimar*. La photographie de Binnie avec ses deux enfants.

Je la pris et, sans que mon geste ait été raisonné, je la portai à mes lèvres et l'embrassai. Comme je la reposais sur la table, elle me glissa des mains et tomba sur le tapis où le verre se fendit.

Le bruit de la chute, heureusement, avait été amorti et c'est à peine si le sommeil de Binnie en fut troublé.

J'attendis quelques instants immobile, mais, voyant qu'elle ne se réveillait pas, je sortis de la chambre et, ayant quitté la maison, retrouvai bientôt la voiture qui m'attendait sur la route.

— Bonne chance ? questionna un des deux hommes en m'ouvrant la portière.

J'avais les nerfs tendus et, sans que je comprisse pourquoi, une envie atroce d'éclater en sanglots. La tension nerveuse avait dû être trop violente. Je la payais.

Le désir de crâner fut le plus fort et, tirant le rouleau de ma poche, je l'agitai en l'air.

— Voilà qui va faire plaisir à Billy, remarqua mon compagnon. Et comme je le regardais, ne comprenant pas très bien, il ajouta :

— Parce que le Boss se demandait si vous étiez un type à la hauteur et s'il pouvait avoir confiance pour la grande affaire. Maintenant, je parie qu'il ne va plus hésiter.

.

...Car c'est vrai, il y a la grande affaire dont Béryl m'a parlé le soir de notre arrivée à Princetown et pour laquelle, pistée par moi, elle s'est rendue auprès de Billy.

En quoi elle consiste exactement, je n'en sais toujours rien ; car, si Billy a parfois abordé ce sujet avec moi, ç'a toujours été en restant dans le vague. Je comprends sa raison maintenant : il m'étudiait.

Mon petit cambriolage, dont il ne peut soupçonner la

facilité, et dont il ne connaîtra jamais le motif, lui donnera sans doute toute satisfaction et l'incitera, enfin, à n'avoir plus de secrets.

Mais en face de quoi vais-je me trouver et quelle nouvelle catastrophe ne vais-je pas me préparer de mes propres mains ?

Maintenant que j'ai pu récupérer mon argent, la sagesse voudrait que je parte, avec Béryl, loin de ce pays où tant de dangers me menacent ! En Amérique par exemple ou, si ce pays n'est pas sûr, en Australie, au Canada ! Je n'ai que l'embarras du choix.

Mais je mets un point d'honneur à exécuter tout ce qui tenait au cœur d'Oliver Wendel et à suivre la ligne qu'il s'était tracée.

Quelque hallucinant que le fait puisse paraître, j'ai succédé à moi-même et je n'accepte pas le bénéfice d'inventaire. Je suis Oliver Wendel. J'irai jusqu'au bout.

D'ailleurs, Béryl comprendrait-elle ce départ ? Elle y verrait une sorte de trahison.

Ah ! l'étrange créature que je n'arrive pas à comprendre et qui ne semble vivre que pour réaliser la pensée d'Oliver Wendel ! Ce qui ne l'empêche pas d'être la maîtresse de celui qu'elle croit être le capitaine Mac Grower et de se prostituer pour lui.

Peut-être connaît-elle, elle aussi, mais pour une autre raison, le dédoublement que j'éprouve ?

Sa pensée est fidèle si son corps ne l'est pas. Et, chez moi, n'est-ce pas la pensée seule qui compte et non ce corps que je déteste !

Béryl et moi, nous sommes tous les deux dans le même cas.

Et je sens que cette pensée me la fait aimer un peu mieux et tout lui pardonner.

C'est fini, je ne la battrai jamais plus, car j'ai compris. Et du temps s'écoule. Des jours s'en vont.

IX

C'est à ce moment de ma vie à Princetown qu'apparut la menace qui devait bouleverser l'espèce de fausse sécurité où je somnolais.

J'étais attablé avec Béryl et une de ses amies dans un *pub* du centre de la ville quand, je ne sais pourquoi, je remarquai un gros homme accoudé au bar, en train de boire.

Je ne pouvais apercevoir que son dos, mais, ayant relevé les yeux, je m'aperçus d'une chose qui me troubla : il m'examinait dans la glace.

Je n'aurais pas pu dire quand il était entré ou depuis combien de temps durait son examen, mais une chose était certaine : cet homme m'espionnait.

Je demeurai sans bouger et surtout sans donner l'éveil à Béryl, sentant un étrange sentiment de gêne m'envahir et gardant les yeux fixés sur le dos de l'étranger.

A la fin, il vida son verre et, allumant un cigare, se retourna et s'adossa à la barre de cuivre.

Le doute n'était pas possible : ce n'était ni Béryl, ni sa compagne qu'il tenait sous son rayon visuel froid et indifférent. C'était moi et son regard ne me quittait pas.

Je relevai le défi et le regardai aussi fixement.

Il pouvait avoir dans les quarante-cinq ans, était d'une corpulence au-dessus de la moyenne, avait des cheveux roux et une figure bonnasse et souriante que démentait l'éclat métallique des yeux.

D'elle-même une comparaison — souvenir des années de collège — me vint à l'esprit.

« On dirait le Falstaff de Shakespeare! »

Instantanément, je sentis ma main agitée d'un tremblement nerveux, tandis qu'une sueur froide perlait à la base de mes cheveux. Car un autre nom s'était imposé à moi, un nom que j'avais lu dans les journaux : Falstaff Bill, le sobriquet de William Romney, le policier délégué par Scotland Yard pour suivre l'affaire Larwood Bryn, le policier qui avait mes empreintes digitales et qui avait su trouver le chemin du cottage du capitaine Mac Grower.

Pas une seconde je ne me berçai de l'espoir que je pouvais faire erreur sur l'identité du personnage. Je savais qu'une fois de plus la fatalité venait de se manifester.

Je demurai à ma place, la bouche contractée, incapable de prendre une décision, ne sachant si je devais fuir ou rester.

J'étais comme le lapin hypnotisé par le regard du serpent.

L'homme demeura à tirer des bouffées sur son cigare, puis, sifflotant un petit air, il remit son pardessus, serra la main du patron et se dirigea vers la porte.

Il passa à deux yards à peine de moi et j'eus l'impression que mon cœur battait dans ma gorge. Qu'allait-il faire ? Sauter sur moi et m'arrêter ? Apparemment que mon heure n'avait pas encore sonné, car il passa sans paraître s'occuper le moins du monde de moi et sortit, après une plaisanterie avec la petite *barmaid* blonde.

Je ne retrouvai pas mon équilibre moral pour cela, car,

ayant suivi sa silhouette sur le trottoir, je le vis s'arrêter et se baisser : par l'interstice d'un des rideaux, il regardait dans le *pub* et c'est sur moi qu'était braqué son regard.

Béryl n'avait rien vu de ce manège et je m'en réjouis. Me levant, histoire d'allumer un cigare, je m'approchai du comptoir.

Le patron eut un coup d'œil significatif.

— Vous connaissez ce *guy* ? demanda-t-il à voix basse. Je secouai la tête.

— Alors, priez le Ciel de n'avoir jamais à faire sa connaissance. C'est l'homme qui a le plus d'affaires heureuses sur la conscience et l'on peut dire que tout être repéré par lui est un client pour la corde. C'est Falstaff Bill, autrement dit William Romney.

J'avais assez prévu cette explication pour m'y être préparé, mais, malgré moi, je pâlis sans que le patron, heureusement, y prît garde.

Une phrase surtout m'avait heurté et tournait maintenant dans mon cerveau à une allure folle, comme un hanteton dans un tambour : « un client pour la corde ».

N'étais-je pas ce client, moi, qu'un vieillard maniaque accusait ; moi surtout qui avais eu la folie de me vanter et de poser à l'assassin ?

— Donnez-moi un verre de gin, déclarai-je d'une voix rauque.

Je le bus d'un trait et appelai Béryl. Elle se leva, navrée de quitter l'atmosphère tiède du *pub*, et vint à moi.

Ouvrant la porte, je regardai à droite et à gauche. Le champ me parut libre. Nul n'y était en faction. Aussi, prenant par une ruelle de traverse, me dirigeai-je vers le « *Boarding House* » où, momentanément du moins, je serais à l'abri.

Comme si l'on pouvait se mettre à l'abri du regard de la destinée !

Aucune nouvelle alerte ne marqua cette journée et ce fut sans encombre que nous parvîmes à notre logis. Mais ma tranquillité morale, si tant est que j'en connus, ne devait pas aller plus loin que la nuit.

Nous avions accoutumé, Béryl et moi, de prendre nos repas dans un petit restaurant patronné par des employés de banque et des dactylos. Fut-ce le hasard seul ou cela faisait-il partie d'un plan établi ? Mais, le lendemain, comme nous pénétrions, à une heure, dans la salle encore vide, un choc m'accueillit.

A la table proche de celle où nous nous installions d'habitude, un homme, la tête baissée, finissait son potage ; et, sans qu'il eût eu besoin de se redresser, je le reconnus : Falstaff Bill !

J'éprouvai une véritable panique et fus sur le point d'abandonner Béryl et de fuir. Je me maîtrisai, heureusement, et, jouant le tout pour le tout, me dirigeai vers ma table.

Falstaff Bill, d'ailleurs, ne sembla faire aucune attention à moi ; seulement, après la tranche de rôti et comme il attendait le pudding, il sortit de sa poche une boîte en carton. L'ouvrant et dépliant l'ouate qui l'entourait, il en tira un objet qu'il posa sur la nappe et qu'il se mit à examiner à la loupe.

Et, à nouveau, toutes mes terreurs m'assaillirent dans une vague désordonnée.

Car, cette chose, je la connaissais. C'était le cadre contenant la photo de Binnie que j'avais fait tomber lors de mon expédition à Holly Oak et qui s'était fêlé.

Seulement, en plus de la fêlure, il devait y avoir autre chose : mes empreintes digitales. Comme sur le verre de gin.

Le réseau de présomptions se resserrait autour de moi.

Je devais être hagard et, si Falstaff Bill avait levé les

yeux, il aurait vu mon regard affolé braqué sur lui et surtout sur le cadre accusateur. Mais, comme la première fois, il se contenta de siffler un petit air, sans plus s'occuper de moi que si je n'avais pas existé.

Je parvins à m'arracher à ce spectacle et, pour ne pas donner l'alarme à Béryl, tentai de manger ce que j'avais dans mon assiette. Mais trop de questions se brouillaient dans mon cerveau.

Pourquoi ce cadre était-il entre les mains de Falstaff Bill ? Dans quelle intention l'avait-il pris ? Était-ce le besoin d'un renseignement qui l'avait ramené à Holly Oak ou, au contraire, y avait-il été appelé par Binnie ?

Un flot de colère m'envahit contre elle. Ne savait-elle pas qu'elle me livrait en agissant ainsi ? Mais je vis tout de suite le ridicule de ma supposition. Comment aurait-elle pu soupçonner le mal que, sans le vouloir, elle allait faire. N'était-il pas plus raisonnable de penser qu'ayant reçu la visite du policier elle s'était ouverte à lui de ma disparition, de l'aventure du cadre et du vol de l'argent ?

Mais quelles terribles conséquences allaient, peut-être, avoir ces confidences !

A nouveau, je sentis le froid me saisir la nuque, car, malgré moi, j'entrevoyais une petite salle nue dans l'aile d'une prison, un chapelain lisant des prières, une trappe et une corde nouée.

Dieu ! chaque journée me mettrait donc un peu plus près de l'échéance fatale !

Je serrai les poings et, d'un œil mauvais, regardai le policier.

Ah ! bondir sur lui, l'étrangler et puis fuir, fuir au loin !

Je me versai un verre de bière et l'avalai d'un trait. Le policier, d'ailleurs, avait dû voir ce qu'il désirait, car, rentrant sa loupe, il rempaqueta le cadre dans sa ouate et glissa la boîte dans la poche de son pardessus.

Au regard souriant et innocent qu'il promena à la ronde sur la salle, nul n'aurait pu soupçonner qu'une vie était en jeu dans son esprit et que, cette vie, il la savait près de lui, à un yard à peine.

Mais le savait-il vraiment et n'était-ce pas une chimère de mon imagination désorientée ?

Je ne devais pas tarder à perdre cette dernière lueur d'espoir.

J'étais dans un nouveau bar où j'étais entré, seul, pour me réchauffer d'un verre de gin, car il pleuvait au dehors, une pluie cinglante et glaciale qui vous transperçait. Tout à coup, une voix me tira de ma rêverie.

— Alors, camarade, on me fait une petite place ?

Je tournai la tête et restai pétrifié : Falstaff Bill était à mon côté.

Tout en plaisantant, il s'installa sur un tabouret et, jetant son chapeau sur une patère, commanda un négus bouillant.

On le lui servit et, tout en le dégustant, il cligna de l'œil dans ma direction.

— Qu'est-ce que vous diriez d'une petite partie de *poker-dice*, pour régler nos deux *drinks*.

Je raffermis ma voix, autant qu'il était en mon pouvoir et l'assurai que l'idée m'allait parfaitement.

— *Right oh !* Alors, allons-y ! Les dés, patron, *if you please !*

Je m'étais ressaisi, m'attendant au pire, mais bien décidé à ne pas me rendre ridicule par un nervosisme déplacé. S'il fallait en arriver à la lutte, soit, je lutterais et si les menottes devaient être à la fin de tout... eh bien ! à la grâce de Dieu.

Le patron avait apporté les dés et les cornets et, déjà, Falstaff Bill secouait le sien.

— Trois rois et un as. Quatre rois en un je reste, annonça-t-il après avoir fait rouler les dés sur le comp-

toir. A vous, monsieur. Monsieur comment, au fait ?

J'inventai un nom.

— Jack Fulton, voyageur de commerce.

— Enchanté ! Que je me présente aussi, car rien de tel que de décliner tout de suite ses *vrais* noms : Nathaniel Curzon pour vous servir. Aucune parenté avec le vice-roi. Simple pasteur presbytérien et prohibitionniste par-dessus le marché.

Pour tout autre, son humour aurait pu sembler naturel, mais il était facile de voir qu'il se moquait. Je ne répondis rien et jetai les dés. Il annonça pour moi.

— Hum ! Pas fameux. Deux valets et deux rois. Gardez les deux rois et rejouez. C'est mieux ça. Un as et un neuf. Encore un petit essai. Ah ! quatre rois comme moi. Nous sommes à égalité. C'est passionnant ce jeu-là. A moi encore, monsieur... comment déjà ? Ah ! je me souviens, Fulton. Mais c'est curieux je ne vous aurais jamais pris pour un voyageur de commerce. Vous avez plutôt quelque chose...

Il hésita une seconde en faisant claquer ses doigts et se décida enfin en souriant.

— Quelque chose du marin. Votre démarche, la manière de vous asseoir ! Ce qui prouve qu'il ne faut pas se fier aux apparences !

Je me crispai pour calmer les battements de mon cœur, car, là, l'illusion n'était plus de mise : c'était l'attaque directe et Falstaff Bill, avec sa bonhomie de commande, me faisait songer au chat qui guette la souris.

Je fus sur le point de repousser la table et de me lever en criant : « Eh bien ! oui, je suis le capitaine Mac Grower et je suis aussi Oliver Wendel. Allons, arrêtez-moi et faites votre sale métier. » Mais Falstaff Bill jetait les dés et annonçait avec un cri de triomphe :

— Hurrah ! Quatre as. Tâchez donc de battre ça si vous le pouvez.

Les mains tremblantes malgré mes efforts, je jouai à mon tour et, après trois essais infructueux, jetai le cornet.

— Rien à faire, commenta Falstaff Bill. J'aurais peut-être dû vous avertir que je suis imbattable au *poker-dice*. Bah ! vous prendrez votre revanche avec une autre. Mais c'est moi qui paye la nouvelle tournée. Patron, encore un négus pour moi et un gin pour le gentleman voyageur de commerce.

Les verres furent bientôt devant nous et, levant le sien à la hauteur de ses yeux, Falstaff Bill me lança.

— *Cheery Oh !* Vous êtes marié ? Célibataire ?

— Célibataire, répondis-je.

— Alors à votre entière liberté et puisse aucun nœud désagréable ne venir y mettre un terme.

Je manquai de m'étouffer à ces paroles, mais que pouvais-je répondre ? En apparence, tout au moins, la phrase s'expliquait le plus simplement du monde.

Je bus mon gin sans proférer une parole, prenant soin de ne pas amener mon verre au contact de mes dents. J'avais l'impression qu'elles claqueraient contre le rebord.

Tout en buvant son négus chaud, à petits traits, l'homme ne me quittait pas du regard et souriait. J'aurais voulu fuir.

A la fin, nous reposâmes nos deux verres vides sur le comptoir et c'est alors que me fut révélé le but de toute cette comédie, le but que j'avais pressenti sans pouvoir le deviner.

Falstaff Bill réglait sa tournée quand, brusquement, il parut se raviser.

— Non, déclara-t-il, ne me rendez rien. En revanche, je vais emporter un peu de votre matériel. Une manie de vieux garçon ; mais nous autres, les créatures du bon Dieu, voyez-vous, nous sommes tous plus ou moins piqués.

Il avait étendu la main et s'était emparé de mon verre.

— Voilà ce que je vous chipe, déclara-t-il au patron. J'y ferai graver une date et le nom de la ville. Je le mettrai sur la cheminée de mon studio et ce sera un souvenir pour plus tard. Aucune objection ? Alors, pesé, emballé, vendu ! *Good bye, gentlemen !*

Il entoura précautionneusement mon verre dans un rouleau d'ouate qu'il tira de sa poche et en fit un paquet. Ceci fait, il reprit son chapeau, boutonna son pardessus et se dirigea vers la porte.

— *Good bye, gentlemen !* lança-t-il encore, avant qu'elle ne se refermât sur lui.

Mais seul le patron répondit, car j'avais des bourdonnements dans les oreilles et une étrange sensation dans le diaphragme.

Je passai la main devant mes yeux comme pour chasser une vision trop horrible à voir.

Car, maintenant plus que jamais, je la voyais la pièce nue, le clergyman, la trappe et le nœud coulant.

Falstaff Bill avait en main le dernier chaînon qui lui manquait sur l'homme du bar, l'homme de Holly Oak et l'homme de « The Rookery ».

Il avait le verre que j'avais tenu et qui, lui aussi, portait l'impression de mes empreintes digitales.

Dans un instant il allait être fixé. Le nœud dont il m'avait parlé était déjà sur ma tête.

X

Je partis avec la sensation de la bête traquée. Quelle probabilité y avait-il que la route fût libre et qu'on me laissât arriver jusqu'au *boarding* où Béryl devait m'attendre ? Tout à l'heure, Falstaff Bill avait joué avec moi pour voir mes réactions. Il devait être fixé, et, maintenant, sa main allait s'abattre sur mon épaule et mettre fin à cette comédie. Je me sentais défaillir à cette pensée et n'abordais les tournants qu'avec une appréhension qui me faisait sursauter au moindre bruit.

Rien ne se passa cependant, et j'arrivai sans que l'on m'eût suivi ou arrêté. Peut-être sous cette pluie et ce brouillard avait-on perdu ma piste ? Je n'osais caresser cet espoir et, pourtant, sa possibilité me rendit un peu de tranquillité.

Je ne dis rien à Béryl, jugeant inutile de l'alerter et, sous un prétexte futile, empaquetai les quelques affaires achetées au cours de mon séjour à Princetown et en quoi consistait tout mon bagage. Mon parti était pris. J'irais trouver Billy Winkles et lui demanderais d'assurer ma fuite à l'étranger. Il comprendrait que mon séjour était impossible et ne demanderait pas mieux que de m'aider.

Une sorte de fièvre nerveuse me possédait et j'arpen-

tais la chambre à grandes enjambées, incapable de demeurer en place et assailli par trop de pensées. J'aurais déjà voulu être loin de ces murs, dans le refuge que Billy m'indiquerait. Mais la nuit n'était pas encore venue et il eût été déraisonnable de me montrer. A cette heure, la police devait certainement veiller.

J'allai à la fenêtre pour voir s'il pleuvait toujours et jetai un coup d'œil sur le trottoir. Un juron m'échappa et, une fois de plus, je sentis cette faiblesse subite des jambes : adossé au bec de gaz qui était déjà allumé, un homme était là, tête baissée et consultant des papiers : Falstaff Bill !

La police connaissait ma maison. La porte était gardée. Qui me disait que d'autres hommes n'étaient pas là, prêts à monter pour m'arrêter ?

Je ne bougeai pas, hypnotisé par ce spectacle.

Lentement l'homme releva la tête et examina la façade. Je laissai retomber le rideau, mais il avait dû m'apercevoir. Il transcrivit une note sur son calepin et, le fermant, le remit dans sa poche.

Une pensée fusa brusquement en moi.

— Béryl ! appelai-je d'une voix rauque.

Elle comprit que quelque chose de grave se passait et quittant immédiatement son ouvrage, vint à mes côtés, et, passa son bras autour de mon cou.

Je me dégageai et, la regardant bien dans les yeux, lui posai ma question.

— Béryl, l'homme qui a arrêté Oliver Wendel, lors de sa condamnation à Dartmoor, s'appelait bien William Romney, dit Falstaff Bill ?

Elle inclina la tête.

— T'a-t-il connue et pourrait-il te reconnaître s'il te voyait ?

Elle acquiesça, sans me quitter du regard, se demandant sans doute où je voulais en venir.

Je soulevai le rideau et, de la main, lui désignai l'homme qui nous tournait le dos.

— Regarde, Béryl.

Elle attendit qu'il ait fait quelques pas et se soit retourné vers nous. Brusquement sa main agrippa la mienne. Elle était blême.

Je ne m'étais pas attendu à une autre réaction et je fus sur le point de lui dire quelques paroles d'apaisement. Mais une nouvelle pensée se fit jour en moi.

Si cet homme était là, s'il avait pu découvrir ma piste, n'était-ce pas par Béryl, la femme qu'il avait trouvée dans la première affaire Oliver Wendel et qui, une fois de plus, était là, puisque Oliver Wendel était en cause ?

Expliquer sa présence autrement était impossible. J'arrachai ma main, pris d'une rage subite.

— Ainsi, grondai-je, c'est par toi que la police est sur mes traces et que demain, ce soir peut-être, j'aurai été forcé dans mon repaire ! Dieu ! Dieu ! après toutes tes trahisons, faudra-t-il donc que ce soit toi qui causes la mort d'Oliver Wendel ?

Elle me regarda sans comprendre, se demandant sans doute si j'étais fou. Je tournai les talons, craignant de me laisser aller à un geste brutal et me remis à marcher de long en large, tout en cherchant à voir clair dans mon tourbillon de pensées.

Comment n'avoir pas prévu plus tôt ce qui venait d'arriver ? Si, grâce à mon inconcevable aventure, la police avait pu n'avoir aucun soupçon sur moi, au début, comment espérer qu'il en serait de même de cette créature, de notoriété publique, la maîtresse d'Oliver Wendel ?

Dès l'annonce du crime de « The Rookery » on avait dû la chercher et, par elle, l'on était arrivé jusqu'à moi.

Ah ! comme je la détestais cette femme ! Trahison, trahison, voilà ce qu'elle avait été tout au long de ma vie

de jadis et, maintenant, même, alors qu'il lui était impossible de soupçonner la vérité, c'était encore de la trahison qu'elle m'apportait, inconsciemment, comme si elle eût été incapable de donner autre chose.

Pourquoi ne l'avais-je pas tuée à bord du *Shalimar* ?

Je lui jetai un regard à la dérobée et, mettant ma main dans ma poche, serrai la crosse de mon browning. Une envie folle me tenaillait de tirer dessus, de l'abattre et, ouvrant la fenêtre, de crier à tue-tête : « Vous pouvez monter m'arrêter ! Tout m'est égal à présent. La chienne est morte, je suis vengé. »

Je m'arrêtai, heureusement, à temps sur cette voie et, prenant ma tête à deux mains, la comprimai de toutes mes forces. Mon cerveau éclatait.

Debout contre la fenêtre, Béryl n'avait pas bougé. Elle me suivait de ses étranges yeux où la tristesse avait succédé à l'angoisse.

Elle s'approcha pourtant de moi et, abaissant mes bras, mit sa main sur mon front.

Ma colère était tombée, morte aussi brusquement qu'elle était née; dans mon désarroi, je sentis un étrange réconfort à cette douceur presque maternelle.

Je me laissai tomber sur une chaise.

— Il est toujours là ? demandai-je à voix basse, comme s'il eût pu nous entendre.

Elle retourna à la fenêtre et, soulevant à peine le rideau, me fit signe que oui.

— Alors il faut fuir, Béryl !

Elle me montra qu'elle avait compris et, ramassant ses affaires, se mit en devoir de s'habiller. Tout le temps que cela dura, je restai près de la porte, l'oreille tendue, dans l'attente d'un bruit de pas dans l'escalier.

Pourtant, rien ne troubla le silence de la maison et nous nous trouvâmes enfin, sur le palier prêts à quitter

pour toujours cette demeure où le pire des dangers nous guettait.

Sortir par la porte eût été de la folie. J'adoptai donc le seul plan capable de nous tirer d'affaire.

J'avais remarqué que la fenêtre de la chambre opposée à la nôtre s'ouvrait sur une ruelle étroite, occupée en son centre par une sorte de ruisseau et où nul ne passait jamais. Notre fuite pouvait s'effectuer par là. Je savais que le locataire ne rentrait pas avant la nuit ; aussi, tournant la poignée sans frapper, je pénétrai hardiment.

La pièce était vide et la fenêtre entre-bâillée.

Je fis glisser le montant et, me penchant au dehors, examinai le moyen de descendre.

Quelques mètres à peine nous séparaient du sol et la chute était facilitée par un léger encorbellement d'où l'on pouvait se laisser pendre. Je montrai le chemin à Béryl et lui demandai si elle était capable de me suivre.

Elle jeta un regard vers la rue et, avant que j'aie eu le temps de lui prêter assistance, enjamba la balustrade et, se retenant des deux mains au bord inférieur, se laissa tomber.

Elle trébucha en se recevant, mais se releva sans aucun mal. La seconde d'après, j'étais à ses côtés. Falstaff Bill pouvait monter. Il ne trouverait qu'une pièce vide. Nous étions sauvés.

Nous contournâmes la maison et partîmes sous la pluie battante, empruntant les rues les plus sombres et les moins fréquentées. La nuit, d'ailleurs, était venue, nous apportant son aide.

Je marchais vite, tant était grande ma hâte d'être déjà arrivé et, à mes côtés, j'entendais le souffle rapide de Béryl qui pouvait à peine me suivre. Mais j'étais trop talonné par la peur pour ralentir.

Je connaissais, pour y avoir été de nombreuses fois, le bar où je trouverais Billy Winkles à cette heure. Je

savais aussi qu'il était au courant de nombreux repaires où l'on pouvait se terrer en cas d'alerte. Falstaff Bill ayant été dérouté par ma brusque disparition, cela me donnait la liberté de manœuvre et permettrait certainement à Billy Winkles de me faire sortir d'Angleterre.

La première déception m'attendait en arrivant au bar. Contrairement à tous mes espoirs, Billy Winkles n'y était pas.

— Pas venu de la journée ! me confia le patron et, comme j'insistais, il ajouta : je me demande d'ailleurs s'il viendra aujourd'hui et même demain. Il a pu voir quelqu'un... vous savez !

Je ne compris pas le clignement de l'œil qui accompagna cette phrase et m'imaginai qu'il s'agissait de quelque rendez-vous féminin.

Je bus un verre avec Béryl et repartis, ne tenant pas à prolonger mon séjour, où que ce fût.

Ce contretemps me déroutait. J'avais absolument compté trouver Billy Winkles au gîte et voilà que, pour la première fois où j'avais besoin de lui, il n'était plus là.

J'eus une sorte de crainte superstitieuse devant cet échec, mais je la chassai aussitôt.

Eh bien ! je verrais Billy Winkles plus tard. Dans quelques heures il serait certainement dans l'arrière-parloir où je l'avais vu pour la première fois. C'était là où il tenait ses assises. Le lieu serait même mieux choisi pour m'ouvrir à lui.

Retourner au restaurant étant hors de question, j'envoyai Béryl en avant acheter, dans une boutique, du pain, du jambon et du fromage.

J'allais commencer mon dîner tout en marchant sous la pluie, quand Béryl m'arrêta et, me prenant par le bras, me fit signe de la suivre.

Je compris bientôt son but.

Au bout d'une ruelle se dressait la carcasse d'une

maison qu'un incendie avait dû détruire quelques mois auparavant. Des planches clouées à travers les portes disloquées en interdisaient l'entrée, mais des errants avaient descellé les clous et il était facile aux initiés d'y pénétrer, maintenant, et d'y chercher un gîte, que nul ne venait troubler.

Sans doute Béryl y était-elle venue avec des amies de misère ou des clients de passage, car ce fut sans difficulté qu'elle pénétra dans la place.

Je trébuchai sur un corps étendu et allumai mon briquet pour ne pas choir dans quelque trou. La flamme me révéla une pièce, assez grande, au plafond défoncé et au parquet crevé, sur lequel on avait étendu de la paille. Un homme, celui contre lequel j'avais buté, dormait à poings fermés avec, à côté de lui, sa besace de chemineau et un bâton.

Je frissonnai malgré moi, saisi par le froid qui suintait de ces murailles. Béryl étendit la main et éteignit mon briquet. Sans doute craignait-elle qu'on ne l'aperçût de l'extérieur, par l'interstice des planches qui bouchaient la fenêtre.

Nous nous assîmes et silencieusement mangeâmes nos provisions.

Billy Winkles ne tenant ses assises qu'assez tard dans la soirée, il nous restait plusieurs heures à tuer. Parler était impossible, puisque je ne pouvais apercevoir les gestes de Béryl ; aussi, après être resté à réfléchir un long moment, me résolus-je à la seule chose raisonnable.

Ramenant un peu de paille sous moi, je m'allongeai et, fermant les yeux, en dépit ou peut-être à cause de toutes les émotions qui m'avaient assailli, je ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil.

...Ce fut le souffle tiède de Béryl qui me réveilla. Je ne me souvins d'abord plus où j'étais, mais un bruit provenant de la porte me rendit la mémoire. J'attendis qu'il s'éloigne ; puis, m'étant assuré, par une des fissures, que

personne ne guettait dans la rue, je sortis avec Béryl, en ayant soin de remettre en place les pièces de bois.

Nous nous éloignâmes rapidement et atteignîmes enfin la porte du bar, fermée à cette heure. Mais je savais comment me faire ouvrir.

Je frappai selon le code secret et attendis. Rien ne bougea. Je frappai de nouveau et cette fois encore ne fus pas plus heureux. A la fin, perdant patience, je cognai à tour de bras et causai un tel vacarme qu'une voix furieuse finit par me répondre de l'intérieur.

— Mais *damn it all*, qu'est-ce qui vous prend ? Il y a le feu ?

J'entendis un bruit de verrou et le volet s'abattit, me révélant le patron de l'établissement à moitié déshabillé.

— Que signifie cette plaisanterie ? grondai-je et pourquoi me faire attendre dans la rue ?

Il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois.

— Et pourquoi ne vous ferais-je pas attendre dans la rue ? Depuis quand s'introduit-on ainsi de vive force chez un honorable chrétien ? Les heures du bar sont de neuf heures du matin à neuf heures du soir. C'est la loi et je n'y puis rien. Si vous avez soif, revenez demain ou allez à la fontaine. Mais pour l'instant, bonsoir.

J'avais mis mon pied contre la porte, l'empêchant de me la refermer au nez.

— Trêve de plaisanterie, lançai-je, j'ai à voir un ami.

Il feignit l'ahurissement le plus complet.

— Voir un ami ! Il est ivre, ma parole ! Mais il n'y a personne, ici, monsieur ! Et si vous ne voulez pas me croire sur parole, tenez, entrez quand même. Vous voyez quelqu'un ?

Il s'effaça pour me laisser passer. Il ne mentait pas, la pièce était vide et tout était éteint.

Rapidement je traversai la salle et, descendant les deux

marches, voulus ouvrir la porte qui menait à l'arrière-parloir.

— Où va-t-il maintenant ? A la cave ? Mais il n'y a personne, là dedans non plus, cher monsieur. Oh ! inutile de secouer la porte comme si vous vouliez l'enfoncer. Je vais vous l'ouvrir, s'il n'y a que ça pour vous convaincre. Là ! Vous êtes fixé maintenant ?

Je le regardai, abasourdi. Là non plus il n'y avait personne et toutes les tables étaient rangées dans un coin.

— Mais à quoi rime cette comédie ? éclatai-je. Hier, Billy Winkles était ici avec ses amis, et moi-même j'étais avec lui. Vous n'allez pas me dire, tout de même, que vous ne me connaissez pas ?

L'homme parut rassembler ses souvenirs et me regarda attentivement.

— Attendez ! Oui ! Pourtant non ! Je ne peux pas dire que je vous reconnaisse ; mais je vois tant de monde !

Je tournai sur mes talons, afin de résister au désir de casser la figure à cet immonde fourbe. J'étais sur le seuil et hésitais à partir, quand l'individu cligna de l'œil dans la direction de Béryl.

— Dites donc à votre petite amie d'aller vous coucher et de vous soigner. Par un soir pareil, ça ne vaut rien de traîner les rues.

Il s'arrêta, puis, après un regard jeté à la dérobée autour de lui, reprit à voix basse.

— On risque d'y faire de mauvaises rencontres. Tenez, c'est peut-être pour ça que vos amis ont joué la fille de l'air. Quoique Dieu me damne, si jamais j'ai tenu ma maison ouverte, en contravention de la sainte et gracieuse loi D. O. R. A.

La porte se referma, mais je n'avais pas besoin d'en entendre plus. Je savais maintenant pourquoi le bar clandestin était fermé et pourquoi Billy Winkles et ses amis s'étaient évaporés.

Eux aussi, avaient eu vent de la présence de Falstaff Bill, le policier le plus redouté, et, tous, prudemment, s'étaient mis à couvert.

Le dernier espoir qui me restait s'effondrait. J'étais seul à Princetown avec, planant au-dessus de moi, la menace dont j'apercevais l'ombre tragique.

La main de Béryl se posant sur mon bras me tira de l'hébétude où m'avait plongé ce dernier incident.

Qu'allais-je faire ?

Retourner au *boarding* était impossible; comme il eût été fou de nous présenter à un autre hôtel. Sitôt ma disparition constatée, c'est là où se porterait la surveillance. Ce serait vouloir me jeter dans la gueule du loup.

Nous fîmes quelques pas en silence sous la pluie qui faisait toujours rage et qui couvrait les trottoirs, aux abords des becs de gaz, d'un revêtement moiré. Le chapeau de Béryl, en dépit du parapluie qu'elle maintenait contre elle, était trempé, et j'entendais l'eau, qui avait pénétré dans ses souliers, clapoter à chaque pas. Nous devions former un couple minable. Quelque chose comme l'image de la désolation.

Ce fut pourtant le souci de Béryl qui me rappela à la réalité. Nous ne pouvions errer ainsi le reste de la nuit ! Et, tout de suite, l'idée de la maison incendiée s'imposa à mon esprit.

Je me souvenais de la rue où elle se trouvait et, sans donner une explication, je m'y dirigeai. Béryl dut lire en moi, car c'est d'elle-même qu'arrivée à la porte elle manœuvra les madriers qui en obstruaient l'entrée.

A nouveau, nous nous trouvâmes donc dans ce réduit sombre où une sécurité relative nous était assurée. Je me laissai tomber sur la paille, qu'une heure plus tôt j'avais amoncelée sous moi, et Béryl s'étant assise, la tête sur mon épaule, je me mis à réfléchir.

Qu'allais-je faire et n'était-il pas vain de chercher à poursuivre la lutte ?

Il nous restait encore un peu des provisions, mais elles suffiraient à peine pour nous nourrir le lendemain. Après, ce serait la torture de la faim, jusqu'à ce que, incapable de tenir plus longtemps, je me risque au dehors et tombe dans les filets tendus.

A ce point de vue-là, Béryl ne pouvait m'être d'aucune utilité. Elle était trop connue pour s'aventurer dans les rues. On devait la chercher, elle aussi ; et, l'envoyer aux provisions serait simplement donner à la police le fil qui mènerait jusqu'à moi. Nous n'avions qu'une chose à faire : rester terrer comme deux animaux malfaisants avec, quoi que nous fassions, la fin inexorable en perspective.

Alors ? Pourquoi ne pas me livrer tout de suite ? Mais je me refusai à accepter cette solution.

« Oliver Wendel, songeai-je, était une canaille ; ce n'est certainement pas un lâche, il luttera jusqu'au bout et vendra chèrement sa peau. »

La tête de Béryl avait glissé et, petit à petit, s'était abattue sur mes genoux. Brisée de fatigue et d'émotion, elle s'était endormie. Je pris ce corps léger que j'avais si souvent étreint avec passion et, le déposant là où la paille était la moins tassée, je le couvris de mon pardessus.

— Dors ! murmurai-je. Qui sait si ce n'est pas la dernière nuit que tu passes auprès d'Oliver Wendel. Cet Oliver Wendel qui t'a faite ce que tu es, sans doute, et dont tu ignores la présence.

Pour la réchauffer, je m'étendis près d'elle et la pris dans mes bras. Mon intention était de demeurer éveillé et de monter la garde en cas d'alerte. Mais la monotonie du ronflement du chemineau qui n'avait pas bougé, et du rythme de la pluie au dehors, fut plus forte que moi. Je

fermai les yeux à mon tour et sombrai dans un sommeil vide de rêves, heureusement !

... Je m'éveillai avec la sensation que quelqu'un était devant moi et me regardait. Je me redressai brusquement et repris contact avec la vie. Je ne m'étais pas trompé : un homme était bien là, mais pas celui dont la crainte m'avait assailli.

C'était le chemineau, qui, réveillé avec l'aurore, examinait les étranges compagnons de gîte que lui avait donnés le hasard.

Il n'y avait d'ailleurs aucune haine dans son regard ; plutôt une curiosité amusée !

— Vous n'avez donc pas de logis pour coucher ainsi sur la dure ? finit-il par dire. Avec des nippes comme les vôtres, vous ne me ferez pas croire que vous en êtes réduits au *work-house* !

Je ne répondis pas, occupé que j'étais à enlever les brindilles de paille collées aux cheveux de Béryl.

Il eut un sourire qui plissa sa vieille figure, sillonnée de rides et cligna de l'œil.

— Je vois ! Je vois ! Histoire d'amour. La *missus* attend au logis. On lui a raconté une craque et, pendant ce temps-là... Ah ! bons idiots que nous sommes ! Seulement, comme la nuit est finie, il serait peut-être temps de décaniller et de laisser madame !

Je secouai la tête, car les paroles du chemineau venaient de faire lever une vague idée en moi.

— Non, je reste ici.

— Mordu à ce point ? Si ce n'est pas malheureux ! Un homme de votre âge ! Enfin, j'ai été comme vous et si le cœur vous en dit ! Dites donc, vous n'auriez pas un peu de tabac, de quoi bourrer une pipe, par hasard ?

Je lui tendis ma blague et il se servit largement.

— Allons, bonne chance, je vous laisse. Le trimard est-là.

Je ne le laissai pas partir et me levai.

— Attendez. Vous pourriez peut-être me rendre un petit service, avant.

Il s'arrêta et je continuai très vite :

— Ça vous rapporterait d'ailleurs. Ce serait d'aller me chercher des provisions, car je n'ai rien mangé depuis hier soir et le *breakfast* se fait cruellement désirer.

Je ris pour tuer d'avance tout soupçon qui aurait pu effleurer son esprit, mais il ne laissa pas de s'étonner.

— Vous ne pouvez pas y aller vous-même ? Il y a un restaurant à deux pas, au tournant de la rue.

Je continuai à jouer mon rôle.

— Impossible ! La *missus* me croit à Plymouth et si l'on me rencontrait...

— Évidemment ce serait gênant. Enfin, s'il n'y a que ça pour vous faire plaisir, donnez-moi votre argent.

Je lui tendis deux livres sans songer à la faute que je commettais.

— Tenez, vous nous rapporterez du pain, du jambon, du fromage, à boire, et le plus de boîtes de conserves que vous pourrez.

Il empocha les deux billets et se pencha vers moi.

— De quoi rester ici au moins huit jours, hein ? Dans ce cas, j'ai fait erreur. Ce n'est plus l'amour et la peur de la *missus* qui vous retiennent caché, c'est autre chose.

— Quoi donc ?

— La police. Je me disais aussi qu'on va à l'hôtel quand on a des nippes comme les vôtres et surtout des billets plein la poche !

Je serrai les poings, mais, malheureusement, je dus pâlir aussi.

— Qui vous permet de croire...

— Ta ! Ta ! Ta ! Voilà que vous vous fâchez maintenant ! Et pourquoi, Seigneur ? Simplement parce que je cherche à connaître les personnes avec qui je dors sous

le même toit et... avec qui je vais déjeuner tout à l'heure ? Je suis fixé maintenant et je vous avouerai que j'aime mieux ça. Ça m'aurait dégoûté que vous soyez régulier.

Il dut voir une flamme mauvaise dans mes yeux, car il fit un pas vers la porte.

— C'est bon, c'est bon, on y va, et soyez tranquille : ce n'est pas ce matin qu'elle viendra vous embêter la police. Le bobby de service connaît de longue date le vieux Bradman. Un *tramp* sans doute, mais honnête. A tout à l'heure, les amoureux !

Il manœuvra la porte et disparut dans la rue. J'entendis son pas s'éloigner et me tournai vers Béryl. Elle avait les yeux ouverts et avait dû entendre toute notre conversation, car elle eut un mouvement d'épaule comme pour dire : « A la grâce de Dieu ! »

Malgré l'attitude du chemineau, je n'avais pas peur. Il devait lui-même avoir trop intérêt à passer inaperçu et, surtout, il ignorait mon identité et la prime qui, probablement, récompenserait ma capture.

Ce fut pourtant avec un réel contentement que j'entendis le bruit de ses pas et le vis surgir, chargé de provisions.

— Tout est hors de prix dans ce damné pays ! assura-t-il, mais en voilà assez pour subir un siège. Ah ! madame est éveillée et va déjeuner avec nous. Tant mieux, tant mieux ! Rien n'ouvre plus l'appétit qu'un joli visage. Madame a bien dormi ?

Je pris les devants pour lui expliquer le silence de Béryl. Il se frotta le menton avec insistance.

— Admirable ! Voilà ce qui résout le problème le plus ardu de la vie conjugale. Ah ! si seulement j'avais eu femme pareille, je n'en serais pas là ! Vous êtes malin, vous !

Je songeai, à part moi, que telle avait dû être jadis la pensée d'Oliver Wendel, mais je n'en témoignai rien.

J'avais passé le paquet à Béryl qui en avait sorti le pain et s'occupait à ouvrir une boîte de corned-beef. Intéressé par ce spectacle, le chemineau s'était tu.

Il avait toujours été dans mes intentions de l'inviter à partager nos aliments. Je n'eus pas cette peine. De lui-même, il rompit une miche qu'il beurra avec soin, et, prenant une boîte de conserve pour son propre usage, se mit en devoir de la faire rapidement disparaître.

Je mangeais vite, souhaitant la fin du repas afin de voir partir le chemineau. J'avais à envisager l'avenir et le moyen d'assurer notre fuite. Que pouvais-je dire devant cet être déjà trop enclin au soupçon ?

Je ne tardai pas à voir l'inanité de mon attente.

Sa boîte de conserve raclée jusqu'au fond et sa bouteille de bière vidée, il emprunta à nouveau ma blague, et, bourrant une pipe, s'allongea sur le sol.

— Un bon petit somme jusqu'à midi, annonça-t-il en bâillant, et je serai prêt, à nouveau, à faire honneur au repas. C'est une chance tout de même que vous m'ayez trouvé pour faire vos provisions ! Mais, rassurez-vous, je ne vous lâcherai pas. Je vous adopte.

Je fus sur le point de me lever et, le prenant par le fond de son pantalon, de le jeter à la rue. Béryl, heureusement, devina ma colère et sa main se posa sur la mienne, tandis que ses yeux me prêchaient la patience.

Je me résignai donc à l'inévitable.

— Bonne idée, assurai-je d'une voix dégagée. Dormez. Pendant ce temps, mon amie et moi, nous allons explorer la maison. Il doit certainement y avoir d'autres pièces en état et si nous devons faire un séjour prolongé...

— Splendide ! acquiesça l'homme.

Et, comme s'il avait voulu m'indiquer la fin de l'entretien, il ramena sa vieille casquette sur ses yeux et, tirant sur sa pipe, s'isola dans un nuage de fumée.

Un escalier aux marches branlantes nous amena à un

palier où s'ouvraient trois portes. J'en poussai une et entrai avec Béryl dans une pièce d'où l'on apercevait le ciel gris par les trous du toit défoncé.

Je m'assis sur un tas de gravats, dans l'unique coin resté sec, et pris Béryl contre moi.

— Béryl, commençai-je, en parlant bas, de manière à n'être pas entendu du chemineau, chaque instant aggrave un peu plus notre situation. Il faut partir, fuir, si nous ne voulons pas être perdus.

Je cherchai à lire, sur son visage, sa réaction à ces paroles, mais elle demeura de glace.

— Tous mes espoirs se sont écroulés les uns après les autres et, maintenant, nous voici à la merci d'un étranger. La police est sur nos traces et la police anglaise est comme le bull-dog, Béryl, elle ne lâche pas sa proie. Quitter cette ville pour une autre serait reculer pour mieux sauter. C'est plus loin qu'il nous faut aller. En Amérique. Notre salut est à ce prix-là et chaque minute de retard nous perd un peu plus.

Brusquement, Béryl qui m'écoutait, ses grands yeux étranges, mais si durs cette fois-ci, braqués sur les miens, eut un haussement d'épaules.

— Tu ne veux pas me suivre ? m'écriai-je, frappé au cœur et me méprenant sur son geste.

Elle me regarda bien en face sans quitter son air dédaigneux. Un instant, je la vis chercher autour d'elle et faire un mouvement d'impatience. Je compris qu'elle voulait son sac où se trouvaient son crayon et son papier. Mais elle me devança.

Une vitre de la fenêtre était restée à sa place, couverte de poussière et presque opaque. S'en approchant, elle y posa son doigt et lentement se mit à écrire.

Les yeux fixés sur cette vitre, je vis la phrase naître et grandir lettre par lettre. A la fin, elle fut complète et, relevant le front, Béryl me regarda avec un air de défi.

« Et l'argent pour y aller ? » avait-elle simplement tracé.

Je sentis une sorte d'angoisse m'étreindre le cœur.

C'est vrai, je n'avais pas songé à ce détail, sans quoi s'écroulait tout mon plan !

J'avais dépensé largement, sans compter, et je n'avais plus sur moi que quelques billets. Assez pour vivre deux ou trois semaines en bête traquée. Pas assez pour fuir le pays, surtout si je devais acheter des connivences et des complicités.

Une sorte de terreur-panique s'empara de moi.

— Mais alors, m'écriai-je, je suis perdu !

Béryl haussa à nouveau les épaules de son air méprisant et, sans même me regarder, fit un pas vers la fenêtre.

« Oliver Wendel aurait su se sauver », traça-t-elle lentement, si lentement même qu'on aurait dit qu'elle le faisait exprès, pour mieux faire durer mon attente.

J'éclatai, malgré moi, d'un rire nerveux, impossible à retenir et qui dut sonner sinistrement dans cette pièce en ruine.

— Oliver Wendel aurait su se sauver ! m'écriai-je, en martelant chaque mot, avec une sorte de frénésie farouche. Ah ! Oliver Wendel aurait vraiment su agir d'une manière différente de la mienne et triompher ! Et quelle méthode, s'il te plaît, aurait employée ce merveilleux, ce tout-puissant Oliver Wendel ?

Comme si elle avait prévu mon inévitable question, Béryl n'avait pas attendu. Tout le temps que j'avais parlé, elle avait tracé sa réponse sur le carreau qui, maintenant, permettait d'apercevoir un peu du paysage extérieur. Je n'eus qu'à lire la phrase, qui me fit l'effet d'un coup de poing dans les yeux.

« Il aurait été prendre l'argent où on le trouve. »

Il y eut une minute de répit, lourde de silence. A la fin, le grondement que je sentais en moi éclata.

— Voler ! Hein ? C'est ce que tu veux dire ? Voler encore ! Toujours ! Eh bien ! non, non, je ne suis pas un voleur, moi, je suis...

Je n'achevai pas, car l'ironie des mots que j'allais prononcer m'apparut brusquement.

Moi ! Oliver Wendel ! Je me refusais à faire ce que j'avais toujours fait. Une fois de plus, j'étais sur le point d'être la victime de la carcasse du vieux capitaine puritain.

Je ne revins pas sur ce que j'avais dit pourtant, et, prenant Béryl par les deux bras, je me penchai sur elle et martelai :

— Oliver Wendel aurait fait ce qu'il aurait voulu, mais, moi, ma décision est prise : je ne volerai pas.

Elle soutint mon regard et eut un ricanement si blessant que je n'y pus tenir.

— Damnée femelle, m'écriai-je en la projetant avec fureur loin de moi.

Elle tituba en arrière et s'écrasa contre la fenêtre qui éclata sous le choc et fit voler en éclats son dernier carreau.

Elle chercha à se raccrocher aux croisillons, mais n'y parvint pas et tomba lourdement à terre. Je vis qu'elle s'était coupé le bras contre un fragment de verre et, retrouvant ma lucidité, je m'élançai vers elle.

— Béryl !

J'allais la soulever, quand un pas lourd dans l'escalier me fit sursauter.

Quelqu'un montait ; et, tout de suite, j'eus la vision d'un policeman alerté par la chute du carreau et découvrant ma retraite.

Je fus sur le point de reposer Béryl qui geignait doucement en se serrant le bras et de m'apprêter à défendre chèrement ma vie.

Mais la porte s'ouvrit et je crus défaillir de bonheur :

c'était le chemineau qui, réveillé par le bruit, venait voir ce qui se passait.

Je crois bien que Béryl lui sourit comme moi, car, elle aussi, avait dû avoir la même crainte.

— C'est exprès pour révéler à la police votre petit nid d'amour, que vous menez ce vacarme ? commençait-il. Parce que, dans ce cas, soyez assez aimable pour m'avertir. Je n'ai pas envie de coucher ce soir à la police-station. C'est trop malsain.

Il s'arrêta les yeux plissés et un doigt sur le nez.

— Ouh ! Ouh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Du sang sur le bras de madame ? Coups et blessures ? Hé là ! Hé là ! Je crois, tout compte fait, que je ferais bien d'aller chercher moi-même le constable ! Ce n'est pas que je tienne tant que ça — car j'en aurais long à dire — à protéger la peau d'une femme, mais je ne désire pas être compromis dans votre petite querelle. Adieu.

Je le rattrapai comme il faisait mine de quitter la pièce.

— Mais mon amie et moi ne nous sommes nullement querellés. Comme nous explorions la maison, elle a glissé sur ces gravats et est tombée contre la fenêtre. C'est tout ! Demandez-lui vous-même

Le chemineau me regarda d'un œil, tandis qu'il fermait l'autre et se tourna enfin vers Béryl.

— *Well ! Well !* Puisque vous l'affirmez, je suppose que ça doit être vrai. Eh ! petite lady, qu'est-ce que vous en dites ?

Je connaissais trop Béryl pour avoir le moindre doute ; et, d'un sourire, elle corrobora mes dires.

— Alors, arrêtons vite ce sang et redescendons, reprit le chemineau. Il y a trop de courants d'air ici. Seulement vous avez de la chance que le policeman ne soit pas passé à ce moment-là. Pour plus de prudence, je vais sortir et faire disparaître les débris.

Nous le suivîmes et, pendant qu'il faisait comme il avait dit, je restai seul avec Béryl.

Prenant son bras, j'y nouai mon mouchoir afin d'étancher le sang qui coulait toujours. La blessure, heureusement, n'était pas grave.

— Béryl ! implorai-je.

Mais ce fut en vain que je voulus trouver son regard. La tête baissée, elle tint obstinément les yeux tournés et, au pli de son front, je devinais que sa pensée était loin de moi. Hostile et butée, elle devait penser à l'homme que j'avais cru lui faire oublier. A Oliver Wendel. L'homme que j'étais.

XI

Deux jours se passèrent ainsi. Deux jours hantés par une crainte que jamais encore je n'avais connue : j'avais peur de perdre Béryl !

Depuis la scène qui nous avait dressés l'un contre l'autre, en ennemis prêts à se déchirer, il n'y avait pas eu cette détente qui, chaque fois, terminait nos querelles. Je sentais en elle un être renfermé. Elle m'était absolument étrangère.

Après la passivité dont elle avait toujours fait preuve, il fallait que quelque chose se fût passé pour lui dicter cette attitude et motiver ce changement. Mais quoi ?

Je cherchais à comprendre et n'arrivais pas à soulever le voile sur ce mystère.

Béryl était toujours, près de moi, la créature docile qui obéit et qui se soumet ; mais, dans son regard, dans toute son attitude, je sentais quelque chose que je n'y avais pas trouvé jadis : elle se contraignait.

La nuit, couché près d'elle, sur notre paille, tandis que le chemineau ronflait bruyamment à l'autre bout, je m'éveillais en sursaut, une étrange angoisse au cœur : je craignais que Béryl n'ait profité de mon sommeil pour fuir, pour m'abandonner.

Invariablement, je la retrouvais comme je l'avais laissée, dormant d'un sommeil que devaient agiter des rêves, comme il était facile de le deviner à la concentration de ses traits. Mais quels rêves cachait-elle ? Quel était son secret ?

C'était une existence étrange que la nôtre. Quelque chose tenant du cauchemar ou de la fièvre. Sauf aux rares heures où il allait aux provisions, le chemineau était toujours en tiers entre nous. Sa présence incessante, si elle empêchait le retour de scènes, comme celle qui avait vu la fenêtre voler en éclats, était aussi un obstacle à toute explication. J'aurais voulu interroger Béryl, aller au fond des choses, cela était impossible. Je devais me taire et ronger mon frein.

Quelque chose aussi ne laissait pas de m'inquiéter. Jour après jour voyait fondre mes réserves et j'entrevois le moment où, n'ayant pas su prendre mon élan vers la liberté, j'en serais acculé à n'avoir plus un sou et à me livrer à la police, qui devait attendre son heure.

D'autant plus que le chemineau, abusant odieusement de la situation, me volait sans vergogne et développait, à chaque sortie, une audace plus grande.

J'en serais arrivé à l'idée du suicide, je crois, si un événement n'était venu me cingler de son coup de fouet.

C'était le soir et le chemineau venait de sortir pour aller aux provisions. Nous étions seuls, assis par terre, et le silence pesait lugubrement sur nous. Je ne sais pourquoi, un geste machinal me fit plonger la main sous le foulard étendu sur la paille qui servait d'oreiller à Béryl. Je sentis le sac qu'elle portait toujours avec elle et je songai qu'elle avait dû le cacher dans la crainte du chemineau. Mais un cri étouffé me fit relever la tête. Béryl s'était dressée, les yeux étincelants et la bouche mauvaise. Tout d'abord, je ne compris pas, mais, l'instant d'après, elle avait bondi sur moi et me frappait à la figure.

Je lui immobilisai les bras d'une main, tandis que, de l'autre, j'ouvrais le sac. Je ne pus retenir un cri.

— Béryl !

Dans le sac, sous son mouchoir, il y avait plusieurs bank-notes. Plus de dix.

Je répétais plus bas, la gorge serrée par l'angoisse qui m'étreignait.

— Béryl !

Il me semblait entendre chanter le coq de la trahison, et je crois bien que des larmes me montèrent aux yeux.

Je ne sentais pas de colère ; de la détresse seulement, une lassitude de tout mon être. Béryl avait de quoi aider à notre fuite et elle avait préféré garder le silence !

Malgré moi, j'entr'ouvris les doigts et laissai choir au sol ces billets qui me brûlaient. D'un bond, Béryl se jeta sur eux et, les saisissant à pleines mains, les déchira rageusement, lançant les fragments à la volée, à travers la pièce.

— Béryl !

Elle s'était élancée vers l'escalier pour fuir, mais je la retins à temps. Quelque chose venait de se déclancher en moi : je croyais comprendre.

— Béryl, articulai-je en maîtrisant ma voix, tu n'as pas voulu m'aider à fuir, n'est-ce pas, parce que tu voulais que, moi aussi, je touche le fond, comme l'autre, l'homme que tu as aimé sans cesser de le tromper, Oliver Wendel ? Avoue, Béryl ; ou, aussi vrai que je te parle, je te tue. Tu voulais me pousser à voler pour être comme lui, rien que comme lui ? Mais avoue donc !

Je devais être hideux à voir, mes ongles crispés sur ses poignets, mortellement pâle, et ma face convulsée à quelques centimètres à peine de sa figure.

Elle ne détourna pas les yeux et ne broncha pas sous la douleur, mais, une fois de plus, eut ce geste qui me mettait

hors de moi : elle haussa les épaules. Je crus qu'elle m'en voulait de mes hésitations.

— Et si je vole, Béryl ! Si j'obtiens cet argent comme tu le veux, partiras-tu avec moi ? Partageras-tu ma vie de bête errante ?

Je la vis se recueillir, tandis qu'un peu de couleur repaissait sur ses pommettes. Lentement elle inclina la tête.

— Eh bien ! soit, Béryl, triomphe, et queta volonté soit faite ! Je volerai, je volerai !

J'abandonnai ses poignets et elle dut croire que j'allais la prendre dans mes bras, mais elle s'était trompée. La lutte intérieure avait été trop brutale, j'étais brisé. M'affaissant sur la première marche de l'escalier, je pris ma tête entre mes mains.

Le contact de ses doigts contre mon cou me rappela à la réalité. Je me sentais perdu et j'avais besoin de réconfort, d'où qu'il me vînt.

Béryl s'était assise à mes côtés et, avec un mouchoir trempé, m'humectait les tempes et le front. Je m'aperçus que ma bouche était desséchée et je bus avidement, à même la cruche qu'elle me tendit.

Avec mon calme, la notion exacte de la situation me revint aussi.

— Béryl, commençai-je en parlant si bas que c'est à peine si j'entendais mes propres paroles. Je t'ai fait une promesse et je la tiendrai. Mais ne comprends-tu pas que c'est m'envoyer presque certainement à ma perte ? Je ne connais personne ici et la police est sur mes traces. Comment veux-tu...

Elle m'arrêta en posant sa main sur ma bouche et secoua la tête.

— Tu crois au succès ?

Elle ne répondit pas, mais, ramassant le sac qui gisait ouvert sur le sol, à quelques pas, en tira son crayon et son carnet.

« Renseigne-toi sur le compte d'Andrew Ratcliffe », y traça-t-elle.

Je répétais ce nom que j'entendais pour la première fois.

— Andrew Ratcliffe ? Mais auprès de qui veux-tu que je me renseigne sur cet homme ? D'abord qui est-il ?

A nouveau son crayon courut sur le papier, si rageusement qu'il le déchira.

« L'homme chez qui tu prendras l'argent pour fuir avec moi. »

— Où se trouve-t-il ? Comment veux-tu que je le découvre ?

Elle allait pour la troisième fois répondre à ma question, quand le bruit de la porte nous avertit du retour du chemineau. Me saisissant la main, elle me désigna du regard l'homme qui entrait.

Je sentis ses ongles s'enfoncer dans ma chair comme les miens avaient dû le faire peu d'instants auparavant. Mais moi, non plus, je n'y pris pas garde. Je comprenais que les dés étaient jetés pour la partie suprême. Qu'amèneraient-ils ? Qui donc de nous aurait pu le dire ?

J'avais résolu de tirer des renseignements du chemineau pendant le dîner. Cela ne fut pas aussi difficile que je l'avais craint et, pour une fois, son astuce fut en défaut. Je dois dire que je n'abordai le sujet qu'après lui avoir fait boire plusieurs rasades d'ale et couronné le tout d'un verre de gin.

Il ne fit aucune attention au tremblement de ma voix, que je n'arrivai pas à raffermir, et, tout en bourrant sa pipe, me fournit les renseignements souhaités.

— Andrew Ratcliffe, hé ! commença-t-il en clignant de l'œil vers son verre où j'avais versé un peu de gin. Merci, gentleman. Et qui donc, à Princetown, ne connaît

ce damné vieux rat ? Un écorcheur de silex, s'il en fut un ! Un homme qui vous laisserait crever de soif à sa porte sans vous offrir une gorgée d'eau. Du temps où j'étais vraiment pauvre, — car depuis que je vous ai rencontrés, *lady and gentleman*, je reconnais que ça va beaucoup mieux, — je passais presque chaque semaine devant sa propriété. Mais ne vous imaginez pas que je m'amusais à tirer sa sonnette. Je sais trop comment j'aurais été reçu.

— Il est donc vraiment riche ?

— Pouah ! Rockefeller pourrait l'appeler « mon cousin » sans risquer d'être tapé. Mais il paraît qu'il n'a pas toujours été ainsi.

— Beaucoup de domestiques ?

— Lui ? Ce vieux rat galeux ? Je crois que le dernier est mort de faim, il y a quelques lustres. Depuis, il vit seul, sans jamais sortir, uniquement gardé par deux chiens qu'il lâche chaque nuit dans son jardin. Des chiens qui ne feraient qu'une bouchée d'un homme. Ah ! un joli coco, allez, et je ne comprends pas que quelqu'un de décidé ne lui ait pas encore fait son affaire. Il ne perdrait pas son temps, vous savez !

Je retins ma respiration, car il me semblait que, dans l'obscurité, le regard de l'homme avait percé mon secret. Je surmontai pourtant mon nervosisme. L'homme avait dû dire cela sans arrière-pensée.

J'allumai une cigarette et demandai le plus naturellement du monde, cette fois.

— Et où perche ce bienfaiteur de l'humanité ?

— Princetown Avenue. La grand'route qui sort de la ville, à l'ouest, du côté de King Thor. La troisième propriété après la fontaine. Seulement, si c'est pour aller lui rendre visite, vous feriez mieux d'écrire. Il lâchera les chiens à votre intention.

J'en savais assez maintenant. L'homme de Béryl existait et était riche. Mais qui donc avait pu lui en parler et

pourquoi était-ce vers lui qu'elle me dirigeait ? C'était ce que je ne comprenais pas et, là encore, je sentais un secret. Mais j'étais trop las et trop abattu pour chercher ou pour me révolter.

Je fumai en silence quelques minutes, sentant la respiration calme de Béryl sur ma nuque. Elle avait posé sa tête sur mon épaule, dans son geste de jadis, et je ne bougeais pas, de peur de rompre le charme.

— Plus aucun renseignement à me demander sur le généreux philanthrope ? questionna tout à coup le chemineau, en retirant sa pipe et en en faisant tomber les cendres sur un coin du marbre de la cheminée. Alors, dans ce cas, bonsoir la compagnie. Les nuits sont trop longues quand on ne dort pas et j'ai hâte d'être à demain pour déjeuner.

Je le laissai partir, sans ajouter un mot. Béryl avait glissé à terre et avait maintenant sa tête sur mes genoux.

— Béryl ! Béryl ! murmurai-je d'une voix qui contenait toute l'angoisse qui m'étreignait. Où me pousses-tu et que vas-tu me faire faire ?

Mais, au lieu de me répondre, je sentis l'étrange créature qui m'avait saisi les mains et qui les couvrait de baisers. Et, m'étant penché sur elle, je m'aperçus de cette chose que je n'aurais pas cru possible et qui m'abasourdit.

Béryl pleurait, lentement, sourdement. Seulement pour qui ?

Ce n'est que bien plus tard que je devais avoir, enfin, l'explication de son extraordinaire attitude.

Deux autres jours s'écoulèrent sans que rien vînt rompre la monotonie des heures. Je n'avais pas ramené la conversation du chemineau sur Andrew Ratcliffe, de peur d'éveiller ses soupçons, et je n'avais rien dit non plus qui pût renseigner Béryl sur mes intentions. Je savais bien

que ma seule chance de salut résidait dans la solution qu'elle m'avait fait entrevoir !

Mais c'est une chose de prendre une décision dans une minute d'égarement et une autre que de devoir froidement l'exécuter !

Maintenant, en pensant à cette minute, je sentais mon sang affluer à mon cœur, J'avais l'impression que jamais je ne pourrais aller jusqu'au bout. Que je m'enfuirais comme un lâche ; préférant ce qui m'attendait, à cet inconnu contre quoi je me raidissais.

Ah ! jadis, l'Oliver Wendel que j'avais été aurait eu moins de scrupules ! Mais il n'avait pas, comme moi, la carcasse du vieux capitaine puritain pour annihiler ses efforts et prendre le gouvernail !

Et, cette fois, je sentais que la carcasse ne lâchait pas prise. J'avais beau me cabrer, lutter. C'était elle qui l'emportait toujours.

A ces minutes-là, il me semblait entendre une voix me crier : « voleur, voleur ! » et cela m'était plus pénible que si elle m'eût accablé de ce mot : « assassin ».

L'attitude de Béryl achevait aussi de me rendre fou. Elle ne disait rien, semblant avoir tout oublié de la scène et de ma promesse.

Mais je sentais à ses regards, à ses silences, qu'elle attendait. J'avais l'impression que ses regards ne me quittaient pas, dans l'espoir du mot qui déciderait tout.

Mais, là encore, comme la première fois, et comme si la destinée se fût complue à intervenir chaque fois qu'il était nécessaire, un incident imprévu vint tout déclencher.

Le chemineau avait été plus loquace et plus exaspérant que d'habitude, et je n'étais arrivé à m'en débarrasser qu'à force de verres de bière suivis d'un verre de gin. A la fin, écrasé par tout cet alcool, il s'était traîné en titubant

dans son coin et s'était abattu, terrassé par le sommeil.

Béryl s'était couchée et, à mon tour, je m'étais étendu près d'elle pour trouver un peu de calme dans le repos.

Mais c'est en vain que j'appelais le sommeil : un nom dansait devant mes yeux, s'infiltrant en moi, malgré mes efforts : Andrew Ratcliffe.

Qu'attendais-je, en effet, et m'imaginai-je que laisser le temps couler apporterait une solution ?

J'hésitais toujours pourtant et, pour échapper à cette obsession, j'allais me lever et boire un verre de gin quand un bruit léger m'arrêta : Béryl pleurait.

Je fermai les yeux et allais la prendre dans mes bras, quand un brusque sursaut d'énergie me fit bondir sur mes pieds.

Aurais-je moins de courage que cette femme et attendrais-je que la main du malheur s'abattît sur moi ?

Je faillis avoir un ricanement de triomphe. Maintenant, j'étais sûr d'une chose. Une chose qui me donnait tous les courages : la carcasse du capitaine était vaincue ! Oliver Wendel aurait le dernier mot !

Je traversai la pièce en étouffant le bruit de mes pas et, parvenu à la fenêtre, l'ouvris et enjambai la balustrade. Je me trouvai, ainsi, dans une petite cour intérieure où s'accumulaient des débris de toute sorte.

Tirant de ma poche le revolver que j'avais acheté quelques jours avant ma fuite, je m'assis dans un coin pour le reviser. Il ne pleuvait pas et la nuit était opaque. Mais, pour ce que j'avais à faire, la clarté ne m'était pas nécessaire.

Combien de temps restai-je ainsi à manipuler cette arme avec la froide précision d'un homme qui marche vers un but déterminé ? Je ne sais et j'avais remis le revolver dans ma poche depuis quelques instants déjà, que j'étais toujours là, à rêver dans la nuit.

Il faisait froid, mais je ne sentais pas la morsure du vent ; j'étais comme un automate et je ne sais même plus si j'avais conservé la force de penser.

Tout à coup, une plainte sourde me rappela à la réalité. Je ne me rendis pas compte, tout de suite, de sa signification et je pensai que le chemineau devait rêver à haute voix. Mais, à nouveau, elle s'éleva, sur un rythme plus fort. Je me redressai, l'inquiétude au cœur ; car, cette plainte, je la reconnaissais maintenant : c'était la voix rauque de Béryl.

J'attendis quelques secondes, me demandant si je n'étais pas victime d'une hallucination ; mais, une troisième fois, la voix, presque inhumaine, sanglota dans la nuit et, en elle, il y avait de la détresse et de l'épouvante.

Je me levai d'un bond et, franchissant la fenêtre, pénétrai dans la pièce. Je ne vis rien d'abord, mais un bruit de lutte et un halètement sourd m'avertirent du drame qui se jouait.

Sous l'influence de l'alcool, le chemineau avait senti s'éveiller en lui la brute qui sommeille au cœur de chacun de nous. Il m'avait vu sortir et, profitant de l'occasion, s'était rué sur Béryl.

Dans l'obscurité complète, il m'était impossible de distinguer les phases de la lutte, mais, m'étant jeté à terre, je réussis à nouer mes mains autour du cou de l'homme. Il me fallut presque l'étrangler pour qu'il desserrât son étreinte, et, sentant sa proie lui échapper, toute sa colère d'ivrogne se retourna contre moi.

Proférant des jurons abominables, il tenta de me marteler la figure de ses poings noueux et, à un moment, j'eus la sensation que ma poitrine allait éclater. Mais, Dieu merci, la carcasse du capitaine était solide et, après des hauts et des bas, où nous roulâmes l'un sur l'autre à travers la pièce, je pus m'assurer une prise suffisante et le maintenir au sol.

— Damnée brute, lançai-je à mi-voix, vas-tu te tenir tranquille ou faudra-t-il que je t'assomme ?

Il râla des phrases indistinctes et, dans un soubresaut, tenta de me désarçonner. Il y serait certainement parvenu si la pensée de mon revolver ne m'était revenue. Le tirant de ma poche et m'en servant comme d'un coup de poing, je lui en portai plusieurs coups violents. Au troisième, il cessa de lutter et je sentis, au relâchement de son étreinte, que j'avais atteint mon but.

Le danger n'était pas écarté pourtant, car, avec une brute pareille, tout était à craindre à son réveil.

Ce fut Béryl qui me vint en aide.

Tant qu'avait duré dans l'obscurité la lutte, à laquelle elle ne pouvait m'être d'aucun secours, elle était restée tapie dans un coin. Je la sentis se glisser à mon côté et me tendre une corde. C'était celle sur laquelle nous étendions nos vêtements, mais, cette nuit, elle allait nous servir à nous protéger.

Commençant par les pieds, je ligotai mon homme et le mis définitivement hors d'état de nuire.

Le prenant, alors, par la tête, tandis que Béryl lui tenait les jambes, nous le transportâmes dans son coin où nous le jetâmes sans aucun excès de douceur.

Ceci fait, nous nous laissâmes tomber à notre tour sur notre paille, tandis que Béryl, subissant la réaction de la scène qui venait de se dérouler, avait une véritable crise de nerfs.

Je la laissai s'apaiser sans rien dire, mais en la tenant dans mes bras.

Enfin, je crus venu le moment de parler.

— Béryl, commençai-je, ce qui s'est passé cette nuit nous dicte notre conduite. Nous ne pouvons plus rester ici.

Je sentis son corps se raidir comme dans l'attente de

ce qu'elle espérait et j'eus la sensation qu'elle me regardait de tous ses yeux à travers l'obscurité.

— Il faut agir, Béryl. Notre salut l'exige. Demain, j'irai où tu sais.

Chose curieuse, je n'éprouvai aucune difficulté à annoncer cette décision que, si longtemps, je m'étais cru incapable de prendre. Après ce qui venait de se passer, elle me semblait naturelle, logique même. Je voulais vivre.

La main de Béryl se saisit de la mienne et la serra fortement. Je continuai, cette fois avec une ombre de tristesse au cœur :

— C'est notre dernière nuit, ici, Béryl, demain nous partirons et Dieu seul sait ce qui nous attend sur la route nouvelle. Mais, quoi qu'il advienne, je ne regretterai rien et je te demande pardon de tout ce qu'il y a pu avoir de mauvais entre nous. Maintenant, dormons. Nous aurons besoin de toutes nos forces demain.

Je me détournai pour cacher mon émotion et m'allongeai sur la paille. Béryl n'avait pas bougé, mais je sentais toujours dans mes doigts sa petite main qui se crispait.

J'écoutai un moment sa respiration, qui devenait plus calme, tandis qu'à l'autre bout de la pièce le chemineau ne donnait toujours aucun signe de vie.

Bientôt, je sentis la petite main quitter la mienne et retomber de côté.

Vaincue par la fatigue et l'émotion, Béryl s'était endormie.

C'est ce que je fis quelques instants plus tard, en dépit de tous mes efforts pour me tenir éveillé.

Les grognements du chemineau me tirèrent de mon sommeil. Il faisait un jour gris sale et le matin s'était levé depuis longtemps.

— *What's the ?... What's the ?...* marmottait-il en se tournant et en se retournant, sans comprendre la raison qui le privait de la liberté de ses mouvements. A la fin, pourtant, ayant mieux ouvert les yeux, il aperçut la corde et dut se souvenir des événements de la nuit.

— La brute ! Oh ! la damnée, sanglante brute ! Hé ! là, vous, le gentleman, détachez-moi tout de suite ou sans cela !

Je m'étais levé, craignant que, dans ses efforts, il ne parvienne à desserrer ses liens. Au bruit de mes pas, il se retourna pour me faire face.

— Damné blaireau que vous êtes, savez-vous que vous allez me la payer cher, cette plaisanterie ? Allez, défaites-moi tout de suite.

Je secouai la tête.

— Non ? Et vous êtes muet à votre tour, vous aussi ? Je vous avertis que ça ne se passera pas comme ça. A nous deux, vous allez voir !

Il s'était remis à gigoter avec une telle frénésie que j'eus réellement peur de le voir réussir.

Plongeant ma main dans ma poche, j'en tirai mon revolver et le braquai sur lui.

Il eut un haut-le-corps et s'immobilisa.

— Vous allez tout simplement rester tranquille, hein ! déclarai-je. Il me semble que nous avons un petit compte à régler pour cette nuit ?

Il haussa les épaules, sans quitter de l'œil le canon de mon revolver.

— Quand on se conduit comme une bête sauvage, il est naturel qu'on vous traite de même. Aussi, si vous ne voulez pas que je vous abatte comme un chien, je vous conseille de ne pas chercher à vous libérer.

Il me regarda d'un air mauvais.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de me tenir ici indéfiniment ? J'étais saoul hier soir, est-ce que je savais ce que je faisais !

— Possible, mais, comme je ne tiens pas à ce que pareille petite scène se reproduise, je vais vous garder... jusqu'à ce que je vous remette entre les mains de la police.

J'avais dit cela machinalement, oubliant la situation dans laquelle je me trouvais moi-même. Cela ne lui échappa pas.

— La police ! ricana-t-il, ah ! ah ! ah ! non, laissez-moi rire. Il parle de la police, lui qui se terre ici et qui s'évanouirait si un constable passait seulement le bout du nez. Est-ce que je sais si vous n'avez pas commis un crime...

Je pâlis et crispai la main sur la crosse de mon revolver.

— Tu vas te taire, hein ! jetai-je d'une voix coupante, ou sans ça...

— Est-ce que tu ferais une tête pareille si tu n'avais rien à te reprocher ? Attends que je me débarrasse de ses cordes et tu verras si j'irai te dénoncer. Après tout, je crois qu'ils feront une riche capture.

Je réussis à maîtriser l'envie folle que j'avais de presser la gâchette. Je partis d'un éclat de rire et tentai de plaisanter.

— Pas mal imaginé. Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que j'ai comme une idée que tu ne seras pas libre avant ce soir et, alors...

— Alors, tant pis, j'appelle.

Il ouvrit la bouche pour passer de la menace à l'exécution, mais je le devançai. Me jetant sur lui, je lui appliquai ma main contre les lèvres, tout en criant à Béryl :

— Ton écharpe, vite !

Béryl, qui suivait la lutte, prête à intervenir, arracha l'étoffe qu'elle portait à son cou et me la passa. En un tournemain, je bâillonnai l'homme et étouffai ses jurons.

C'est en me relevant que je m'aperçus que ma main dégouttait de sang. Dans l'effort, je n'avais pas senti que le chemineau me mordait cruellement.

— Et, maintenant, dis-je en ramassant le revolver que j'avais laissé tomber, tu vas te tenir tranquille. Sans ça, aussi vrai que je te parle, il t'en cuira. A la première alerte, je te colle une balle dans la tête. Compris ?

L'homme ne pouvait me répondre, mais, au regard chargé de rage qu'il me lança, je vis qu'il ne se faisait aucune illusion. Je continuai, en tendant le revolver à Béryl :

— Tiens-le en joue, je vais m'assurer de ses liens.

Je le retournai sur le ventre, puis sur le dos, et vérifiai si la corde enroulée la veille tenait bien. Pour plus de sûreté, je lui liai les pieds et, avec une cravate, lui attachai les bras par derrière. Ainsi ligoté, il lui était impossible de faire un mouvement.

— Là, annonçai-je, tu en as jusqu'à ce soir. Dommage que tu n'aies pas voulu être un peu sage. Cela t'aurait permis de ne pas crever de faim aujourd'hui.

Je m'assis auprès de lui avec Béryl et, ouvrant une boîte de conserve, me mis en devoir de déjeuner. Je ne mangeai jamais de meilleur appétit et l'on eût dit qu'une fois ma décision prise tout avait été effacé de mes craintes et de mes scrupules. Béryl, par contre, toucha à peine aux aliments. Mon attitude insoucianta devait lui sembler incompréhensible.

Je finis la boîte de lapin en gelée et, jetant les détritrus dans la cour, revins, à ma place, près du chemineau et allumai ma pipe. Il dardait ses yeux sur moi et je comprenais ses appels, mais j'étais décidé à n'avoir aucune pitié.

— Dommage, encore, que tu ne puisses pas fumer, hein ! bougre d'idiot ! gouaillai-je en lui soufflant des volutes au visage.

Ses yeux se durcirent, mais je détournai la tête.

Il nous fallait maintenant attendre la nuit et jamais journée ne s'écoula plus lentement. Dormir était hors de

question. Quelle que fût ma confiance dans les liens du chemineau, il eût été fou de cesser notre surveillance. Il fallait rester près de lui, à l'observer et, pour donner plus de poids à la menace, tour à tour nous tenions le revolver.

Étrange journée de cauchemar que cette dernière que nous passâmes dans notre refuge. Sur sa paille, le chemineau ficelé et bâillonné. Par moments, un soubresaut furieux le courbait en arc, mais il s'apercevait vite de l'inutilité de l'effort et, les veines du front et des poignets saillantes, il retombait haletant.

A d'autres minutes, il fermait les yeux comme s'il eût dormi, mais je n'étais pas dupe. Je savais qu'à travers la fente de ses paupières il observait, cherchant à nous prendre en défaut. Mais l'enjeu était trop considérable pour que nous faiblissions.

Le chemineau en liberté, c'était la ruine de notre plan et l'arrivée immédiate de la police. Je veillai donc et je crois que j'aurais vaincu sommeil et fatigue pendant des jours.

Midi sonna ; puis, lentement, l'après-midi s'achemina vers sa fin. A quatre heures, le temps, toujours couvert, laissa tomber le soir. Tout s'assombrit dans la pièce et je n'arrivai bientôt plus à distinguer le chemineau des ténèbres environnantes.

C'était l'instant redouté et, sans doute, l'attendait-il aussi impatiemment, car, à ses souffles rauques, je compris qu'il redoublait d'effort. J'y mis fin en posant, sans mot dire, le canon de mon revolver sur sa tempe. Cela suffit pour le calmer.

Dehors, la nuit était maintenant tout à fait venue et la clarté des réverbères, à travers les bois disjoints, nous parvenait faiblement. Six heures, puis sept heures sonnèrent. Mais il était encore trop tôt. Il fallait attendre que le sommeil se fût appesanti sur la ville.

Au matin, quand je m'étais étonné de ma quiétude d'esprit, j'avais pensé que, peut-être, la venue de la nuit changerait ma manière de voir. Je m'aperçus avec plaisir qu'il n'en était rien. Tout ce qui m'avait épouvanté jadis me semblait ce soir tout naturel, et c'est sans la moindre réticence que je me plaisais à imaginer ce qui allait se passer.

Cédant à la fatigue, Béryl, qui, tout au long de la journée, avait monté la garde avec moi, avait fini par s'endormir. Je la laissai reposer, n'osant faire un geste, de crainte de l'éveiller.

Qui sait si la réalité serait aussi douce que son rêve ?

Je fumais pipe sur pipe, apercevant, à de brefs moments, la forme ligotée du chemineau qui avait abandonné tout espoir de se libérer et qui ne bougeait plus.

Sans doute devait-il se demander ce que j'allais faire de lui et si j'avais décidé de le laisser mourir de faim. Un instant la pensée m'avait effleuré de lui donner quelques aliments ou, tout au moins, à boire, mais j'avais repoussé cette sentimentalité déplacée. Si près de jeter mon dernier dé, je ne pouvais courir le risque d'un appel.

Enfin, onzè heures sonnèrent au City Hall et, quand la dernière vibration eut cessé, je touchai légèrement l'épaule de Béryl.

Elle ne devait plus dormir, car, se redressant immédiatement et secouant les brindilles de paille accrochées à sa robe et à ses cheveux, elle se prépara au départ.

Cela ne fut pas long, son écharpe bâillonnait le chemineau et c'est dans l'obscurité complète qu'il lui fallut mettre son manteau et son chapeau.

Moi-même, je n'eus qu'à enfoncer ma casquette sur mes yeux et à endosser mon pardessus. Pourtant, tous deux habillés pour le départ, nous restâmes immobiles, incapables de nous décider.

Je ne songeais pas à ce qui allait advenir : c'était le

passé qui m'oppressait. Ce refuge n'était même pas une écurie et nous y avions vécu pendant plus d'une semaine une existence de hors-la-loi ; pourtant, c'était là que s'étaient écoulées les dernières heures calmes de notre amour. J'y avais connu des minutes heureuses et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je le quittais pour l'inconnu.

A quoi pouvait penser Béryl ? Je n'aurais pu le dire. Sans doute ressentait-elle, elle aussi, une émotion profonde et identique.

Pauvre fou que j'étais, je ne devais pas tarder à être fixé sur cette illusion.

Enfin, je m'arrachai au sortilège.

— Partons, dis-je, après une dernière étreinte, en prenant le bras de Béryl.

Je manœuvrai les solives de l'entrée et ouvris la porte. Dehors, la rue s'étendait, déserte dans toute son étendue et silencieuse, sauf pour le pas lourd du policeman de ronde que l'on entendait dans une rue adjacente.

L'instant était propice ; aussi, refermant la porte derrière nous, pour n'éveiller aucun soupçon, nous hâtâmes-nous jusqu'au premier tournant.

Dans mon idée, le danger était surtout aux abords de la maison incendiée. Qu'un policeman nous en vît sortir ou s'étonnât de nous trouver sur une route, déserte l'instant d'avant, et tout était perdu.

Le ciel permit que cette première partie du plan se déroulât sans encombre.

Quelques ruelles peu éclairées, tout en nous écartant de notre but, nous amenèrent à un autre quartier de la ville. Là, rien ne s'opposait à ce que l'on nous prît pour des noctambules rentrant un peu tard chez eux. Et, une semaine s'étant écoulée depuis ma disparition, il y avait des chances pour que les policemen de service n'eussent plus mes traits présents à l'esprit.

Enfin, j'estimai avoir assez brouillé la piste et, m'arrêtant dans l'encognure d'une porte, cherchai à m'orienter.

J'y parvins assez rapidement et, me rappelant les indications du chemineau, je me dirigeai vers la grande avenue qui part de la place de l'Église pour remonter en direction de King-Tor.

La chance continuait à nous favoriser et nous n'avions jusqu'à ce point fait aucune rencontre dangereuse, si ce n'est deux gardiens qui nous souhaitèrent la bonne nuit au passage.

Il y avait eu un point cependant que je tenais à régler : le sort du chemineau.

Dans la maison abandonnée où je l'avais laissé ligoté, il courait risque, si nul n'allait le délivrer, de mourir de faim ; et une telle punition était loin de mon esprit.

Je m'étais heureusement souvenu d'un gamin de la rue que j'avais, à maintes reprises, rencontré dans les tavernes et salles de billard où il servait de marqueur. Sans parents et sans logis, il dormait dans l'appentis d'un marchand de bois dont il surveillait ainsi la marchandise.

Cela m'écartait de mon chemin, mais ma résolution était prise.

J'eus vite fait de le découvrir et, le réveillant, je le mis au courant.

Moyennant une couronne, il accepta avec empressement, d'aller réveiller, dans la matinée, le gentleman que j'avais laissé ivre-mort dans la maison incendiée qu'il connaissait bien. Rassuré sur ce point et certain de n'avoir rien à craindre, je tournai alors mon esprit vers la chose qui allait décider de ma vie.

Il nous fallut d'abord traverser Princetown presque en entier et, quand nous parvînmes à Poplar-Avenue qui reliait la ville à King-Tor, le bruit d'une horloge lointaine nous parvint.

Il était minuit, et, cette fois, comme je comptais les

coups, je sentis une étrange sensation m'envahir : quelques maisons encore et nous serions devant la propriété d'Andrew Ratcliffe, l'homme que je devais cambrioler.

Chose étrange, au cours de notre marche, je n'avais pas une fois adressé la parole à Béryl ; je n'avais rien à lui dire et, comme si elle eût compris qu'elle était mon mauvais génie et qu'elle me dirigeait, c'est elle qui marchait la première. Elle allait vite, comme si chaque pouce de terrain lui eût été familier et l'on eût dit qu'elle avait hâte d'arriver au but.

Le chemineau nous avait assuré que la propriété d'Andrew Ratcliffe était la troisième en sortant de Princetown.

Je comptai les deux premières que séparaient de larges prairies, mais ce soin n'aurait pas été nécessaire. D'elle-même, Béryl, qui allait tête baissée, s'arrêta et, levant les yeux vers une plaque battante accrochée sous un porche rustique, je lus ces deux mots : « Moor Hall ».

J'étais devant la maison où ma destinée allait s'accomplir.

La carcasse du capitaine avait baissé pavillon. Elle n'allait pas empêcher Oliver Wendel d'affirmer sa suprématie.

XII

Je demeurai quelques minutes immobile devant le porche. Adossée à un des piliers et cachée dans l'ombre, Béryl avait tiré une cigarette de son sac et attendait, en me regardant fixement.

Je me secouai enfin et, portant les yeux autour de moi, étudiai la disposition des lieux.

Il y avait une assez haute muraille couronnée de tessons de bouteilles, à quoi succédait le jardin inculte que l'on pouvait apercevoir par les claires-voies de l'entrée.

Un peu en retrait, la maison se dressait assez vaste et plongée dans l'obscurité.

Je tendis l'oreille pour voir si je percevais le bruit des deux chiens dont m'avait parlé le chemineau ; mais, bien qu'il n'y eût pas un souffle de vent et que le silence de la nuit fût total, je n'entendis rien.

Sans doute rôdaient-ils à l'extrémité opposée ?

J'avais bien dans ma poche mon revolver, mais ce n'était pas sur lui que je comptais contre de semblables adversaires. Un morceau de tuyau de plomb, que je m'étais procuré dans la maison incendiée, me serait une arme tout aussi redoutable, mais silencieuse. Grâce à elle, je ne doutais pas d'arriver rapidement à bout des deux mastiffs.

Je fis quelques pas sur la route pour voir si je ne découvrirais pas un arbre ou un éboulis. Je ne vis rien, mais quelque chose d'insolite attira mon attention.

Je m'y dirigeai, suivi de Béryl, et ne pus retenir une exclamation de surprise.

Presque dans le fossé, comme si on eût voulu la dissimuler, il y avait une automobile et, à la chaleur de son radiateur, il était aisé de voir qu'elle avait servi peu d'instants auparavant.

Cette rencontre m'inquiéta, mais, m'étant rappelé l'obscurité totale de la maison, je haussai les épaules à mes craintes.

D'ailleurs, quelque chose avait frappé ma vue qui avait brusquement changé le cours de mes idées : la clef d'allumage était sur le tableau. Cette voiture allait me servir à assurer ma fuite.

Prenant Béryl par le bras, je revins en hâte au porche, décidé à l'escalader, mais, ayant machinalement mis la main sur la poignée, je la sentis tourner et vis la porte s'ouvrir.

Je ne cherchai pas à m'expliquer la raison de cet oubli. Franchissant rapidement le seuil, je repoussai la porte derrière moi. A ma grande surprise, je vis que Béryl m'avait suivi. Ceci me dérouta, car, pas un instant, n'avais-je songé à l'entraîner dans les périls qui pourraient m'attendre. Ce fut donc, doucement d'abord, puis d'une voix rude, que je lui enjoignis de sortir.

Comme si elle n'eût pas entendu, Béryl continua à avancer.

Faisant un pas en avant, je lui saisis le bras, mais elle se libéra d'un mouvement si violent que je compris que son intention était bien arrêtée.

Intérieurement, j'en ressentis une joie intense, bien que son obstination fût de nature à compromettre le succès. Mais le moment était mal choisi pour discuter.

Une parole trop haute pouvait attirer les chiens. Le mieux était de me résigner à l'inévitable.

— Béryl ! Béryl ! murmurai-je.

Mais elle ne me répondit pas.

Elle marchait vite, sur l'herbe drue qui avait envahi les allées, jadis sablées et, chose curieuse, ne marquait aucune hésitation. On aurait dit qu'elle connaissait ce jardin et que ce n'était pas la première fois qu'elle y venait.

Je marchais à ses côtés, tenant à la main mon morceau de tuyau de plomb et prêt à casser la tête au premier chien qui apparaîtrait. Je ne craignais qu'une chose : un cri de Béryl ou encore que l'attaque se porte sur elle. Mais rien ne se produisit.

Nous tournions une allée que bordait une haie de tamaris, quand Béryl s'arrêta brusquement en me saisissant la main.

Quelque chose était étendu par terre, quelque chose de grisâtre qui faisait une tache dans la nuit. Je m'approchai avec précaution et je vis que j'avais devant moi un des chiens.

— Mais il est mort, Béryl ! m'exclamai-je, au comble de la stupéfaction.

Elle hocha la tête et, s'approchant lentement, se pencha sur la forme étendue et lui souleva la tête.

Il ne pouvait y avoir aucun doute. Le chien, un mastiff de taille gigantesque, ne donnait plus signe de vie et ne présentait, non plus, aucune blessure. A la bave qui lui souillait le museau et à ses yeux vitreux, il n'y avait qu'une réponse possible : le chien avait été empoisonné.

Je sentis un froid de glace me parcourir l'échine.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Béryl ?

Elle réfléchit une seconde puis, haussant les épaules, eut un geste d'ignorance. Seulement, regagnant l'allée, elle reprit sa marche vers la maison. Conquis par son exemple, je fis comme elle.

Nous n'avions pas fait vingt mètres qu'à nouveau je m'arrêtai net.

Barrant l'allée, un second corps était allongé, le corps du second chien, privé de vie, lui aussi.

Je sentis la terreur qui m'avait pincé au cœur la première fois m'envahir à nouveau.

— Le second chien, Béryl ! Mais qui peut avoir fait cela ?

Je l'avais prise par le bras et, le cœur battant, cherchais à lui faire faire demi-tour. Ces deux chiens tués dans le jardin me semblaient quelque chose de surnaturel et j'avais peur. Mes dents claquaient ; mais, une fois de plus, sans même m'octroyer un regard, elle enjamba le cadavre du chien et poursuivit sa route.

Je ne pouvais que la suivre et c'est ce que je fis.

Enfin, nous arrivâmes à la maison et, là, une troisième surprise nous attendait : la porte était ouverte. Je flairai un piège.

— Béryl ! m'écriai-je, il se passe ici des choses que nous ne comprenons pas. Ces chiens empoisonnés, ces portes ouvertes, tout nous prouve que nous sommes les jouets d'un cauchemar ou d'un drame dont, tout à l'heure, nous serons les victimes. Fuyons, Béryl, fuyons alors qu'il en est encore temps !

Mais déjà elle avait franchi le seuil et, debout dans le vestibule obscur, m'attendait. Tous les nerfs à bout, j'entrai à mon tour et me tins à son côté.

Nous restâmes ainsi un moment, l'oreille aux aguets, cherchant à capter les bruits, mais aucun ne nous parvint. Tout était silencieux et l'unique occupant de la maison, le vieil Andrew Ratcliffe, devait dormir, quelque part, dans sa fausse sécurité.

Je me demandais avec appréhension où je devais diriger mes pas pour accomplir ce qui avait motivé ma venue dans cette demeure, quand, me prenant par la main, Béryl ne m'en laissa pas le soin.

Glissant silencieusement sur le parquet, elle traversa le hall et arriva à une porte. Elle l'ouvrit lentement, et rien ne grinça. Je m'aperçus que nous venions de pénétrer dans un long corridor qui devait relier les deux ailes de la maison.

Je ne cherchai plus à comprendre, mais, mon revolver à la main, m'en remis simplement à Béryl, marchant quand elle marchait, m'arrêtant quand elle faisait halte.

Nous atteignîmes ainsi le bout du corridor et je me rendis compte que nous avions débouché dans une sorte de petite pièce circulaire d'où partait un escalier desservant l'étage supérieur.

Béryl mettait le pied sur la première marche et j'allais l'imiter quand, soudainement, le claquement d'un revolver troua la silence de la nuit.

Cette détonation nous surprit tellement que, d'un bond, Béryl et moi, nous nous retrouvâmes au centre de la petite pièce circulaire.

Malgré le sang-froid dont elle avait jusque-là fait preuve, Béryl avait poussé un cri rauque et je sentis ses ongles me labourer la main.

Je ne criai pas, mais braquai mon revolver vers l'escalier, m'appêtant à vendre chèrement ma vie.

Comme je l'avais craint, étions-nous tombés dans un guet-apens ?

Je me posais cette question, quand deux autres coups claquèrent, suivis d'un bruit de voix, d'un piétinement et d'une galopade éperdue sur nos têtes.

La seconde d'après, un homme dévalait l'escalier à fond de train, tandis que d'autres projectiles s'écrasaient autour de nous, faisant voler des éclats de bois dans toutes les directions.

— A terre ! criai-je à Béryl, en joignant le geste à la parole et en l'entraînant dans ma chute.

Je me plaquai contre le sol et regardai. Un homme

venait d'apparaître au tournant de l'escalier, sans chapeau, les cheveux en broussaille et le veston déchiré. Quelques bonds l'eurent amené de plain-pied avec nous.

Il tourna un instant comme une bête traquée, n'arrivant pas à trouver la porte ; et, rencontrant par hasard le bouton électrique, donna de la lumière pour s'orienter. Il le rabaissa aussitôt, mais la brève lueur avait été suffisante pour que deux cris s'élèvent, poussés par Béryl et par moi.

L'homme qui était là, devant nous, l'homme qui fuyait avec un rictus de bête fauve : c'était l'homme que j'avais tué aux Bermudes, l'homme que je croyais être : Oliver Wendel.

Sous l'effet de la surprise de notre apparition, l'homme avait redonné la lumière et, tandis que des portes claquaient sur nos têtes, deux étages plus haut, nous restâmes pétrifiés.

Ce fut Béryl, qui, la première, rompit l'immobilité en s'élançant, avec un cri rauque, à son cou.

Il la saisit aux poignets et, la secouant brutalement, la jeta au sol. On eût dit que ses yeux lançaient des éclairs.

— Saleté, hurla-t-il, en l'empêchant de se relever d'un coup de pied. C'est toi qui m'as vendu, hein ? Et j'ai pu toute ma vie croire à tes mensonges. Mais, cette fois, tu vas payer !

Béryl était parvenue à se relever à moitié et à se traîner jusqu'à lui. Elle lui encercla les jambes de ses bras.

Je vis l'homme abaisser son revolver et la viser froidement. J'éclatai.

— Béryl ! Béryl !

Je voulus braquer mon revolver, mais l'homme fut plus rapide que moi. Une détonation claqua, tandis que Béryl, foudroyée à bout portant, s'écroulait dans un râle et restait à terre, les bras étendus en croix.

Alors seulement l'homme dut m'apercevoir.

— Et toi aussi ? Ah ! ah ! La farce est trop bonne ! C'est donc toi qui me l'avais volée ? Eh bien ! à ton tour maintenant, et souviens-toi des Bermudes !

Incapable de lier mes idées, sentant tout chavirer dans ma raison et dans mon être, j'étais tombé à genoux près du corps inanimé de Béryl et lui soulevais la tête. Tout m'était égal.

Je vis l'homme lever son revolver et me viser. Le mien était tombé à quelques pas, mais je ne fis aucun geste pour le ramasser.

Tenant contre ma poitrine la tête de Béryl dont coulait un filet de sang, je regardais l'homme dans l'attente du coup.

Soudainement, derrière moi, une détonation retentit, et, sans comprendre ce qui venait de se passer, je vis l'homme porter sa main à son front et, vacillant sur ses jambes, s'effondrer, la tête en avant, contre le sol.

Au même instant, une voix, qu'il me sembla reconnaître, s'élevait forte et calme, tandis que deux autres hommes descendaient en courant l'escalier.

Et, ayant tourné la tête du côté dont venait la voix, je sentis toute la terreur ancienne s'abattre à nouveau sur moi : l'homme qui tenait en main son revolver fumant encore, et qui venait d'abattre l'assassin de Béryl, était l'homme que, si âprement, j'avais fui, l'inspecteur Fals-taff Bill !

— Voilà une petite affaire réglée et nous sommes arrivés à temps, déclara-t-il à un de ses aides.

Puis, me reconnaissant :

— Mais, Dieu me pardonne, qu'est-ce que nous avons là ?

Seulement, je n'entendis pas la fin de son discours. Tout tourna autour de moi, tout chavira. Et, portant la main à mon cou, comme si l'air m'eût manqué, je m'abattis sur le sol.

Je venais de perdre connaissance.

XIII

— Capitaine Mac Grower, cela me fait plaisir de vous retrouver ainsi.

Dans la petite chambre de cette maison de santé de Plymouth, où entre le soleil hésitant d'une matinée de mars, l'inspecteur William Romney, Falstaff Bill, est assis, bourrant sa pipe avec soin et m'observant de ce regard aigu que je ne connais que trop.

— Savez-vous que j'ai bien cru que vous alliez nous jouer le tour d'y passer, la nuit de la petite séance à Moor Hall ?

Il remet un peu de tabac dans sa pipe et l'égalise avec le pouce sans me quitter des yeux.

— Trois semaines de cela et maintenant vous voilà sur la route de la guérison complète. Ah ! comme dit le vieux William, à qui je dois mon sobriquet, tout est bien qui finit bien !

Il allume sa pipe d'une allumette qu'il gratte sur sa semelle et s'absorbe dans la dégustation des premières bouffées. On dirait qu'il rêve.

Moi aussi, je rêve, et devant moi se précise le canevas du drame dont je viens de vivre le dernier épisode.

Je me retrouve face à face avec Oliver Wendel, l'homme que j'ai cru être, et j'éprouve à nouveau cette

sensation d'angoisse qui me prend à la gorge et m'étouffe au point de faire éclater mon cerveau.

Aujourd'hui, après trois semaines de fièvre cérébrale et de délire, j'aperçois la vérité et je comprends le cauchemar que, des semaines et des semaines, j'ai vécu.

Je n'ai jamais tué Oliver Wendel et ce n'est jamais lui qui s'est emparé de mon esprit.

J'ai toujours été moi. Seulement, le choc reçu à la tête à Hamilton a déterminé ce dédoublement de ma personnalité et l'oubli complet de tout ce qui était mon passé.

J'ai étayé ma vie sur ce que je croyais être mon existence antérieure ! Je sais où cela m'a amené !

Beau sujet de dissertation pour ceux qui s'imaginent qu'on est maître de sa destinée !

Je sais maintenant qu'il n'y a qu'une chose de vrai : on est l'esclave de son passé... ou de ce que l'on s' imagine être son passé !

Mais ce qu'un choc au cerveau a déterminé à Hamilton, une autre commotion l'a détruit à Princetown.

J'ai failli mourir et, pendant des jours, l'on a désespéré de moi. Mais je suis sauvé, et, en recouvrant la raison, le capitaine Mac Grower s'est retrouvé.

Combien de temps ai-je été inconscient ? Près de trois semaines, me dit-on, et, quand j'interroge le médecin et les gardes pour apprendre ce que j'ai pu raconter dans mon délire, je me heurte à un mutisme ou à des sourires énervants.

Je voudrais savoir pour pouvoir leur dire... pour m'expliquer.

Mais quelle espérance puis-je avoir que quelqu'un de sensé me croira ?

Moi-même, si un autre me contait semblable aventure, je hausserais les épaules !

On m'a sauvé de la mort et, aujourd'hui, le capitaine Mac Grower a repris sa place dans l'échelle sociale.

Seulement il y a tout le reste ; et surtout, il y a le prix à payer.

Falstaff Bill ne m'a pas traqué jusqu'ici pour abandonner sa proie ?

Et je sais les preuves que Falstaff Bill a contre moi.

Je le regarde, pendant qu'il fume confortablement enfoncé dans le fauteuil de la garde qu'il a priée de sortir. Il a presque clos les paupières, mais je sais qu'il fixe quelque chose devant lui. Dois-je seulement me fier à sa feinte bonhomie et n'est-ce pas un piège pour endormir ma confiance ?

Tout à l'heure, quand il est entré, j'ai pâli et maintenant il attend. Mais quoi ?

... Pourtant, c'est lui qui, le premier, rompt le silence, après avoir été vider sa pipe sur le rebord de la fenêtre et s'être rassis.

— Une étrange histoire que la vôtre, hein ? capitaine Mac Grower. Et je puis vous avouer que vous m'avez donné du fil à retordre.

Il rit et je le regarde fixement, me demandant où il veut en venir.

— Surtout que, dans votre cas, il y a une chose qui m'a à la fois servi et jeté sur une fausse piste. Vous devinez qui ? La dame, capitaine ! La pauvre petite **qui** ne troublera plus personne, hélas !

J'ai une contraction au cœur et elle doit être visible sur mon visage. C'est vrai, j'avais oublié Béryl, assassinée devant mes yeux. Mais Falstaff Bill ne paraît pas y prêter attention et c'est d'une voix toujours enjouée qu'il continue.

— Quand on m'a eu signalé la présence de la petite dame dans la région, car je ne vous étonnerai pas beaucoup en vous disant qu'elle était l'objet d'une surveillance spéciale, j'ai tout de suite sauté à la seule conclusion logique : Oliver Wendel est par là.

» Et, quelques jours plus tard, quand a eu lieu l'assas-

sinat de lord Larwood, vous pensez bien que je n'ai pas été long à additionner un et un. Jugez-en par vous même : Béryl la muette est de retour. Un seul homme a joué un rôle dans la vie du pauvre vieux Larwood. Il ne peut pas y avoir d'erreur possible. Tout désigne une seule et unique personne : Oliver Wendel.

» Seulement, là où j'ai déchanté, c'est quand j'ai eu en main la pièce à conviction qui aurait dû renforcer ma thèse.

» Le verre où avait bu l'assassin portait bien des empreintes digitales d'une netteté absolue, seulement il y avait ce que personne ne pouvait prévoir : elles ne correspondaient ni à celles d'Oliver Wendel, ni à aucune de celles que nous avions à Scotland Yard.

» Je vous avoue que j'ai cru avoir fait fausse route et que je me suis proprement morigéné pour m'être laissé embarquer sur une mauvaise piste.

» Heureusement qu'un élément me restait : Béryl la muette ; et c'est en remontant à elle que j'ai repris mon enquête du début. Une femme muette, voyez-vous, cela passe difficilement inaperçu.

» J'ai su comment elle avait débarqué en Angleterre et il m'a été facile à Plymouth d'avoir tous les renseignements que je souhaitais et même ceux que je ne souhaitais pas. C'est ainsi que j'ai appris deux choses : d'abord qu'Oliver Wendel, mon coupable présumé, était mort des suites d'une rixe à Hamilton. Ensuite, que le capitaine du navire où avait pris place Béryl avait été malade à Boston et avait disparu peu d'heures avant l'arrivée, après avoir donné des signes de dérangement cérébral durant la traversée.

» J'aurais pu en rester là, mais il y avait toujours la mort de lord Larwood que rien n'expliquait, et puis je dois vous dire que je flairais quelque chose de bizarre dans l'histoire de ce capitaine. »

...Je n'ai pas bougé tant qu'a duré ce récit, mais une

certaine pâleur a dû envahir mon visage. L'homme de la police s'en est aperçu, car, allant à la table où se trouve une bouteille de potion, il m'en verse un verre et me le tend. Je le bois d'un trait. L'ayant reposé, Falstaff Bill continue son récit :

— Je comprends que certains détails et faits pourront vous être pénibles, capitaine. Je m'en excuse. Songez que nous avons chacun, ici-bas, une mission à remplir et que notre devoir est de nous y conformer. La vie serait trop simple autrement. Je vous disais donc que l'histoire du capitaine m'avait paru louche. Je fis une petite enquête sur les quais de Plymouth et ce que j'appris ne me causa pas une surprise démesurée. Je m'y attendais.

» Maintenant, en recoupant mes informations, rien n'était moins certain que la mort en mer de mon capitaine. Mais où était-il ? Dans quel coin de l'Angleterre se cachait-il et surtout, si mes déductions étaient exactes, pour quelles raisons avait-il ainsi, volontairement, disparu ?

» C'est alors que j'eus l'idée d'aller un peu rôder du côté de la femme du capitaine. Cela ne m'apprit rien de neuf, et j'aurais probablement abandonné cette piste qui ne me donnait rien, si un nouvel incident n'était venu faire rebondir l'affaire.

» Les gens qui ont eu maille à partir avec la police peuvent difficilement se vanter, capitaine, de lui échapper. Une surveillance incessante les suit et si, par hasard, il leur arrive de s'y soustraire, ce n'est jamais pour bien longtemps.

» J'étais retourné à Salisbury donner un coup de main à mes hommes qui piétinaient sur place, et l'affaire Larwood menaçait d'être de celles dont on n'a jamais la solution, quand un message du Yard vint me rendre tous mes espoirs. Béryl la muette était retrouvée. Elle était à Princetown et elle n'était pas seule. Un homme l'accompagnait.

» Capitaine Mac Grower, il m'est arrivé, dans ma carrière d'inspecteur de police, d'assister à des coups de théâtre et d'éprouver des émotions fortes, mais je doute qu'aucune émotion approche jamais de celle que je ressentis, la première fois où je me trouvai face à face avec Béryl la muette et... »

Il hésita une seconde et continua :

— ... son amant.

Je ne bronche pas, mais, instinctivement, je baisse les yeux pour ne pas rencontrer son regard.

— J'avais vu votre photographie dans les journaux, capitaine, et j'avais pu l'étudier encore mieux chez votre femme. Je ne pouvais donc pas me tromper, mais je dus me pincer pour m'assurer que je ne rêvais pas.

» Vous auriez fait sombrer votre bateau pour toucher la prime, que j'aurais compris ! Mais le *Shalimar* se portait comme un charme et l'on n'avait jamais rien pu dire contre votre honneur et votre probité. Je ne perdis d'ailleurs pas mon temps à épiloguer. Il n'y avait qu'une solution possible : ça devait être l'éternelle histoire de la femme fatale. Seulement, je résolus d'observer un peu.

» Car, maintenant que je vous avais vu, il y avait une chose qui me paraissait troublante : la description donnée par Beckett, le majordome du vieux Larwood, ne concordait peut-être pas du tout avec Oliver Wendel. C'est à vous qu'elle s'appliquait.

» Je vous avoue n'avoir pas, tout de suite, établi ce rapprochement et puis, une nuit où je retournais dans ma tête les données de ce problème insoluble en apparence, j'eus une idée, et c'est alors que je décidai d'aller trinquer avec vous et d'emporter votre verre.

» Je ne savais pas encore ce que cela me donnerait, mais j'ai toujours eu pour principe de me fier à mes inspirations.

» Ma conviction ne devait pas tarder à être faite : il y avait une raison majeure pourquoi les empreintes digi-

tales, laissées sur le verre par l'assassin de lord Larwood Bryn, n'étaient pas celles d'Oliver Wendel. C'est qu'elles concordaient avec celles laissées sur un autre verre par un homme que tous croyaient mort : le capitaine Mac Grower. »

...J'avale ma salive avec difficulté et, d'une voix qui s'efforce de ne pas trembler, je jette :

— Alors pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté ? Et pourquoi ne m'arrêtez-vous pas maintenant, sachant ce que vous savez ? Bien que sur mon âme... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

J'ai pris ma tête dans mes mains et je sanglote.

Falstaff Bill laisse passer l'accès sans bouger.

— Pourquoi je ne vous ai pas arrêté à ce moment-là ? Tout simplement parce qu'il y avait trop de choses qui me semblaient bizarres. Tout vous désignait pour l'assassin et, si j'avais obéi aux lois humaines, mon devoir aurait été de vous mettre la main au collet sans délai. Seulement, je sentais obscurément qu'il y avait là un mystère qui me dépassait et qui n'était pas du ressort de la police. Oh ! je ne mêle pas de scientisme et je laisse aux autorités savantes le soin d'expliquer votre cas, ce que, du moins, j'ai cru comprendre au cours de vos quinze jours de divagation et d'après ce que m'a dit le docteur. En tout cas, un fait était indiscutable : vous n'agissiez pas comme un assassin ordinaire.

» Je ne dis pas que je n'aurais pas fini par me résigner à l'inévitable ; tout de même, le devoir est le devoir. Mais, Dieu merci, un nouvel incident, aussi imprévu que les autres, devait faire rebondir l'affaire.

» Mon second mort ressuscitait ! Une dépêche du Yard me signalait le retour d'Oliver Wendel, le disparu de Hamilton. Il avait débarqué quelques jours auparavant avec un faux passeport et, ayant été tout de suite repéré, avait été pris en filature.

» Enfin, l'affaire, en se compliquant, allait peut-être nous permettre d'arriver à la solution. Et c'est pourquoi, certain de vous retrouver quand je le voudrais, je vous abandonnai pour porter mon attention sur Wendel. Lui seul, selon moi, pouvait nous donner la clef de l'énigme.

» Pour un nouveau venu, l'affaire aurait présenté des difficultés insurmontables. Il n'en était pas de même pour moi qui avais opéré la première arrestation de Wendel, celle qui lui avait valu cinq ans de *hard labour* à Dartmoor. Je connaissais à fond mon aimable fripouille et tous les détails du procès étaient présents à mon esprit.

» Je savais chez qui, dès son arrivée en Angleterre, il se rendrait pour lui extorquer le plus d'argent possible et, ensuite, pour se venger.

» Andrew Ratcliffe était le miroir à alouettes qui devait fasciner mon homme. Andrew Ratcliffe, le complice, avec qui il avait mijoté la petite affaire qui devait amener son arrestation, mais qui, après en avoir empoché le bénéfice, l'avait dénoncé pour profiter de l'impunité accordée aux délateurs.

» Ce sont des choses que l'on ne pardonne pas dans certains milieux et je revois encore Wendel, debout entre ses gardes, et jetant à la tête de son ancien associé son serment de vengeance.

» Tout m'indiquait donc que sa première pensée serait de régler cette petite dette. La suite devait m'apprendre que je ne me trompais pas.

» Prévoyant la démarche de Wendel, ce me fut jeu d'enfant de ne pas perdre sa piste. Ne voulant pas hasarder la vie du vieux Ratcliffe, bien que je ne la tienne pas pour bonne à grand'chose et que je ne prendrai pas le deuil à sa mort, je réussis à l'éloigner de chez lui, trois nuits de suite. Oh ! ce ne fut pas sans difficulté. Ce vieux *skunk* s'imaginait que j'en voulais à son or et je dus inventer une inculpation pour me débarrasser de lui.

» Vous savez comment, la troisième nuit, Oliver Wendel, après avoir empoisonné les chiens, s'introduisit dans la maison de son ex-complice pour lui faire payer sa trahison ; et comment il ne trouva pas précisément ce qu'il attendait.

» Mais, tout cela, vous le savez aussi bien que moi et on peut laisser le voile retomber sur la tragédie. Il s'en est fallu de peu, d'ailleurs, capitaine, que vous ne soyez pas là à écouter mon récit. Mais, comme je le disais tout à l'heure, d'après le vieux William : tout est bien qui finit bien. »

Je lève la tête vers lui et, les yeux dans les yeux, le regarde fixement.

— Vous oubliez qu'il y a toujours l'assassinat présumé de lord Larwood Bryn.

Il fait la moue et se gratte le bout du nez.

— Évidemment ! Et avec les pièces à conviction que j'ai là, dans ce paquet, sur la cheminée, je me demande quel est le jury, composé de douze Britons d'intelligence moyenne, qui ne vous condamnerait pas, la main sur la conscience, et ne renterait prendre le thé, certain d'avoir servi la cause de la justice. Et, que je le veuille ou non, des pièces à conviction sont des pièces à conviction. A la rigueur, les rapports des médecins et ce que je pourrais ajouter seraient, peut-être, de nature à arracher l'acquittement. Il n'en resterait pas moins le scandale du procès et tout ce que l'affaire amènerait au grand jour. Vous pensez bien que la presse se jetterait là-dessus comme un poisson sur un appât. Toute votre vie intime serait fouillée et mise à jour. Une vilaine chose, en vérité et pourtant...

Il semble réfléchir, quand un coup est frappé à la porte. C'est la nurse qui apporte mon repas du soir.

— Mettez le plateau sur la cheminée, mademoiselle, ordonne-t-il. J'ai encore quelques mots à dire au capitaine. Quand j'aurai fini, je le servirai moi-même.

— Je ne risque pas de renverser le paquet qui est au

bout ? interroge la nurse, dont la charge gêne la vue.

— Nullement.

Ce mot a à peine quitté ses lèvres que le paquet bascule et s'écrase contre le parquet.

Le cri de la nurse est couvert par le bruit de verre brisé.

Falstaff Bill lève la main.

— Aucun dommage, mademoiselle, déclare-t-il gravement. Ce qu'il y avait là dedans me paraissait très fragile. Vous venez d'en donner une preuve irréfutable.

La nurse le regarde avec étonnement, mais il sourit.

— Ne cherchez pas à comprendre. Comme dit lady Macbeth : « Ce qui est fait ne peut pas être défait. » Vous voyez si je connais mon Shakespeare !

La porte se referme sur la nurse et Falstaff Bill pousse du pied les débris.

— J'aurais été ennuyé de détruire moi-même ces présomptions, que je persiste à croire fausses, mais je suis rudement content que le sort s'en soit chargé.

Je lui saisis la main et la serre farouchement.

— Ah ! inspecteur, comment vous dire...

— Me dire quoi ?... que je suis un damné maladroit et que je devrais mieux veiller sur des pièces appartenant à la justice. Rassurez-vous, je me le dirai ce soir ou demain. Pour l'instant, je me dis seulement qu'Oliver Wendel est mort et qu'il peut bien supporter un crime qu'il n'a pas commis.

— Et que je n'ai pas commis non plus.

— C'est bien ce que j'ai compris aux explications de ce pauvre fou de Beckett. Mais les jurys sont si bêtes...

Il hausse les épaules et se met à rire bruyamment.

— Allons, je crois que l'on pourra accorder demain à Mrs. Grower la permission qu'elle sollicite en vain depuis trois semaines. Sa place est à nouveau près de vous.

Un peu de sang me colore les joues, en entendant prononcer le nom de ma femme et, tout de suite, mon esprit s'évade vers l'Autre, celle qui a tenu une telle place dans ma vie et qui est morte.

— Inspecteur, commencé-je.

— *Well* ? interroge-t-il.

J'hésite une seconde et puis, enfin, je me décide.

— Inspecteur, il y a une dernière chose que je voudrais savoir, avant d'écrire le mot fin sur ces atroces aventures et de tâcher d'oublier. En Angleterre, pourquoi Béryl est-elle restée avec moi et, surtout, pourquoi a-t-elle exigé que je devienne un voleur et aille cambrioler le vieil Andrew Ratcliffe ? Ce n'était pourtant pas pour l'unique question d'argent ? J'ai toujours eu l'impression qu'il y avait quelque chose de plus grave ou de plus beau. Mais quoi ? Était-ce pour que je devienne son égal dans l'infamie et lui prouve ainsi mon amour ?

L'inspecteur Falstaff Bill, qui s'est rassis pendant que je parle, reste un moment sans me répondre. Il fronce les sourcils et tapote sur la table.

— Il y a un petit incident du procès qui répond, je crois, à votre question. Comme Oliver Wendel venait d'être condamné, après avoir juré de se venger de son ex-associé, la femme que l'on avait un instant considérée comme complice, et qui venait d'être acquittée, griffonna quelques lignes qu'un garde saisit au passage.

Elle disait en substance, si j'ai bonne mémoire : « Sois tranquille. Ta vengeance m'appartient et, à défaut de toi, je saurai agir. »

— C'était donc pour le venger ? ne puis-je m'empêcher de m'exclamer sourdement.

J'ai l'impression d'avoir reçu un choc au cœur.

Falstaff Bill doit voir la déception peinte sur mon visage. Il hausse les épaules et ajoute comme correctif.

— A moins que ce ne soit pour se venger elle-même.

Car on a toujours soupçonné, en haut lieu, Andrew Ratcliffe, qui avait fait ses études de médecine, d'avoir été l'homme grâce à qui elle était devenue muette. Les deux anciens complices avaient trouvé ce moyen admirable de se mettre à l'abri des commérages. Maintenant, ce n'est qu'un on-dit !

Je médite cette réponse, quand la voix de l'inspecteur me rappelle à la réalité.

— Cinq heures et demie et je devrais être parti depuis un quart d'heure. Capitaine Mac Grower, oubliez tout cela. Vous avez fait un cauchemar, vous êtes réveillé. A vous de reprendre votre place. Au revoir, et à bientôt sur le pont du *Shalimar*.

Il me tend la main et je le laisse partir.

Resté seul, je continue ma méditation.

La phrase de l'inspecteur est toujours là et je la retourne dans mon esprit, pesant chaque mot, m'y attachant et y trouvant le réconfort que mon cœur réclame obstinément.

Car si c'est pour se venger elle-même qu'elle a fait appel à moi, n'était-ce pas parce qu'elle m'aimait et qu'elle m'en jugeait digne ! Aurait-elle demandé cela à un étranger ou à un indifférent ?

Et les jours ont passé. Ma femme est revenue vers moi et, peu de temps après, j'ai quitté la clinique de Plymouth pour rentrer à mon petit cottage.

Que sait-elle au juste de mon aventure ? Que lui a-t-on dit et qu'a-t-elle deviné ? Je ne lui en parle jamais et n'ose l'interroger. Peut-être, plus tard, quand le temps aura pansé toutes les blessures et fait de ces incidents tragiques, de vieilles histoires auxquelles on sourit, échangerons-nous nos souvenirs et me confierai-je à elle. Pour le moment, il est trop tôt. Les plaies sont encore à vif.

Le *Shalimar*, qui avait repris ses voyages vers l'Amé-

rique et le long de la côte, est attendu dans quelques jours, et je m'apprête — Dieu sait avec quelle émotion — à retourner à son bord et à en reprendre le commandement.

Quel fantôme vais-je trouver dans ma cabine et quels souvenirs — pas encore immergés — vont se lever sous mes pas ?

Mais il y aura le vent du large pour me nettoyer l'âme et le cœur, et le grand horizon pour accueillir mon regard et ma pensée.

Je songe à la discipline ferme du bord ; à cette routine quotidienne qui va me reprendre. C'est sur elle que je compte pour me débarrasser de tous mes rêves.

Dans la chambre du haut, j'entends Nancy et son frère qui se querellent. Mon fils a demandé à embarquer avec moi. Il m'a avoué avoir une femme à oublier. Une femme, a-t-il ajouté, qui vient d'être assassinée. J'ai consenti. Il ne se doute pas que, moi aussi, j'ai une femme à oublier, et que c'est la même.

Mais, s'il savait, oserait-il me juger ?

... Oh ! partir, partir loin de tout ce passé. Refouler le pont du *Shalimar*. Me retrouver en tête à tête avec mes hommes. Prendre mes quarts. Avoir toute la responsabilité du navire. N'être qu'une machine qui donne des ordres et qui exécute une consigne. Savoir que là-bas, au delà de l'horizon, il y a un but à atteindre et, inexorablement, aller vers lui.

Comme je l'attends, le *Shalimar* !

Pourtant, par moments, je ferme les yeux devant cet horizon. C'est qu'il me semble y apercevoir un visage qui grandit, qui grandit au point d'occuper tout le ciel, toute la mer, et qui me sourit tristement.

Béryl ! Béryl ! Ah ! non, elle n'est pas morte dans mon cœur, et je ne pourrai jamais l'oublier. Je mens quand je dis le contraire.

Car ce n'est pas vrai qu'elle a agi pour venger l'autre.

C'était pour se venger elle-même. Et c'est moi qu'elle a choisi.

Béryl !

A ce nom qui chante à mes oreilles, à cette évocation, je sens les larmes me monter aux yeux et je comprends qu'en dépit de tout il n'y a plus de vraie paix possible pour moi.

Je pourrai sourire à ma femme et à mes enfants, mais ma quiétude et mon bonheur seront un leurre. J'ai été celui qui est un autre, et j'ai vécu la vie qui m'était défendue. J'en porterai toujours le poids terrible.

Et c'est pourquoi j'appelle le *Shalimar* et aspire à partir.

Car, à son bord, je sais que, malgré tout, le capitaine Mac Grower sera le plus fort.

Il se raidira quand s'évoquera le souvenir du spectre aimé et, une fois de plus, sa vieille carcasse remportera la *Victoire*.

Mais je n'en sourirai pas moins au spectre qui s'effacera lentement.

L'homme qui était moi a connu le Rêve, et c'est une chose qui ne s'arrachera jamais de ma vie.

Et je sens que la fin pourra venir et qu'un nom, un seul, à cette heure suprême, flottera sur mes lèvres : Béryl ! La femme que j'ai aimée et qui m'a révélé, peut-être, le véritable homme qui était moi.

Béryl !

Dimanche, 24 juillet 1932.

FIN



LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp — PARIS-VII^e — Téléphone : Ségur 92-80

"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection **"A NE PAS LIRE LA NUIT"** nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons, de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Nous publions le 10 de chaque mois deux nouveaux volumes.

Parus :

PETER BARON : **Le Poignard de jade**, roman policier.

LOIS BULL : **La Sirène de Broadway**, roman policier de mœurs new-yorkaises.

PAUL DARCY : **Le Cadavre dans l'allée verte**, roman policier.

MAURICE DEKOBRA : Adaptation de **La Forêt qui pleure**, roman policier de Wadsworth Camp. — Adaptation de **M. Lambers sera tué le...** roman policier d'Isabelle Ostrander — Adaptation de **La Nuit du 3 mai**, roman policier de Richard Marsh.

J. S. FLETCHER : **Le Silence de l'accusé**, roman policier.

HAROLD MAC GRATH : **Les Émeraudes volées**, roman policier.

C. H. HOTCHKISS : **Le Mystère de San-Francisco**, roman policier.

GAVIN HOLT : **Le Banc de Hyde Park**, roman policier.

ARSENE LEFORT : **Le Mystère de Ker-Gor**, roman policier.

MARTIN PORLOCK : **Panique**, roman policier.

CHARLES DE RICHTER : **La Lumière qui saute**, roman policier. — **L'Homme qui était moi**, roman policier.

SAX ROHMER : **La Déesse aux yeux verts**, roman policier.

EDMOND ROMAZIÈRES : **Il manque une cartouche**, roman policier. — **Un crime à Ceylan**, roman policier exotique. — **Le Sang des Maruzabal**, roman policier.

JEAN-TOUSSAINT SAMAT : **Le Mort à la fenêtre**, roman policier.

ROGER SCARLETT : **La Griffe du chat**, roman policier. — **L'Ascenseur fatal**, roman policier.

MANSFIELD SCOTT : **Le Passager fantôme**, roman policier.

FRED SMITH : **Le Studio de la mort**, roman policier.

JEAN SORGUES : **La Femme en gris**, roman policier.

GEORGE TROMBERT : **Le Speaker mystérieux**, roman policier.

M. V. WOODGATE : **L'Anneau de saphir**, roman policier.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp — PARIS-VII^e — Téléphone : Ségur 92-80

"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection "A NE PAS LIRE LA NUIT" nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons, de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Nous publions le 10 de chaque mois deux nouveaux volumes.

Parus :

PETER BARON : **Le Poignard de jade**, roman policier.

LOIS BULL : **La Sirène de Broadway**, roman policier de mœurs new-yorkaises.

PAUL DARCY : **Le Cadavre dans l'allée verte**, roman policier.

MAURICE DEKOBRA : Adaptation de **La Forêt qui pleure**, roman policier de Wadsworth Camp. — Adaptation de **M. Lambers sera tué** le... roman policier d'Isabelle Ostrander — Adaptation de **La Nuit du 3 mai**, roman policier de Richard Marsh.

J. S. FLETCHER : **Le Silence de l'accusé**, roman policier.

HAROLD MAC GRATH : **Les Émeraudes volées**, roman policier.

C. H. HOTCHKISS : **Le Mystère de San-Francisco**, roman policier.

GAVIN HOLT : **Le Banc de Hyde Park**, roman policier.

ARSENE LEFORT : **Le Mystère de Ker-Gor**, roman policier.

MARTIN PORLOCK : **Panique**, roman policier.

CHARLES DE RICHTER : **La Lumière qui saute**, roman policier. — **L'Homme qui était moi**, roman policier.

SAX ROHMER : **La Déesse aux yeux verts**, roman policier.

EDMOND ROMAZIÈRES : **Il manque une cartouche**, roman policier. — **Un crime à Ceylan**, roman policier exotique. — **Le Sang des Maruzabal**, roman policier.

JEAN-TOUSSAINT SAMAT : **Le Mort à la fenêtre**, roman policier.

ROGER SCARLETT : **La Griffe du chat**, roman policier. — **L'Ascenseur fatal**, roman policier.

MANSFIELD SCOTT : **Le Passager fantôme**, roman policier.

FRED SMITH : **Le Studio de la mort**, roman policier.

JEAN SORGUES : **La Femme en gris**, roman policier.

GEORGE TROMBERT : **Le Speaker mystérieux**, roman policier.

M. V. WOODGATE : **L'Anneau de saphir**, roman policier.

CORBELL. — IMP. CRÉTÉ.

INÉDIT

6^{fr.} A NE PAS LIRE LA NUIT

CHARLES DE RICHTER

L'HOMME QUI ÉTAIT MOI

ROMAN POLICIER



LES ÉDITIONS DE FRANCE
20 AVENUE RAPP - PARIS